

LA TOUR SAINT-JACQUES  
(1856)



ALEXANDRE DUMAS  
en société avec M. X. de Montépin

La tour Saint-Jacques  
drame en cinq actes, en neuf tableaux

*Théâtre impérial du Cirque. – 15 novembre 1856.*

LE JOYEUX ROGER  
2015

ISBN : 978-2-924529-18-8

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Au château de la Tremblaye, en Normandie.*

Scène première

Aubin, Roger, serviteurs, un crieur, fuyards.  
Tous les serviteurs en deuil.

UNE VOIX, venant d'en haut

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières, comte de Courseulles, baron de Tourville, mort sous les murs de Rouen, en tentant de faire lever le siège de la bonne ville à nos ennemis les Anglais.

AUBIN

Qu'as-tu de nouveau, Roger ?

ROGER

Rien ; des gens qui continuent de fuir de tous côtés ; la plaine en est couverte. Je n'aurais jamais cru qu'après tant de morts, il resterait encore tant de vivants dans la pauvre ville, le jour où elle serait obligée de se rendre... Messire intendant, les cours sont pleines, les antichambres sont pleines, faut-il fermer les portes ?

(Des gens effarés paraissent au fond.)

AUBIN

Messire Raoul de la Tremblaye a dit qu'en mémoire de son noble père, autant le château pourrait contenir de convives, invités ou non invités, autant il en recevrait. Les fugitifs sont des convives que Dieu lui envoie ; laissez entrer les fugitifs.

ROGER

Il n'y aura jamais assez pour nourrir tant de gens.

AUBIN

Faites tuer un bœuf et dix moutons de plus ; roulez dans les cours des tonneaux de cidre et de vin, défoncez-les ; c'est l'ordre de monseigneur.

TOUS LES FUGITIFS

Vive monseigneur Raoul de la Tremblaye !

## Scène II

Les mêmes, Raoul de la Tremblaye,  
un pèlerin, entre deux archers.

RAOUL

Ne criez pas : « Vive le fils ! » le jour où le fils célèbre les funérailles de son père ; car, dans aucun jour de sa vie, il n'a moins désiré de vivre. (Aux deux archers.) Retirez-vous ; cet homme est libre. (Au pèlerin.) Entrez, mon frère.

LE PÈLERIN

Quoi ! monseigneur, avant vous ?

RAOUL

Vous êtes mon hôte... Celui qui est mort hier, frappé en face, percé au cœur, Réginald, mon noble père, vous aurait dit : « Ce toit est le vôtre ; entrez, pèlerin. Si vous êtes fatigué, asseyez-vous ; mangez, si vous avez faim ; buvez, si vous avez soif ; puis ensuite, si cela vous agrée, vous me direz qui vous êtes, d'où vous venez, et ce que je puis faire pour vous. » Hélas ! la voix qui vous eût ainsi parlé est éteinte ; le cœur généreux qui faisait de l'hospitalité, non-seulement un devoir, mais un culte, ce cœur a cessé de battre ; mais ma voix est la sienne, mon cœur est le sien, et je vous dis : Pèlerin fatigué, buvez et mangez ; reposez-vous ; vous êtes le maître dans cette demeure.

LE PÈLERIN

Il me faut peu de chose, monseigneur ; car je ne suis ni un des grands ni un des heureux de ce monde : une méchante escabelle au coin du feu ; et si elle est boiteuse, je m'en contenterai de même ; un morceau de pain noir ou blanc, et s'il est dur, mes dents sont bonnes ; un verre de vin ou de cidre, et, faute de cidre ou de vin, un peu d'eau claire suffira à celui qui, plus d'une fois, a bu avec délices l'eau bourbeuse des fossés et des ornières.

RAOUL

Buvez et mangez.

(L'intendant apporte sur un plateau du pain et du vin.)

LE PÈLERIN

Oh ! mon gentilhomme, que de générosité ! À la santé de Votre Seigneurie ! (Il boit.) Jacquemin Gringonneur vous bénira tant qu'il vivra, et il compte bien vivre longtemps : bon pied, bon œil, monseigneur... (mordant dans le pain), et bon appétit surtout !

RAOUL

Pourquoi donc mes archers vous arrêtaient-ils ?

JACQUEMIN

Je n'en sais rien ; et je crois même qu'ils n'en savent pas beaucoup plus que moi là-dessus. J'ai cru comprendre cependant qu'ils me prenaient pour un espion des Anglais, qui sont, à ce qu'il paraît, dans le voisinage.

RAOUL

Oui, les Anglais sont dans le voisinage ; oui, après avoir pris Calais, ils ont pris Harfleur ; après avoir pris Harfleur, ils ont pris Caen ; après avoir pris Caen, ils ont pris Rouen. C'est la marée qui monte et que rien n'arrête ; elle écume un instant aux fossés des châteaux et aux remparts des villes, puis elle passe dessus ; elle couvre déjà la Guyenne, la Bretagne, la Normandie ; elle couvrira bientôt toute la France, et alors, il n'y aura plus de France ; seulement, il y aura deux Angleterres... Ah ! mon père ! mon père ! tu as bien fait de mourir pour ne pas voir ce que nous verrons !

JACQUEMIN

Maintenant, vous me demanderez, monseigneur, d'où je viens ? Demandez-moi mieux, c'est-à-dire d'où je ne viens pas, et j'aurai plus tôt fait de vous répondre. Je m'étais, comme tant d'autres, et sur la parole du voyageur Marco Polo, embarqué à la recherche du royaume de l'or, sur un bâtiment vénitien, et j'arrive pour le moment d'Anvers, ma dernière étape entre la Chine et la France ; une barque m'a jeté sur le rivage, entre Dieppe et

Saint-Valery. De Saint-Valery ici, je suis venu marchant devant moi, au hasard ou à la providence, mendiant sur ma route, sans souci d'arriver, parce que je n'ai pas de but, et n'ayant pas de but, parce que nulle part personne ne m'attend.

RAOUL

Que savez-vous faire ?

JACQUEMIN

Hélas ! monseigneur, tout, ou à peu près tout. Je suis un peu poète, un peu mime et un peu comédien.

RAOUL

Vous êtes Français ?

JACQUEMIN

Oui, monseigneur, puisque la langue française est la première que je me rappelle avoir parlée.

RAOUL

Dans quelle partie de la France êtes-vous né ?

JACQUEMIN

Oh ! quant à cela, je ne saurais vous le dire. Je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

RAOUL

Alors, vous êtes orphelin ?

JACQUEMIN

Tout ce qu'il y a de plus orphelin : personne ne m'a jamais aimé, personne ne m'aime, personne ne m'aimera jamais peut-être ; mais, si Dieu ne m'abandonne pas, cela me suffit, j'aurai le bon lot.

RAOUL

Êtes-vous loyal, Jacquemin ?

JACQUEMIN

Loyal ? Attendez donc ; je ne me le suis jamais demandé, mais je le crois. Je n'ai jamais menti, et, pour sauver ma vie, je ne mentirais pas. Est-ce cela qu'on appelle la loyauté ?

RAOUL

Êtes-vous dévoué ?



JACQUEMIN

Oh ! pour cela, je comprends mieux. Vous me demandez, n'est-ce pas, si je donnerais ma vie pour quelqu'un qui m'aimerait un peu et qui me laisserait l'aimer beaucoup ? Je la donnerais, monseigneur, et à l'instant même.

RAOUL

Vous m'avez dit qui vous étiez ; à mon tour de vous dire qui je suis. Je suis le comte Raoul de la Tremblaye, devenu, par la mort de mon père, seigneur de ses fiefs, baron de ses baronnies et héritier de tous ses biens. J'ai deux châteaux comme celui-ci, l'un en Picardie, l'autre en Anjou ; j'ai sur mes trois terres cinq villes, quinze villages et quinze cents vassaux ; mon aïeul a conduit seize lances à Crécy, mon grand-père vingt lances à Azincourt, mon père vingt-cinq lances à Rouen ; mais, avec toutes mes richesses, avec tous mes châteaux, avec mes terres, mes vassaux et mes hommes d'armes, je suis plus orphelin que vous ; car moi, j'ai connu l'amour de mon père, et cet amour, avec mon père je l'ai perdu. (On entend les cloches.) Vous arrivez ici dans un jour bien triste pour moi, Jacquemin ! qu'il soit heureux pour vous. Ne me quittez plus, Jacquemin ; je vous aimerai, aimez-moi.

JACQUEMIN

Messire Raoul, vous venez d'acheter une âme ; je ne suis plus à moi, je suis à vous ; à vous comme le chien à son maître, et le pauvre Jacquemin Gringonneur est un bon chien de garde : il mordra pour vous défendre, monseigneur, et, s'il le faut, il se fera tuer pour vous.

RAOUL

Bien, mon ami ! Reposez-vous ; demain, nous causerons ; aujourd'hui, d'autres devoirs me réclament : cette cloche m'annonce les convives du repas funèbre.

(Jacquemin s'incline, rabat son capuchon sur sa tête et va s'asseoir sur une escabelle, sous le manteau de la cheminée.)

## Scène II

Les mêmes, Henri de Verneuil, Adalbert de Tancarville,  
Randolphe de Bernay, plusieurs autres gentilshommes  
de différents âges.

RAOUL

Entrez, messeigneurs, entrez.

PLUSIEURS DES GENTILSHOMMES

Salut au comte Raoul de la Tremblaye !

RAOUL

Salut, messires. Celui dont le manoir hospitalier fut ouvert toujours au pauvre comme au riche, au faible comme au fort, à l'orphelin sans parents comme au seigneur de haute lignée, celui que nous pleurons ensemble, celui dont le fauteuil, voilé d'un crêpe, va rester vide au milieu de nous, vous invite, par la voix de son fils, à prendre place à sa table pour la dernière fois... Qu'est-ce que cela ?... (Les yeux de tous les convives se fixent sur la porte, où l'on aperçoit un grand mouvement. Deux pages entrent et se rangent de chaque côté de la porte.) Quels sont ces pages ? d'où vient qu'ils portent mes armes ?

(Deux autres pages suivent, puis un gentilhomme.)

## Scène IV

Les mêmes, Jacques de la Tremblaye.

JACQUES entre, marche d'un pas assuré vers la table,  
se place devant le fauteuil et sous le dais

Salut et honneur à tous, messieurs !

RAOUL, après un moment de silence  
causé par l'étonnement

Qui êtes-vous, vous qui prenez à cette table la place qu'y occupait mon père, et qui vous asseyez dans le fauteuil du maître et sous le dais du seigneur ?

JACQUES

Je suis celui que cette place vide attendait ; je suis celui pour lequel ce dais a été dressé ; je suis le seigneur et le maître, et je

vous remercie, messires, de l'honneur que vous voulez bien me faire en vous asseyant à la table de notre château de la Tremblaye.

RAOUL

J'ai mal compris le sens de vos paroles, et, d'ailleurs, mon titre d'hôte me fait un devoir d'être patient. Qui êtes-vous, et que venez-vous faire ici ?

JACQUES

Qui je suis ? Je suis le comte Jacques de la Tremblaye, neveu et héritier du comte Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye. Ce que je viens faire ici ? Je viens prendre possession de mon héritage et chasser de ce château l'étranger qui y est resté trop longtemps.

RAOUL

Vous êtes en délire, monsieur. Si cher qu'ait été le frère, le neveu n'hérite pas là où il y a un fils.

JACQUES

Le neveu n'hérite pas là où il y a un fils ; mais il hérite là où il n'y a qu'un bâtard.

RAOUL

Bâtard ! Je crois que cet homme m'a appelé bâtard ? Avez-vous entendu, messieurs ? Cousin Jacques, voilà un mot que je ferai rentrer dans ta gorge maudite avec la lame de mon épée et le manche de mon poignard.

JACQUES

Notre-Dame ! c'est, en vérité, à n'y pas croire ! serait-il donc possible que cet homme eût été nourri d'orgueil et de vanité à ce point qu'il ignore la tache qui est sur sa naissance ? Dites, est-ce possible, vous qui m'écoutez ?

RAOUL, regardant autour de lui,

d'abord avec étonnement, puis avec doute

Messieurs, messires ! j'en appelle à vous, nobles barons, loyaux chevaliers. Est-ce que cet homme ne m'insulte pas, est-ce que cet homme n'insulte pas ma mère, en disant que je ne suis pas le fils du comte Réginald de la Tremblaye ? Vous ne répon-

dez pas ? vous gardez le silence ? Au nom du ciel, parlez !

JACQUES

Tu le vois : ils se taisent, parce qu'ils sont chevaliers et hommes d'honneur, et qu'ils aiment mieux se taire que de mentir.

RAOUL

Oh ! je vous adjure, moi, le fils de votre ami mort et qui ne peut plus parler qu'à Dieu ; je vous adjure, au nom de l'amitié sainte qu'il avait pour vous ; je vous adjure, comte Adalbert de Tancarville, marquis Randolphe de Bernay, baron Henri de Verneuil, suis-je ou ne suis-je pas son fils ? (Suppliant.) Comte Adalbert...

ADALBERT

Raoul, vous êtes le fils du comte Réginald de la Tremblaye.

RAOUL

Ah !

ADALBERT

Mais votre mère, morte en vous donnant le jour, n'était pas sa femme.

RAOUL

Marquis Randolphe...

RANDOLPHE

Il a dit vrai.

RAOUL

Baron Henri...

HENRI

Vous pouvez croire à la parole de ces gentilshommes.

RAOUL

Oh ! mon Dieu !

HENRI

Mais j'ajouterai que votre père m'a répété plus d'une fois qu'il ne mourrait pas sans vous reconnaître pour son fils.

RANDOLPHE

Et le comte Réginald m'a dit, à moi, avoir fait un testament dans lequel il vous rendait tous vos droits.

ADALBERT

Et à moi, ce testament, le comte Réginald l'a lu.

HENRI, étendant la main

Ce que j'ai dit, c'est sur l'honneur.

ADALBERT et RANDOLPHE

Et moi aussi ! et moi aussi !

JACQUES

Soit. Produisez ce testament.

ADALBERT

Avez-vous quelque idée de l'endroit où le testament puisse être, Raoul ?

RAOUL

Puis-je le savoir, moi qui ignorais même qu'il existât ?

RANDOLPHE

Mais, parmi vos serviteurs, parmi les serviteurs du comte, parmi les plus vieux et les plus intimes, n'en est-il pas un qui puisse vous renseigner ?

HENRI

S'il en est un, qu'il parle !

RAOUL

Oui, qu'il parle, et, quelque chose qu'il ait à dire, celui-là ne sera plus mon serviteur, il sera mon ami.

AUBIN, s'approchant

Mon jeune maître...

RAOUL

Viens, Aubin, viens ! Tu es un honnête homme, et d'avance j'affirme que ce que tu diras, je le croirai.

AUBIN

Peut-être ce que j'ai à dire est-il peu de chose, mais je dois le dire. Il existe dans la chambre de mon maître une cassette où il avait l'habitude d'enfermer ses titres de famille et ses papiers les plus précieux. Si le testament est quelque part, c'est là qu'il est.

RAOUL

Ô mon Dieu ! vous m'êtes témoin que ce n'est ni pour le château, ni pour les terres, ni pour les villages, ni pour les vassaux,

mais pour le seul honneur d'être son fils, que je désire ce testament !... Aubin, va chercher la cassette.

(Le vieillard sort au milieu du silence.)

### Scène V

Les mêmes, hors Aubin.

LA VOIX DU CRIEUR

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières, comte de Courseulles, baron de Tourville, mort sous les murs de Rouen, en tentant de faire lever le siège de la bonne ville à nos ennemis les Anglais.

### Scène VI

Les mêmes, Aubin.

AUBIN

Voici la cassette, monseigneur.

RAOUL

La clef ?

AUBIN

Il n'y en avait point, et j'ignore où elle est.

RAOUL, tirant son poignard

Pardonne-moi, mon père ; mais je fais, j'en suis certain, selon tes vœux.

(Il approche la pointe du poignard de la serrure ; mais, auparavant, il regarde les convives comme pour les interroger.)

TOUS

Faites, Raoul.

(Raoul force la serrure. Toute cette scène roule sur un trémolo de l'orchestre.)

RAOUL, après avoir fouillé dans les papiers et en avoir rejeté deux ou trois

Messeigneurs, messeigneurs, écoutez ! (Silence profond. Raoul lit d'une voix émue.) « Ceci est mon testament... » Oh ! mon Dieu ! (Il pose la main sur son front, près de défaillir.) « Je soussigné,

Charles-Louis-Réginald, comte de la Tremblaye, étant sain de corps et d'esprit, déclare qu'avec l'aide de Dieu et l'agrément de monseigneur Charles, sixième du nom, roi de France, mon intention est d'adopter et de reconnaître, et qu'en effet je reconnais et adopte pour mon fils unique et légitime, mon fils naturel Louis-Raoul, qui, à partir du jour où ce testament sera connu, prendra le nom de la Tremblaye, et, moi mort, héritera de tous mes biens, châteaux, terres et seigneuries. Je lui recommande et ordonne au besoin... (Raoul tourne la page, hésite et balbutie) de conserver sans tache le nom de la Tremblaye, qui est arrivé sans tache jusqu'à lui ; de vivre en bon chrétien et en fidèle sujet du roi. – Fait au château de la Tremblaye, le... »

HENRI

C'est bien l'acte que le comte m'a lu.

ADALBERT

Qu'avez-vous donc, Raoul ?

RANDOLPHE

Mais cet acte est régulier.

JACQUES, qui s'est emparé du papier

Parfaitement, jusqu'à la fin ; mais, à la fin, il y manque une chose, peu importante, c'est vrai...

TOUS

Que manque-t-il ?

JACQUES

Oh ! mon Dieu, presque rien : la signature du testateur... (Il montre l'acte.) Voyez, messires.

TOUS, les uns après les autres

C'est vrai, l'acte n'est pas signé.

HENRI

Celui que le comte m'a lu était signé.

ADALBERT

Celui-ci n'est sans doute qu'une copie.

RANDOLPHE

L'original doit se retrouver.

JACQUES

Mais, en attendant qu'il se retrouve, sir Raoul, je suis le seul et unique héritier du comte Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, comme fils légitime de son frère Arthur-Philippe de la Tremblaye. De plus, j'affirme que le testament dans lequel vous espérez encore n'existe pas, n'a jamais existé, ne se retrouvera jamais.

HENRI

Prenez garde, messire ! vous me donnez un démenti.

RAOUL

Non pas à vous, mais à moi ; car, sur votre parole, j'affirme, moi, que le testament existe.

JACQUES

C'est possible ; mais, tant que vous n'en aurez pas apporté la preuve, sire Raoul, vous n'êtes dans ce château qu'un étranger ; et comme ce château est à moi, vous me ferez, je l'espère, la faveur de le quitter à l'instant même.

RAOUL

Oh ! misérable ! et tu crois pouvoir m'insulter ainsi dans le château de celui qui m'appelait son fils et que j'appelais mon père, quand sa voix est à peine éteinte, quand sa bouche est à peine fermée, quand ses blessures saignent encore, quand la pierre du sépulcre n'est pas retombée sur sa tête, quand il peut se relever de sa couche mortuaire et venir te dire que tu mens ? Oh ! non, non, il n'en sera pas ainsi. L'épée à la main ! l'épée à la main ! et qu'entre nous deux Dieu décide !

TOUS

Oui, l'épée à la main !

JACQUES, tirant son épée

C'est bien de l'honneur que vous me forcez de faire à ce bâtard.

RAOUL

Oh !...

JACQUEMIN, s'avançant

Les épées au fourreau, mes gentilshommes ! Vous n'êtes point



des païens pour vous égorger sur un tombeau comme des gladiateurs. Dieu va décider sans que le sang coule.

JACQUES

Quel est ce drôle, et que veut-il ?

JACQUEMIN

Ce drôle est un pèlerin, et ce pèlerin arrive de la Terre-Sainte.

TOUS, avec vénération

Ah !

JACQUEMIN

Ce pèlerin a fait sa prière au mont des Oliviers, et porte à la ceinture de sa robe un rosaire qui a touché le tombeau du Christ et dont les vertus sont miraculeuses. Ce rosaire, le voici. (Il le pose sur la table.) L'homme, quel qu'il soit, grand seigneur ou manant, qui, la main étendue sur ce rosaire, fait un serment, sachant qu'il se parjure, cet homme tombe foudroyé. (À Jacques.) Vous venez d'affirmer qu'il n'existait nul testament, nul acte d'adoption signé par le comte Réginald de la Tremblaye ; vous venez d'affirmer qu'en votre âme et conscience, vous vous croyez le seul et légitime possesseur de ce château et de ses domaines. Eh bien, affirmez cela sur ce rosaire ; jurez et nous vous croirons.

TOUS

Qu'il jure ! qu'il jure !

JACQUES

Cet homme peut être un magicien et un porteur de maléfices. Je ne jure pas.

RAOUL

Eh bien, moi, d'après la parole du noble comte Henri, sur cette relique sainte, devant Dieu qui me voit, devant mon noble père qui m'entend, je jure que cet homme a menti.

TOUS

Qu'il jure ! qu'il jure !

JACQUES

Que m'importent, à moi, les serments d'un bâtard et les jongleries d'un aventurier ? Qu'ai-je à jurer ? qu'ai-je à prouver ?

Rien. Je suis le maître, le seul et unique seigneur ; le droit est pour moi, j'use de mon droit. Je répète donc que ce jeune homme est étranger ici, que rien ne lui appartient, que je le chasse, et que, s'il ne sort pas de bon gré, je le fais jeter hors d'ici par mes valets.

RAOUL

Misérable !

ADALBERT

Messire, nous ne nions pas que vous ne soyez dans votre droit ; mais ce que nous disons, c'est que vous abusez de ce droit ; c'est que votre conduite est indigne d'un gentilhomme, indigne d'un homme d'honneur.

RANDOLPHE

Je me range à l'avis du comte Adalbert, et ce qu'il vient de dire, je le redis.

HENRI

Et, après eux, je le redis, moi, une troisième fois, et j'ajoute que, du moment que ce château est à vous, nous quittons ce château.

JACQUES

À votre fantaisie, messeigneurs ; notre hospitalité accueille tout le monde, mais ne retient personne.

LES TROIS SEIGNEURS

Sortons !

AUBIN

Attendez, messieurs, et laissez un vieillard dire sa dernière parole... Seigneur Jacques, peut-être avez-vous pour vous le droit ; mais vous n'avez ni l'équité ni la justice : vous dites à ce jeune homme que rien ici ne lui appartient. Cela est faux. Messire Raoul est le légitime possesseur de tout ce qu'il tient des libéralités du feu comte Réginald. Son cheval lui appartient, ses armes et ses bijoux lui appartiennent, l'argent qu'il peut avoir sur lui lui appartient ; tout cela est à lui, bien à lui, et nul n'a le droit de lui réclamer ces choses, ni de les lui retenir.

JACQUES

Eh bien, soit ; que le bâtard emporte avec lui tout ce dont vous parlez, j'y consens ; mais qu'il parte à l'instant même !

RAOUL

Si vous comptez me faire une aumône, si vous espérez me la faire accepter, détrompez-vous ; votre générosité est un mensonge auquel vous-même ne croyez pas. Vous êtes aussi misérablement lâche que honteusement avare, et vous cédez parce que je vous fais peur... Eh bien, ce peu qui m'appartient, je le refuse : mon cheval est dans vos écuries, il y restera. Quant à mes armes, les voici ; quant à mes bijoux, quant à mon argent, les voilà ! Messieurs, vous êtes témoins que je sors du château de mon père sans en emporter autre chose que l'habit qui me couvre. Venez, messeigneurs !

ADALBERT

Attendez, Raoul ! vous vous êtes dépouillé, c'est à nous de vous revêtir. Raoul, ton père et moi, nous étions frères d'armes ; le matin d'Azincourt, nous nous embrassâmes et nous échangeâmes nos épées. Avec ces épées, quand la journée fut perdue, nous nous fîmes jour à travers les Anglais. Cette épée t'appartient, Raoul ; mais, avant de te la remettre, avec cette épée je veux t'armer chevalier. À genoux, Raoul !

(Raoul s'agenouille.)

RANDOLPHE

Raoul, j'étais à Nicolis avec ton père ; nous fûmes faits prisonniers ensemble par Bajazet, qui avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, à Rome. Ton père était riche ; moi, j'étais pauvre ; ton père paya ma rançon : cette rançon, il ne voulut jamais la recevoir et je la lui dois. Prends cette chaîne, elle m'a été donnée par le roi de Hongrie : elle vaut cent philippes d'or ; je reste ton débiteur d'une somme cent fois plus forte.

(Il lui passe la chaîne au cou.)

HENRI

Il n'est point de chevalier sans éperons d'or. Ceux-ci m'ont été chaussés par l'impératrice d'Allemagne, dans un tournoi donné à Bruges par Philippe-le-Hardi. Ton père et moi, nous y brisâmes trois lances, l'un contre l'autre, et nous fûmes proclamés les deux vainqueurs. Ces éperons vont mieux à tes pieds agiles qu'à mes pieds appesantis. Laisse-moi attacher à tes pieds les éperons qu'une reine a attachés aux miens.

(Il lui met ses éperons.)

ADALBERT

Et maintenant, Raoul, sois fidèle, loyal, dévoué au roi. Au nom de Dieu et de saint Michel, je te fais chevalier. (Il le touche de son épée sur chaque épaule.) Embrasse-moi, Raoul.

RAOUL

Oh ! messeigneurs, mon père vous voit et vous bénit. Moi, oh ! moi, la parole me manque, les larmes m'étouffent... Merci ! merci ! et adieu à vous tous ! Adieu à toi aussi, mon pauvre Jacquemin !... il faut nous quitter, mon ami ; car ce que je t'avais promis, tu le vois, je ne puis le tenir.

JACQUEMIN

Oui ; mais ce que j'ai promis, moi, monseigneur, je le tiendrai.

RAOUL

Qu'as-tu promis ?

JACQUEMIN

J'ai promis de vous accompagner.

RAOUL

Toi ?

JACQUEMIN

Vous voilà chevalier : il vous faut un écuyer, un varlet, un page...

RAOUL

Un écuyer dans ce costume ?

JACQUEMIN, rejetant sa robe et paraissant  
dans une espèce de costume oriental

Que dites-vous de celui-ci ?

RAOUL

Mais je suis plus pauvre que toi, Jacquemin !

JACQUEMIN

Qu'importe ! là où il n'y a pas assez pour un il y a quelquefois plus qu'il ne faut pour deux.

RAOUL

Tu m'aimes donc, Jacquemin ?

JACQUEMIN

Je vous ai dit, messire, que vous aviez acheté une âme, je vous ai dit que je serais votre chien... L'âme suit le corps, le chien doit suivre le maître.

RAOUL, lui tendant la main

Viens donc, puisque tu le veux. (On amène deux chevaux.)  
Qu'est-ce donc que ces chevaux ?

AUBIN

Ce sont ceux que vous avez pris sur les Anglais ; ils sont bien à vous.

RAOUL, à Jacques

Comte Jacques de la Tremblaye, nous nous reverrons.

JACQUES, à part

Oui, et le jour où nous nous reverrons, malheur à toi, bâtard !

LA VOIX DU CRIEUR

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières...

(La voix se perd.)

## DEUXIÈME TABLEAU

*La salle du trône, au Louvre. – Au lever du rideau, une sentinelle est à la porte du fond ; cette sentinelle est un arbalétrier avec son arbalète et sa trousse.*

## Scène première

La sentinelle, Villiers de l'Isle-Adam.

LA SENTINELLE, à Villiers,  
qui se présente à la porte

On ne passe pas.

VILLIERS

Vous vous trompez, mon ami ; peut-être ne passe-t-on pas quand on est au roi ou au dauphin ; mais on passe quand on est à monseigneur le duc de Bourgogne.

LA SENTINELLE

Votre nom ?

VILLIERS

Le sire Villiers de l'Isle-Adam.

LA SENTINELLE

Excusez-moi, monseigneur : j'avais, en effet, l'ordre de vous laisser passer.

(Villiers entre, s'avance vers une porte latérale et frappe.)

## Scène II

Le duc Jean Sans-Peur, ouvrant la porte ;  
Villiers, la sentinelle.

LE DUC

C'est toi, Villiers ?

VILLIERS

Oui, monseigneur.

LE DUC

Eh bien ?

VILLIERS

Vos ordres sont donnés.

LE DUC

Exactement ?

VILLIERS

De point en point.

LE DUC

Alors, tout sera prêt, demain, pour la chasse ?

VILLIERS

Et pour l'enlèvement... Maintenant, monseigneur permet-il ?

LE DUC

Tout de toi, Villiers.

VILLIERS

Monseigneur, mon avis est que mieux on comprend les ordres, mieux on les exécute.

LE DUC

Je pense exactement comme toi, Villiers, et je ne demande pas mieux que de t'expliquer les deux ordres que je t'ai donnés.

VILLIERS

Pourquoi ne restez-vous point à Paris, où vous êtes plus seigneur que le roi, qui n'a plus sa raison, que le dauphin, qui ne l'a pas encore, que la reine, qui ne l'a jamais eue ?

LE DUC

Villiers, si jamais tu as le malheur d'être chef de parti, tu t'apercevras de ceci : c'est qu'il y a un moment où, au lieu de commander à son parti, on en arrive à lui obéir. Je quitte Paris, Villiers, parce que je suis encore maître du roi, maître du dauphin, maître de la reine, mais que je ne le suis plus des Parisiens. Tu sais la nouvelle ?

VILLIERS

Laquelle ?

LE DUC

Rouen est pris. Eh bien, on va encore m'imputer la chute de Rouen.

VILLIERS

Et l'on n'aura pas tout à fait tort. Si vous aviez secouru Rouen, monseigneur, Rouen serait encore au roi de France, au

lieu d'être au roi d'Angleterre.

LE DUC

Eh ! pouvais-je secourir Rouen sans en venir à une guerre ouverte avec les Anglais ? Or, une guerre ouverte avec les Anglais, c'est la ruine de mes villes de Flandre, d'Anvers, de Bruges, de Gand. Ma paix avec eux est bien plus une paix commerciale que politique. Que j'aie la guerre, j'ai l'émeute, et j'aime bien mieux que l'émeute coure les rues de Paris que celles de Bruxelles. Or, après la chute de Rouen, il faut que je me prononce, si je reste à Paris : Anglais ou Français ; or, je désire rester Flamand. Voilà pourquoi je quitte Paris. Est-ce clairement répondu, Villiers ?

VILLIERS

Oui, mais à la première question seulement.

LE DUC

Alors, passons à la seconde.

VILLIERS

Pourquoi, au lieu d'enlever la reine et de la faire nommer régente, enlevez-vous le dauphin, qui n'est encore qu'un enfant, aux édits et écrits duquel on ne croira point, parce que l'on dira que vous lui faites faire tout ce que vous voulez ?

LE DUC

Cette fois, ce n'est plus une raison que j'ai à te donner, Villiers, c'est deux raisons. Je n'enlève pas la reine, parce que, depuis le meurtre du duc d'Orléans, la reine me déteste ; elle me caresse, elle me sourit, elle me fait les blanches dents ; mais, avec ces blanches dents, le jour où elle pourra me mordre, elle enlèvera le morceau ! Première raison ; l'admets-tu ?

VILLIERS

Je l'admets.

LE DUC

Maintenant, j'enlève le dauphin, parce que c'est lui qu'à tort ou à raison, le peuple aime ; parce que c'est en lui qu'il met toutes ses espérances. Le dauphin enlevé, moi parti, Isabeau devient



libre et maîtresse d'elle-même. Isabeau libre et maîtresse d'elle-même, vois-tu, Villiers, c'est le roi de plus en plus insensé ; or, la démente du roi Charles VI, c'est le règne du duc Jean. Le jour où le roi reprendra sa raison, je ne suis plus que le duc de Bourgogne, comte de Flandre, premier pair du royaume, voilà tout.

VILLIERS

C'est déjà bien beau, monseigneur ; mais vous rêvez mieux que cela, et ce n'est pas moi qui vous éveillerai au milieu de votre rêve.

LE DUC

Mais le dauphin une fois en mon pouvoir, par saint Georges, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je protesterai au nom du dauphin, et la protestation du dauphin, ce sera celle de la France.

VILLIERS

Monseigneur, je m'incline... Tout à l'heure, c'était mon bras seul qui était à votre disposition ; maintenant, c'est mon esprit, ma volonté, mon intelligence, c'est toute ma personne enfin.

### Scène III

Les mêmes, La Gauchie.

LA GAUCHIE

Je vous cherchais, monseigneur le duc, de la part de la reine.

LE DUC

Et moi, comme vous le voyez, je l'attendais ici.

LA GAUCHIE

Elle va s'y rendre à l'instant même avec monseigneur le dauphin ; car elle a appris que plusieurs messages venaient d'arriver, et qu'il y aurait, ce matin, d'importantes affaires à débattre.

DEUX PAGES, annonçant

Madame la reine !

(La reine entre.)

DEUX AUTRES PAGES

Monseigneur le dauphin !

(Le dauphin entre.)

## Scène IV

Les mêmes, la reine, le dauphin et leur suite.

LE DUC

Madame la reine a-t-elle bien reposé ?

LA REINE, gaiement

Du mieux que j'ai pu, monsieur le duc, je l'avoue ; nos jours sont si agités, qu'il faut bien demander à la nuit tout ce qu'elle peut nous donner de repos.

LE DUC, au dauphin

Et monseigneur le dauphin a-t-il dormi d'un bon sommeil ?

LE DAUPHIN

Non, mon cousin : depuis que je suis dauphin, je ne dors plus.

LE DUC

Dieu fait des rêves à part dans lesquels il met ses avertissements pour ceux qui portent la couronne ou qui doivent la porter un jour ; la Bible nous enseigne cela dans l'histoire de Joseph. Puis-je savoir quels songes ont troublé le sommeil de Votre Altesse ?

LE DAUPHIN

J'ai vu, pendant toute la nuit, une grande lueur du côté où le soleil se couche.

LE DUC

C'est quelque météore qui aura traversé le ciel.

LE DAUPHIN, secouant la tête avec tristesse

Non, c'est la Normandie qui brûle.

LE DUC

Est-ce tout, monseigneur ?

LE DAUPHIN

J'ai entendu dans les ténèbres des sanglots et des gémissements.

LE DUC

C'est le cri des oiseaux de nuit qui nichent dans les tourelles du Louvre.

LE DAUPHIN

Non, ce sont les plaintes de mon peuple, que l'ennemi égorge.

LE DUC

Monseigneur a-t-il fait d'autres rêves encore ?

LE DAUPHIN

J'ai eu constamment la vue d'un lion percé d'une épée se débattant dans des entraves.

LE DUC

Monseigneur s'est amusé hier soir à feuilleter un livre de blasons, et quelqu'un de nos monstres héraldiques lui sera resté dans la mémoire.

LE DAUPHIN

Non, c'est l'esprit de mon père enchaîné par quelque méchant enchanteur et se débattant contre le glaive et la folie. Vous expliquez mal mes songes, monsieur le duc. Je ne suis pas Pharaon, mais vous êtes encore moins Joseph.

(Il va lentement, et la tête baissée, s'asseoir sur le trône.)

LE DUC, à la reine

Qu'a donc monseigneur ce matin ?

LA REINE

Rien de plus, rien de moins qu'hier. Il est ainsi chaque jour. C'est une âme mélancolique dans un corps malade. S'il succède jamais à son père, ce ne sera qu'un changement de démence : la folie triste au lieu de la folie furieuse, voilà tout !... Aurons-nous une journée tranquille, monsieur le duc ?

LE DUC

J'en doute, madame ; les nouvelles sont mauvaises. Cette lueur que voyait monseigneur le dauphin du côté du couchant n'était pas tout à fait sans cause : Rouen est pris.

LA REINE

Les dames d'Angleterre vont gagner à cette prise de belles étoffes, monsieur le duc, et nous allons être obligés de tirer nos damas et notre drap d'or de l'Artois et de la Flandre. Avez-vous remarqué ceci ? c'est que le contre-coup d'une perte pour la France est presque toujours un gain pour la Bourgogne. (Au

dauphin.) Vous savez, mon fils, que nous avons à la fois ici un envoyé de la ville de Rouen et un héraut du roi d'Angleterre : lequel des deux vous plaît-il que l'on introduise d'abord ?

LE DAUPHIN

L'envoyé de la ville de Rouen, madame ; c'est le plus pressé, puisqu'il vient au nom de ceux qui souffrent.

Scène V

Les mêmes, de Livet.

LE CAPITAINE, criant

L'envoyé de la ville de Rouen a congé pour entrer devant monseigneur le dauphin et madame la reine.

(De Livet se présente, vêtu en paysan, couvert de poussière, un bâton à la main.)

LA REINE

Singulier costume d'ambassadeur !

LE DAUPHIN

Approchez... C'est vous qui venez au nom de notre bonne ville de Rouen, mon ami ?

DE LIVET

Oui, monseigneur... Et d'abord, je prie Votre Altesse et Vos Seigneuries d'excuser le costume dans lequel je me présente devant elles : je suis l'échevin de Livet. Mais, pour sortir de la ville, j'ai été obligé de me déguiser et de prendre le costume d'un paysan. Voici mes lettres de créance signées du sire de Boutheillier, gouverneur de la ville.

LE DAUPHIN

Parlez.

DE LIVET

Monseigneur, ma mission était de m'adresser au roi lui-même ; mais le roi, m'assure-t-on, est malade, et, pour notre malheur, hors d'état de s'occuper des affaires de la France. Je m'adresse donc à vous qui êtes son fils et, par conséquent, notre second seigneur et maître. Monseigneur, je viens vous dire que votre bonne et fidèle ville de Rouen est sur le point de vous être

enlevée.

LE DUC, à la reine

Il ne sait rien encore. Silence !

DE LIVET

Écoutez, monseigneur, et dites si des hommes mortels, et soumis à toutes les faiblesses de notre nature, pouvaient faire davantage ? Depuis sept mois, nous tenons en échec la grande armée anglaise qui a vaincu à Azincourt, qui a pris Harfleur et Caen, Vire et Saint-Lô, Coutances et Évreux : chacun combattant avec ses armes, les prêtres par la parole et l'excommunication, les bourgeois avec la main et l'épée. Pendant ces sept mois, nous ne nous sommes pas contentés, monseigneur, de garder nos murailles, mais nous avons été chercher l'ennemi jusque dans son camp ; sortant en masse non par une porte, non par deux, mais par toutes les portes à la fois.

LE DAUPHIN

Je sais cela ! et si ma main eût été assez forte pour porter une épée, je vous jure qu'en l'absence de mon cousin de Bourgogne, les habitants de la bonne ville de Rouen n'eussent pas eu d'autre chef que moi.

DE LIVET

C'eût été un grand honneur pour nous ; mais vous absent, monseigneur, nous avons fait de notre mieux. On se rendait d'abord, croyant avoir affaire à des ennemis chrétiens. Le roi d'Angleterre dressa des gibets tout autour de la ville et y fit pendre les prisonniers. Les gens de Rouen décidèrent alors une chose : c'est qu'ils ne se laisseraient plus prendre vivants et se feraient tuer les armes à la main. Le roi d'Angleterre, voyant qu'il ne pouvait nous vaincre, résolut de nous affamer. Il barra la Seine avec des ponts, des chaînes et des navires ; il en résulta que plus rien ne put passer ; de sorte que, depuis six mois, les vivres n'arrivent plus. Nous résistions cependant, monseigneur, et c'est un miracle.

LE DAUPHIN

Pauvres affamés !

DE LIVET

Ce qu'il y a de plus terrible dans tout cela, monseigneur, c'est qu'il fallut faire sortir de la ville les bouches inutiles, c'est-à-dire tout ce qui ne pouvait pas combattre : douze cents vieillards, femmes et enfants. Il fallut que le fils chassât son vieux père hors de la maison, sa vieille mère loin du foyer où elle l'avait enfanté ; il fallut que le mari, qui demeurait pour combattre, se séparât de sa femme et de ses enfants qui s'en allaient pour mourir ; et tous ces malheureux restèrent entre le camp et la ville, dans les fossés, sans autre aliment que l'herbe qu'ils arrachaient. Couchées sur une terre neigeuse, sous un ciel glacé, des femmes, hélas ! y accouchèrent ; et les assiégés voulant, du moins, que l'enfant fût baptisé, le montaient par une corde, le portaient à la prochaine église, et, lavé du péché originel, le descendaient pour qu'il allât mourir avec sa mère. Si bien que, le jour de Noël, lorsque tout le monde chrétien dans sa joie célèbre la naissance du petit Jésus, les Anglais, qui regorgeaient de vivres, eurent scrupule de faire bombance sans jeter leurs miettes à ces affamés. Deux prêtres descendirent donc parmi les spectres du fossé, suivis de mules chargées de pain ; mais c'était le pain de l'ennemi : chacun se détourna, nul n'y voulut toucher, et trois cents martyrs moururent de faim dans cette nuit sainte et solennelle où le Sauveur des hommes était né. Secours à la ville de Rouen qui agonise, monseigneur, secours !

LA REINE, au dauphin, qui se découvre

Que faites-vous, mon fils ?

LE DAUPHIN

Vous le voyez, madame, je me découvre. (On entend des fanfares.) Qu'est ceci ?

DE LIVET

Les trompettes anglaises, monseigneur !

LE DAUPHIN

Les trompettes anglaises dans la cour du Louvre ! Impossible !

DE LIVET

Oh ! monseigneur, si, comme nous, vous les entendiez depuis sept mois, vous ne vous y tromperiez pas.

UNE VOIX, criant

Place au héraut du roi d'Angleterre !

DE LIVET

Oh ! monseigneur, j'arrive trop tard, Rouen est pris !

LA REINE, au dauphin, qui se lève

Pourquoi vous levez-vous, mon fils ?

LE DAUPHIN

Je me suis découvert devant la ville agonisante, madame, je me lève devant la ville morte. (À de Livet.) Vous reste-t-il quelque chose à dire, mon ami ?

DE LIVET

Oh ! oui, oui ! Après la prière, l'imprécation !... pas pour vous, monseigneur : vous êtes innocent de tout le mal que l'on fait à la France, et, s'il plaît à Dieu, vous le réparerez un jour ; non, pas à vous.

LE DUC

Et à qui donc ?

DE LIVET

À vous, madame Isabeau ! à vous, duc Jean ! à vous les deux mauvais génies du royaume !... Oh ! vous ne me ferez pas taire ; oh ! vous m'entendez... Écoutez-moi donc, très-puissant prince et seigneur ; écoutez-moi, très-haute et très-noble dame : il m'est enjoint, par les habitants de Rouen, abandonnés par vous, devenus Anglais par votre faute, de crier contre vous le grand haro, lequel signifie l'oppression où nous sommes. Or, mes compatriotes vous mandent et vous font savoir par moi que, puisqu'il vous a convenu qu'ils deviennent sujets d'Angleterre, vous n'aurez pas à l'avenir pires ennemis qu'eux, et que, s'ils peuvent, ils détruiront vous et votre génération.

LE DAUPHIN, à part

Voilà la lueur qui venait du couchant !

DE LIVET

Puisque la France ne nous a pas secourus, que l'Angleterre nous reçoive ; puisque les lis ne veulent pas de nous, vivent les léopards !...

(Il sort rapidement.)

Scène VI

Les mêmes, hors de Livet.

LA REINE

Cet homme nous menace ; pis que cela, il nous insulte.

LE DUC

Arrêtez cet homme !

LE DAUPHIN

Court-on après les ombres ? arrête-t-on les spectres ? Cet homme, c'est le fantôme de la ville de Rouen. Découvrez-vous et laissez-le passer.

LE DUC

Vous plaît-il d'entendre maintenant le héraut du roi d'Angleterre, monseigneur ?

(Sur un signe d'assentiment du dauphin,  
on introduit le héraut et sa suite.)

Scène VII

Les mêmes, Jarretière et sa suite.

LE DAUPHIN

Parlez.

JARRETIÈRE

Moi, Jarretière, héraut d'armes du roi Henry, vous fais par son ordre savoir à vous, monseigneur Charles, dauphin de France, à madame la reine Isabeau et à M. le duc de Bourgogne, que, non point par ses mérites et vaillances, mais par la grâce de Dieu, il vient d'entrer dans la ville de Rouen ; mais qu'à cause de la grande amitié qu'il porte à la France et du suprême désir qu'il a de



faire la paix, avant de marcher sur Paris, comme ses barons lui conseillaient de le faire, il vous adresse ce parchemin, signé de son seing, revêtu de son sceau, contenant les conditions moyennant lesquelles il consentira à s'arrêter où il est, et à ne pas venir faire le siège de Paris, après avoir fait celui de Rouen.

LE DAUPHIN

Donnez. (Lisant.) « Le roi d'Angleterre demande la main de madame Catherine, avec la Normandie, la Guyenne, la Bretagne, le Maine et l'Anjou pour dot... » Plus de la moitié de la France !... c'est magnanime, qu'en dites-vous, madame ? qu'en dites-vous, monsieur le duc ?

JARRETIÈRE

Quelle réponse faire à mon maître ?

LE DAUPHIN

Aucune, tant que le roi sera en démençe. Père, c'est à lui de disposer de sa fille ; roi, c'est à lui de disputer son royaume.

JARRETIÈRE

En attendant, monseigneur, c'est la guerre.

LE DAUPHIN

La guerre, soit.

JARRETIÈRE

Je vais reporter votre réponse au roi mon maître, monseigneur.

LE DAUPHIN

Attendez !... Jamais héraut du roi ne s'est présenté devant nous sans emporter des preuves de courtoisie et de générosité. Madame ma mère, monsieur mon cousin... je n'ai que cette chaîne... faites comme moi, de votre mieux. (Le dauphin passe sa chaîne d'or au cou du héraut, tandis que la reine et le duc prennent dans leur escarcelle une poignée de pièces d'or, et la jettent dans le bonnet du héraut.) Il va sans dire que vous êtes notre hôte tout le temps que vous demeurerez à Paris.

(On entend des rumeurs.)

LA REINE

Qu'est-ce encore que ce bruit ?

LA GAUCHIE

Madame, comme tout secours et toute espérance est dans la royauté, c'est la foule qui vient demander secours à Votre Altesse contre l'ennemi qui s'avance... Elle sait que Rouen est pris, et Rouen n'est qu'à trois journées de Paris.

LA REINE

Quel est votre avis, monsieur le duc ?

LE DUC

Mon avis est de recevoir le peuple, madame.

TOUS

Où allez-vous, monseigneur ?

LE DAUPHIN

Au-devant de ces pauvres gens. Ce peuple, monseigneur, c'est mon peuple, à moi.

LE DUC

Venez, maître Jarretière ; vous seriez en danger en restant ici...

JARRETIÈRE

Je vous suis, monseigneur.

(Le duc emmène Jarretière et sa suite. La reine descend les marches du trône, et se confond parmi les dames de sa suite. Une foule de gens du peuple se précipitent en scène.)

## Scène VIII

Les mêmes, hors Jarretière ; Nicolas Flamel, Lylette, peuple.

LE DAUPHIN

Entrez, mes amis ! entrez !...

LE PEUPLE

Le roi Charles VI !... où est le roi Charles VI ?...

LE DUC

Que voulez-vous au roi, mes bons amis ?

LE PEUPLE

Oh ! notre dauphin, notre sire Charles ! Vive le dauphin !...

LE DAUPHIN

Oui, votre dauphin, oui, votre ami, oui, votre frère Charles,

qui pleure comme vous la perte de sa bonne ville de Rouen, et qui vous demande, au nom du roi, ce qu'il doit faire pour sauver Paris.

LE PEUPLE

Nous allons vous le dire, monseigneur...

LE DAUPHIN

Oh ! pas à moi, mes amis ; à moi, ce serait chose inutile, je ne suis rien... Voilà ceux qui ont la force et le pouvoir ; la reine, ma mère, et le duc de Bourgogne, mon cousin ; priez-les, et je les prierai avec vous.

LYLETTE

Moi, d'abord, je vous en conjure, laissez-moi parler la première... Monseigneur, madame la reine, écoutez-moi... J'étais en bas, je regardais le palais comme on regarde le seuil d'une église, en me disant : « Là serait le salut pour moi si j'y pouvais pénétrer. » Tout à coup, un flot m'a prise et m'a poussée... Je suis de la pauvre ville morte, de Rouen... Nous allions mourir de froid et de faim, mon enfant et moi, quand j'ai trouvé moyen de passer une nuit sombre à travers les sentinelles anglaises. Une fois sur la route de Paris, j'ai marché devant moi, portant mon enfant dans mes bras et demandant l'aumône. C'était bien loin ; mais on finit toujours par arriver quand on fait le signe de la croix au commencement et à la fin de chaque route. Or, depuis hier, nous sommes à Paris... c'est-à-dire que, depuis hier, nous sommes perdus... que, depuis hier, personne ne nous a assistés, ne nous a regardés, n'a fait attention à nous... c'est-à-dire que, depuis hier, mon enfant n'a pas mangé... Je ne vous parle pas de moi... Moi, ce n'est rien !... On a la force, il est trop juste qu'on ait la douleur... Mais mon pauvre enfant, dites, madame, est-ce que c'est à des innocents de cet âge à souffrir ? Souvenez-vous que vous êtes mère, madame, et prenez pitié de mon enfant !

LE DAUPHIN

Ah ! voilà les sanglots et les gémissements que j'ai entendus dans l'obscurité.

(Il cherche inutilement une pièce d'argent pour la lui donner.)

FLAMEL, s'approchant  
du dauphin, et à voix basse

Monseigneur, prenez cette bourse... Il faut qu'un dauphin de France puisse faire l'aumône quand il rencontre la pauvreté sur son chemin.

LE DAUPHIN

Maître Nicolas Flamel, le médecin de mon père...

FLAMEL

J'ai déjà l'honneur d'être le médecin du père... Je réclame celui d'être le trésorier du fils... Prenez, monseigneur, prenez sans hésitation... Vous savez bien que l'or ne me coûte rien, puisque l'on prétend que j'ai trouvé la pierre philosophale.

LE DAUPHIN, à Lylotte

Tiens, femme, voilà pour acheter du pain à ton enfant...

LYLETTE

Un carolus d'or !... Viens, mon pauvre enfant ! viens ! et remercie M. le dauphin, il nous a donné du pain pour un mois...

FLAMEL, à Lylotte

Femme, attends-moi à la porte... et je te donnerai l'adresse d'un ange du bon Dieu, qui te trouvera un asile, pour toi et ton fils.

LYLETTE

Oh ! mon Dieu, Seigneur, il y a donc encore de bonnes âmes sur la terre !...

(Elle sort.)

LE DUC, au peuple

Vous avez dit tout à l'heure à monseigneur le dauphin que vous veniez pour voir le roi... Dites-nous ce que vous vouliez lui dire... et, s'il est possible de faire selon vos désirs, nous le ferons...

TOUS

Des armes ! des armes ! qu'on nous donne des armes !... que le duc de Bourgogne se mette à notre tête !... Voir le roi !... le roi !... À l'ennemi ! à l'ennemi !...

LE DAUPHIN

Mes amis, si vous parlez tous ensemble, madame la reine et M. le duc ne comprendront jamais... Nommez l'un de vous pour porter la parole au nom de tous...

TOUS

Je vais parler, moi... Non, moi... Toi... Non !... non !... Ah ! Flamel... maître Nicolas Flamel... Parlez, parlez, parlez !

FLAMEL, au milieu du peuple

Mes amis ! mes amis !...

TOUS

Parlez ! parlez !

FLAMEL

Mais encore faut-il que j'en aie reçu l'autorisation des augustes personnages...

LA REINE

Parlez, maître Flamel...

FLAMEL

Mais si vous me permettez de parler au nom des bonnes gens de Paris, vous m'autorisez à répéter ce qu'ils disent...

LA REINE

Nous vous le permettons...

FLAMEL

C'est que, dans leur ignorance, ils n'épargnent personne, je vous en préviens... pas même vous, monsieur le duc ! pas même vous, madame la reine !

TOUS

Parlez, parlez, maître Flamel, parlez !...

FLAMEL, au duc

Ils disent, monseigneur, que le roi Charles VI, tout sage qu'il fut, s'est trompé le jour où il créa pour votre illustre père le duché de Bourgogne... Ils disent que le fils de France est devenu un prince flamand, prenant les intérêts de la Flandre contre la France... Ils disent que ni vous ni votre fils n'étiez à Azincourt, et que c'était cependant là la place du petit-fils du roi Jean, du neveu du roi Charles V, du cousin du roi Charles VI, du premier

pair du royaume. Ils disent que vous venez de laisser tomber Rouen parce que Rouen rivalisait de commerce et d'industrie avec vos villes de Flandre... Ils disent que la démente du roi est un prétexte, et que si le roi est vraiment fou, c'est qu'on prend bien autrement soin de l'entretenir dans sa folie que de le rendre à la santé.

LE DUC

Ah ! bonnes gens de Paris, vous dites tout cela ?

TOUS

Oui, oui, oui, nous le disons... Seulement, maître Flamel le dit mieux que nous... Parlez, maître Flamel ! parlez !...

FLAMEL

Ils disent que si le roi avait la santé, les choses ne se passeraient pas ainsi ; que le roi comprendrait qu'il y a un malheur qui pèse sur son règne ; que ce malheur, c'est l'ennemi au cœur du royaume ; que tant que l'ennemi sera en France, la France aura une plaie au flanc, par laquelle elle perdra son sang et ses forces... Ils disent que le roi Charles VI était un victorieux, qu'il a battu les Flamands à Rosbecque, et qu'il battrait les Anglais où il les rencontrerait ; mais qu'on repousse son épée au fourreau, comme on refoule la folie dans son cœur... parce qu'on a besoin de l'Anglais en France, comme on a besoin de la démente dans son cerveau.

LA REINE

Maître Flamel...

FLAMEL

Vous m'avez permis de parler, madame !... Mes amis, ai-je parlé selon votre cœur ?...

TOUS

Oui, oui, oui...

FLAMEL

En ai-je dit plus que vous ne pensez ?...

TOUS

Non, non, non... Continuez, continuez !...

FLAMEL

Ils disent que tous ces malheurs ne peuvent avoir été suscités par notre Sire Charles VI, mais par ceux qui l'entourent ; qu'il porte la punition d'autrui, et non la sienne ; que s'il est frappé de Dieu et livré au mauvais esprit, ce n'est point pour le mal qu'il a fait, c'est pour celui que les siens ont fait ; que lui était bon, affable, miséricordieux, saluant tout le monde, les petits comme les grands ; qu'il ne rebutait personne dans le tournoi et luttait contre le premier venu, comme si ce premier venu était empereur d'Allemagne ; qu'il aimait son peuple enfin... Qu'il aimait... mot immense !... car qui aime est infailliblement aimé.

LA REINE

Maître Flamel, avez-vous terminé ?

FLAMEL

Vous m'avez commandé de parler, madame, et je n'ai fait que suivre vos ordres...

TOUS

Oui, oui... Nous aimons le roi ! nous voulons voir le roi... Le roi ! le roi ! le roi !...

LA REINE, bas, au duc

Eh bien, puisqu'ils veulent voir le roi, il faut le leur montrer... Je crois, en vérité, qu'il n'y a que cette vue qui puisse les guérir de cet amour insensé pour lui.

LE DUC

Bonnes gens de Paris, vous voulez voir le roi, n'est-ce pas ?

TOUS

Oui, oui...

LE DUC

Vous savez que, sans raison aucune, le roi a pris en haine les personnes de sa famille : Son Altesse la reine, monseigneur le dauphin et moi-même... Il est donc urgent, pour que le roi n'entre pas à notre vue dans quelque accès de folie furieuse, que nous nous retirions...

TOUS

Oui, oui, retirez-vous !... Le roi !... le roi !... le roi !...

LA REINE, à part

Oh ! Parisiens maudits ! vous m'appellez l'étrangère, et vous avez raison ; car, pour moi, vous êtes non-seulement des étrangers, mais encore des ennemis... Venez, mesdames... (Au capitaine des gardes.) La Gauchie ! gardez cette porte.

(Elle sort.)

LE DUC, sortant du côté opposé

L'Isle-Adam, que tout soit prêt pour la chasse de demain.

### Scène IX

Les mêmes, hors le duc Jean et la reine.

FLAMEL, au dauphin

Et vous, monseigneur, ne vous retirez-vous pas ?

LE DAUPHIN

Non !... je reste... N'avez-vous pas dit tout à l'heure, maître Flamel, que celui qui aimait était infailliblement aimé ?...

### Scène X

Les mêmes, le roi, Raoul, dans la foule.

TOUS

Le voilà !... le voilà !... Le roi !... le roi !... Vive le roi !...

(Le roi paraît. Il est soutenu par deux gardes. Sa folie n'a rien d'offensif. – Il a la tête inclinée, l'œil terne, les bras pendants. – En le voyant, le peuple s'écarte, triste et étonné.)

LE DAUPHIN, allant au roi

Venez, mon roi !... Ces hommes, ce sont vos sujets... Ce peuple est votre peuple : il vous attend, il vous appelle, il vous aime...

LE ROI

Qui es-tu ?

LE DAUPHIN

Ô mon roi ! je suis votre sujet... Ô mon père ! je suis votre fils...

LE ROI

Je n'ai pas de fils, n'ayant pas d'épouse... On a voulu me faire



épouser une princesse qui s'appelait Isabeau de Bavière... Par bonheur, je me suis aperçu à temps que c'était un démon sous les traits d'une femme... Va-t'en !...

LE DAUPHIN

Hélas !

LE ROI

Il y a des gens qui s'obstinent à m'appeler le roi Charles et à dire que mes armes sont trois fleurs de lis d'or... Je ne suis pas le roi Charles... Je m'appelle George... Les fleurs de lis ne sont pas mes armes... Mes armes, c'est un lion percé d'une épée.

(Il s'assied sur le trône.)

LE DAUPHIN

Oh ! le lion de mon rêve...

(Il se fait un cercle autour du roi, que chacun regarde.)

RAOUL, perçant le cercle  
et s'approchant du roi

Laissez-moi passer... (Il arrive devant le roi et s'agenouille.) Sire, je suis un pauvre gentilhomme déshérité... Je n'ai à vous faire hommage ni de châteaux, ni de fiefs, ni de vassaux, ni de terres : je n'ai que mon épée ; mais je mets mon bras à votre service et mon épée à vos genoux... Sage ou insensé, vous êtes le roi de France... Tant que vous vivrez, je n'en reconnaitrai point d'autre, et, quelques espérances que les sacrilèges fondent sur votre mort, vivez éternellement, ô mon roi !...

LE ROI

Le vrai roi de France est là-haut... C'est moi qui porte le sceptre de roseau et la couronne d'épines ; mais c'est lui qui règne.

FLAMEL

Vous le voyez, mes amis, de quelque côté que le Seigneur incline la torche, la flamme remonte toujours vers le ciel !

## Scène XI

Les mêmes, la reine, qui a regardé  
toute cette scène en soulevant la tapisserie.

LA REINE

La Gauchie, il faut suivre ce jeune homme et savoir son nom.

FLAMEL

Oh ! pauvre insensé, je te guérirai, ou la science n'est qu'un  
mot...

RAOUL, se relevant et étendant son épée  
au-dessus de la tête de Charles VI

Vive le roi Charles VI !

TOUS

Vive le roi Charles VI !

ACTE DEUXIÈME  
TROISIÈME TABLEAU

*Le pont au Change. – Une arche du pont enjambe le théâtre dans toute sa largeur ; le tablier est praticable. Le parquet de la scène forme la berge qui passe sous l'arche.*

Scène première

La gitane, Jacques de la Tremblaye, passant sur le pont ;  
Malemort, Pilettrousse, Lactance,  
autour d'un feu de bivac, sous le pont.

LA GITANE

Mon beau seigneur !

JACQUES

Que me veux-tu, gitane ?

LA GITANE

Vous plaît-il que je vous chante un air, en m'accompagnant de mon tambour de basque, et que je vous danse un pas en m'accompagnant de mes castagnettes ?

JACQUES

Non ; mais il me plaît que tu m'apprennes où je rencontrerai un certain capitaine Fleur-d'Épée, qui doit faire son domicile ordinaire sur le pont au Change ou dans les environs. De bohémien à sbire, il n'y a que la main, et tu dois connaître cela.

LA GITANE

Je le connais ; mais, pour le rencontrer, il est trop tard ou trop tôt.

JACQUES

Bon ! Et quelle est donc son heure ?

LA GITANE

Oh ! il est très-capricieux. Tantôt il paraît, comme la chauve-souris, au crépuscule ; tantôt, comme les hiboux, à minuit ; tantôt, comme les rouges-gorges, au troisième chant du coq.

JACQUES

Et quand on a la chance de tomber sur son heure, où le trouve-

t-on ?

LA GITANE

Penchez-vous sur le parapet... Y êtes-vous ?

JACQUES, qui est penché  
du côté de la berge

J'y suis.

LA GITANE

Eh bien, ces hommes qui sont autour de ce feu, ce sont ses hommes.

JACQUES

Peut-on arriver à eux par la rivière ?

LA GITANE

Oui ; si l'on s'adresse à mon amoureux, Jean le batelier.

JACQUES

Eh bien, te charges-tu de prévenir ton amoureux qu'un gentilhomme l'attendra dans une demi-heure au quai Saint-Paul, et que ce gentilhomme le payera bien ?

LA GITANE

Et s'il ne veut pas me croire ?... Jean est très-incrédule.

JACQUES, lui donnant une pièce d'or

Tu lui diras, comme preuve, que je t'ai donné cette pièce d'or.

LA GITANE

Oh ! moyennant cette pièce, il me croira.

JACQUES, sortant

Alors, je puis compter sur lui ?

LA GITANE

Soyez tranquille. (S'adressant à un gentilhomme qui passe sur le pont.) Mon beau cavalier, il manque un grelot d'argent à mon tambour de basque ; vous plaît-il de le remplacer par une pièce d'or ?

(Le gentilhomme s'éloigne sans lui répondre.)

## Scène II

Malemort, Pilletrousse, Lactance, sous le pont ;  
bohémiens et passants, sur le pont.

PILLETROUSSE, aiguissant  
son poignard sur un grès

Or çà, Lactance, que diable fais-tu donc là, dans un coin, avec  
un air si profondément mélancolique ?

LACTANCE

Ne m'interromps pas, ami Pilletrousse ; je suis en train de  
supputer mes profits et pertes de cette semaine, et la balance est  
bien loin de me satisfaire...

MALEMORT, remuant  
la marmite qui est sur le feu

Avare, va !

PILLETROUSSE

Je te vois venir, mon pauvre Lactance ; tu te seras, depuis  
hier, chargé la conscience de quelque non-valeur !...

MALEMORT

Bah ! à la première occasion que tu rencontreras, tu prendras  
ta revanche.

LACTANCE

L'idée m'en venait en même temps qu'à toi, Malemort, et, à  
cette seule idée, je me sens soulagé.

PILLETROUSSE

Tant mieux ! car j'ai hâte de parler d'autre chose que les  
tiraillements de ta conscience. J'ai à parler des inquiétudes de  
mon estomac. Eh bien, Malemort, soupera-t-on, ce soir ? Il fait  
faim en diable, sous le pont au Change !

MALEMORT

Encore un instant ; laissons jeter les derniers bouillons à la  
marmite, et vous servez servi sur table.

PILLETROUSSE

Chut !

MALEMORT

Qu'y a-t-il ?

PILLETROUSSE

J'entends quelqu'un.

LACTANCE

N'ayez souci : c'est le capitaine Fleur-d'Épée ; je reconnais son pas.

## Scène III

Les mêmes, Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE, en costume de spadassin

Bonsoir, camarades !... Bonsoir, mes braves !

PILLETROUSSE, à lui-même

Voilà qui va rogner nos portions.

MALEMORT

Et à quel heureux hasard devons-nous l'honneur de votre visite, capitaine ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Par ma foi, je suis appelé à souper chez M. le prévôt de Paris ; je me rends à son invitation, et, en passant sur le pont au Change, je me suis dit : « Voyons un peu si les camarades sont sous leur arche ! »

PILLETROUSSE

Vous êtes bien heureux, capitaine, d'être invité en ville ; vous ferez un meilleur repas que nous.

FLEUR-D'ÉPÉE

Maître Pilletrousse, il sort de cette marmite un fumet qui t'accuse de mensonge.

MALEMORT

Vous trouvez, capitaine ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Sur ma parole, cela flaire comme baume.

PILLETROUSSE

Peuh !

FLEUR-D'ÉPÉE

Passe-moi donc ce trident, Malemort ; ça n'est pas pour moi, tu comprends, mais je désire savoir comment mes gens sont nourris.

PILLETROUSSE

Quelques pauvres rogatons !

FLEUR-D'ÉPÉE, amenant une volaille

Un poulet !... Peste ! du bouillon de poulet !

PILLETROUSSE

J'ai l'estomac si délicat !

FLEUR-D'ÉPÉE

Il paraît que le poulet est bon marché.

PILLETROUSSE

C'est selon, capitaine ; je ne l'ai pas payé cher, voilà tout ce que je sais.

FLEUR-D'ÉPÉE, remettant le poulet  
et piquant de nouveau

Je crois que le drôle sera tendre... Diable ! un jambon !

PILLETROUSSE

C'est Malemort qui l'a récolté.

FLEUR-D'ÉPÉE

Une jolie pièce, par ma foi ! Combien t'a coûté ce jambon, Malemort ?

MALEMORT

La peine de me hausser et de le prendre.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tu l'as cueilli, je comprends.

MALEMORT

À l'étal d'un charcutier ; oui, capitaine.

FLEUR-D'ÉPÉE

Et tu l'as mis dans ta marmite ?

PILLETROUSSE

Pour donner un peu de corps au bouillon.

FLEUR-D'ÉPÉE, piquant pour la troisième fois  
et ramenant un collier de cervelas

Oh ! oh ! et ceci ?

MALEMORT

C'est la quote-part du compère Lactance.

FLEUR-D'ÉPÉE

Un collier de cervelas !

LACTANCE

Il était en montre à la porte d'un boudinier, et comme c'était  
un jour maigre...

FLEUR-D'ÉPÉE

Tu as pensé que le marchand te ferait un rabais dessus ; je t'ai  
toujours connu avisé et économe. Combien ce collier t'a-t-il  
coûté ?

LACTANCE

Je ne sais pas, capitaine : le marchand dormait.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ma foi, mes amis, votre invitation me décide, et je soupe avec  
vous.

PILLETROUSSE

Mais le prévôt de Paris ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Ce sera pour un autre jour. À table, compagnons, à table ! je  
ne voudrais pas vous retarder.

(Le capitaine s'assied à table.

Les trois bandits mettent le couvert et servent.)

FLEUR-D'ÉPÉE, à Lactance,

qui apporte le vin

Tu es donc toujours sommelier ? (Il tend son verre.) Où diable  
prends-tu ce vin-là, ivrogne ?

#### Scène IV

Les mêmes, Jacquemin, assis sur le parapet du pont.

JACQUEMIN

Tout le monde mange peu ou prou, même ces païens. (Il mon-



tre les bandits.) Il n'y a que moi qui n'ai pas un grain de millet à me mettre sous la dent. Non-seulement moi, mais mon maître, ou plutôt mon ami, mon frère Raoul, qui, si je ne rapporte pas de quoi souper et coucher, va être obligé de vendre sa chaîne d'or. Par bonheur, je brûle volontiers un grain d'encens sur l'autel de Phébus-Apollon. Essayons de cette petite poésie que j'ai composée pour les circonstances extrêmes, et qui renferme le récit de mes malheurs.

(Il accorde son rebec et en tire quelques sons. Les passants et les curieux s'arrêtent et font cercle autour de lui.)

## FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ! ah ! il me semble que nous avons de la musique pendant notre repas.

## PILLETROUSSE

C'est une galanterie que je vous ai ménagée, capitaine.

JACQUEMIN salue son auditoire et commence

## I

Écoutez mon épopée,  
 Bateleurs, soldats, filoux,  
 Gens de corde et gens d'épée,  
 Fillettes aux grands yeux doux.  
 Faites ensuite à la ronde  
 Une quête pour le fou  
 Qui, cinq ans, courant le monde,  
 Traversa la mer profonde,  
 Et qui revient sans un sou.

## II

Jacquemin, dès son jeune âge,  
 D'un sot désir agité,  
 Partit pour un long voyage ;  
 Ce voyage, en vérité,  
 Mérite d'être écouté.  
 Jacquemin se mit en route  
 Avec un bel écu d'or,  
 Que Jacquemin, qu'on écoute,  
 Aujourd'hui, coûte que coûte,

Voudrait bien avoir encor.

III

Tant que le porta la terre,  
 Il alla sans savoir où ;  
 Il croyait, tête légère,  
 Du monde atteindre le bout.  
 Vous savez qu'il était fou.  
 Aussi, de ce long voyage  
 Revenu par accident,  
 Jacquemin se trouve sage  
 Mais, comme au départ, n'ayant  
 Rien à mettre sous sa dent.

(Il fait le tour du cercle en tendant son chapeau aux auditeurs.)

IV

Aussi, je fais à la ronde  
 Une quête pour le fou  
 Qui, cinq ans, courant le monde,  
 Traversa la mer profonde,  
 Et qui revient sans un sou.  
 Donnez chacun votre obole ;  
 Cet acte de charité,  
 Braves gens, sur ma parole,  
 Je le dis sans parabole,  
 Au ciel vous sera compté.

UNE JEUNE FILLE

Si j'avais de l'argent, beau chanteur, je commencerais par m'en acheter une robe neuve.

UN BOURGEOIS

Mes principes ne me permettent point d'encourager les fainéants. Travaillez, mon ami, travaillez.

LYLETTE

J'ai bien envie de vous donner quelque chose, moi.

JACQUEMIN

Enfin, voilà donc une âme charitable !

LYLETTE

Mais je n'en ai pas le droit ; ce que je vous donnerais, c'est le

pain de mon enfant.

(Elle s'éloigne.)

UN BOHÉMIEN, la suivant des yeux,  
aux gens qui l'entourent

Elle a laissé sa porte ouverte et son enfant seul à la maison.

LA BOHÉMIENNE

Suis-la des yeux, afin que nous ne soyons pas surpris.

LE BOHÉMIEN, suivant Lylette

Sois tranquille.

JACQUEMIN, à lui-même

Allons, voilà qui va bien, et la situation se dessine. J'aime cela, moi ; au moins, on sait à quoi s'en tenir. Tout bien considéré, il ne me reste d'autre parti à prendre que je me jeter à l'eau. Voyons au moins si la rivière a bonne mine.

(Il se penche vers la rivière.)

DEUXIÈME BOHÉMIEN, à la bohémienne,  
qui est entrée dans la chambre  
de Lylette, donnant sur le pont

Eh bien ?

LA BOHÉMIENNE

L'enfant est dans son lit, mais j'ai peur qu'il ne crie.

LE BOHÉMIEN

Ferme-lui la bouche avec ta main.

LA BOHÉMIENNE, qui sort de la chambre  
de Lylette, emportant l'enfant dans  
ses bras, au bohémien qui guette

Va dire à Bengali que le tour est fait, et qu'il est inutile qu'il monte la garde plus longtemps.

(Le bohémien sort d'un côté, tandis que la bohémienne se sauve de l'autre, emportant l'enfant.)

FLEUR-D'ÉPÉE

Il y a, par ma foi, longtemps que je n'ai si bien soupé. Camarades, à votre santé !

LES BANDITS

À votre santé, capitaine !

JACQUEMIN, flairant la cuisine

Diable ! diable ! qu'est-ce que cela ?... (Respirant profondément.) Il me monte aux narines des bouffées d'une odeur qui ressusciterait un mort... Cela sent la soupe grasse et la viande cuite à point. Si j'avais seulement un morceau de pain que la bonne femme de tout à l'heure allait chercher pour son enfant, je le mangerais à cette vapeur ; ce qui me procurerait l'illusion d'un excellent repas. (Flairant toujours.) Décidément, on festine là-dessous. Allons-y voir, et, quels que soient les cuisiniers qui marmitonnent ainsi en plein vent, je leur chanterai ma chanson, et ils me donneront bien quelque os à ronger. Voyons, voyons, par où descend-on sous cette arche ?... Ah ! je crois que j'ai trouvé le chemin.

### Scène V

Les mêmes, hors les bohémiens.

FLEUR-D'ÉPÉE

Il me semble, ami Pilletrousse, que la musique a cessé.

LACTANCE

C'est une sensualité bien grande pour des chrétiens que de se faire faire ainsi de la musique pendant leur repas, surtout quand le repas est bon. Il est vrai que la musique était mauvaise.

FLEUR-D'ÉPÉE

Eh bien, telle qu'elle était, je la regrette. La musique adoucit les mœurs de l'homme.

JACQUEMIN, qui est descendu  
par l'escalier du pont

Tudieu ! les terribles figures ! Je crois que le souper vaut mieux que les soupeurs. Mais bah ! en fait de figures, j'en ai vu bien d'autres. Je vais leur présenter ma requête. On dit : « Pingre comme un bourgeois et généreux comme un voleur. » Nous allons voir si les proverbes sont véritablement la sagesse des nations. (Il racle quelques sons sur son rebec.) C'est humiliant, mais la faim justifie les moyens.

PILLETROUSSE, apercevant Jacquemin

Nous ne sommes plus seuls, capitaine.

MALEMORT

Que veut cet intrus ?

JACQUEMIN

Je ne suis pas un intrus, mes gentilshommes, je suis un affamé.

FLEUR-D'ÉPÉE

Un affamé ? Bon ! qui est-ce qui a faim ?

JACQUEMIN

Moi, capitaine, je vous en donne ma parole.

FLEUR-D'ÉPÉE

N'est-ce pas toi qui chantais tout à l'heure sur le pont ?

JACQUEMIN

Oui, monseigneur.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tu as la voix agréable.

JACQUEMIN

Il ne faut pas me juger sur cette audition, capitaine, attendu que je suis à jeun depuis ce matin ; mais si vous voulez avoir une idée de ce que je puis faire, je vous offre, après souper, un concert dans la langue qu'il vous plaira de choisir.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tu me sembles un bon vivant.

JACQUEMIN

Jugez donc, capitaine, si j'ai l'air d'un bon vivant en vivant si mal, ce que je serais en vivant bien !

FLEUR-D'ÉPÉE, aux bandits

Camarades, nous ne viendrons jamais à bout de tous ces reliefs : montrons-nous généreux en donnant à ce drôle ce dont nous ne voulons pas.

JACQUEMIN

Dieu vous le rendra au centuple, honorable capitaine !

LACTANCE

J'ai mis de côté une cuisse de poulet et une demi-bouteille de

vin. Si vous voulez prier pour un pauvre pécheur de mes amis, nommé Lactance, je vous les donnerai volontiers.

JACQUEMIN

Je regarderai cela comme un devoir, mon compère !

LACTANCE

Mettez-vous dans ce coin, buvez et mangez. Ce n'est point à moi qu'on fera l'application de la parabole du mauvais riche.

JACQUEMIN

Ah çà ! mais c'est donc un modèle de vertu que ce bandit-là ?  
(Il va s'asseoir dans un renforcement obscur  
du pont où Lactance lui sert à manger.)

PILLETROUSSE, écoutant

Chut ! il me semble qu'on entend quelque bruit sur la rivière.

MALEMORT

C'est un bruit de rames.

FLEUR-D'ÉPÉE

Je vois une barque.

PILLETROUSSE

Elle vient à nous... Alerte, compagnons !

JACQUEMIN, la bouche pleine

Ma foi, arrive qui plante ! celui qui vient ne vient pas pour moi, j'en suis sûr.

## Scène VI

Les mêmes, Jacques de la Tremblaye, masqué,  
dans une barque conduite par un seul rameur.

JACQUES, s'avançant vers  
le groupe des bandits

On m'a dit que je trouverais sous cette arche des hommes hardis et prêts à tout.

FLEUR-D'ÉPÉE

On vous a dit, vrai, mon gentilhomme.

JACQUES

Eh bien, en ce cas, j'ai une affaire à traiter avec vous, si toutefois vous êtes ceux que je cherche.

JACQUEMIN, à part

Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends cette voix-là !

FLEUR-D'ÉPÉE

Et ceux que vous cherchez, à quoi devez-vous les reconnaître ?

JACQUES

On m'a parlé d'un certain capitaine Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous parlez à lui-même.

JACQUES

Si vous êtes tel qu'on le dit, nous pouvons nous entendre, mon maître.

JACQUEMIN, à part

Dieu me damne si ce n'est pas la voix de ce misérable...

JACQUES

Combien d'hommes êtes-vous ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Quatre, pour le moment ; mais, selon la nécessité, nous pouvons être dix, vingt, trente...

JACQUES

Il n'est besoin, car nous n'avons affaire qu'à un seul homme.

JACQUEMIN, à part

C'est lui !

FLEUR-D'ÉPÉE

Alors, nous sommes trois de trop ?

JACQUES

Non ; car il ne faut pas que l'homme vous échappe. Maintenant, il s'agit de savoir si vous serez raisonnables.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ! voilà que vous allez marchander !... N'importe, dites l'affaire ; on verra après.

PILLETROUSSE

Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions ?

MALEMORT

Moi, je commence par accepter. Du moment qu'il y a des coups à donner, cela me va. Bataille ! bataille !

LACTANCE

Ami Malemort, tu devrais d'abord t'inquiéter s'il ne s'agit point de quelque expédition hasardeuse, et dans laquelle la balance des pertes peut l'emporter sur celle des profits... Dans ce cas, mon gentilhomme, il ne faudrait pas compter sur moi, je vous en préviens.

JACQUES

Je vais répondre à toutes vos questions. L'affaire est grave : il y a des chances de bénéfice en dehors de mes propositions ; mais comme il y aura des coups à donner et même à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera, je l'espère, les plus difficiles. D'ailleurs, les chances de perte sont nulles, et celle des profits à peu près certaines...

FLEUR-D'ÉPÉE

Alors, développez votre requête, et nous verrons si elle est acceptable.

JACQUES

Il s'agit d'attaquer l'homme que je vous désignerai, de l'entourer pour qu'il ne puisse fuir, et de le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

FLEUR-D'ÉPÉE

Cela se peut faire. L'homme est-il jeune ?

JACQUES

Vingt-cinq ans.

FLEUR-D'ÉPÉE

Brave ?

JACQUES

Il le dit.

FLEUR-D'ÉPÉE

Adroit ?

JACQUES

C'est ce que nous jugerons à la besogne.



FLEUR-D'ÉPÉE

Je crois qu'il y a du danger.

JACQUES

Je ne dis pas non.

FLEUR-D'ÉPÉE

Combien donnez-vous ?

JACQUES

Vingt philippes d'or à titre d'arrhes ; autant quand la chose sera faite.

FLEUR-D'ÉPÉE

Nous sommes loin du compte.

JACQUES

Tant pis ! car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit tout de suite mon premier et mon dernier mot. Si vous refusez, je chercherai ailleurs ou ferai la chose moi-même.

FLEUR-D'ÉPÉE

Bah ! vous ajouterez bien dix écus ?

JACQUES

Pas un denier.

FLEUR-D'ÉPÉE

Songez donc qu'il s'agit d'un gentilhomme.

JACQUES

Il s'agit, non point d'un gentilhomme, mais d'un bâtard.

JACQUEMIN, à part

Oh ! messire Raoul, c'est Dieu qui m'a conduit ici !

FLEUR-D'ÉPÉE, après avoir  
consulté ses compagnons

Nous acceptons.

JACQUES

Voici les vingt écus d'or, tout comptés dans cette bourse.

FLEUR-D'ÉPÉE

Vérifie, Pilletrousse... Les bons comptes font les bons amis.  
(À Jacques.) Vous permettez ?...

JACQUES

C'est trop juste.

FLEUR-D'ÉPÉE

Et à quand l'affaire ?

JACQUES

J'ai tout lieu de croire que, dans dix minutes, notre homme passera sur ce pont.

FLEUR-D'ÉPÉE, resserrant son ceinturon

Nous sommes à vos ordres ; montez, nous vous suivons. Va, Lactance, va !

JACQUEMIN

Dieu soit loué ! Ils ne songent pas à moi, et je pourrai sauver mon maître.

FLEUR-D'ÉPÉE, après avoir parlé bas à Pilletrousse et à Malemort, se retourne vers Jacques, et, voyant qu'il attend

Je vous suis, je vous suis, mon gentilhomme... Ne faites pas attention : je donne un dernier ordre à mes gens.

## Scène VII

Les mêmes, hors Jacques, Lactance et Fleur-d'Épée.

PILLETROUSSE, à Jacquemin

Camarade !

JACQUEMIN, à part

Aïe ! aïe ! aïe !

MALEMORT

Camarade !

JACQUEMIN

Me voici, mes doux seigneurs.

PILLETROUSSE

Sais-tu nager ?

JACQUEMIN

Non.

MALEMORT

Tant mieux.

JACQUEMIN

Pourquoi cela ?

PILLETROUSSE

Tu vas voir.

MALEMORT, prenant Jacquemin par les jambes,  
tandis que Pilletrousse le prend par la tête

Allons, et de l'ensemble !

(Ils le portent vers la rivière.)

JACQUEMIN

Mes amis ! mes amis ! que voulez-vous faire de moi ?

PILLETROUSSE

Attends.

JACQUEMIN

Au secours ! à l'aide !

MALEMORT et PILLETROUSSE,  
balançant Jacquemin

Une !

PILLETROUSSE

Deux !

ENSEMBLE, le jetant à l'eau

Trois !

(On entend le cri étouffé et le bruit  
d'un corps qui tombe dans l'eau.)

MALEMORT

Bon voyage, camarade !... Et maintenant, à nos affaires !

## Scène VIII

Pilletrousse et Malemort s'engagent dans l'escalier ;  
à mesure qu'ils le gravissent, le pont s'abaisse et se trouve  
bientôt de niveau avec le théâtre. La maison, à droite du  
spectateur, est alors complètement en vue. Les deux bandits  
rejoignent Fleur-d'Épée, Jacques et Lactance sur le pont.

FLEUR-D'ÉPÉE

Où allons-nous ?

JACQUES

Nous restons ici. Je vous ai dit que notre homme devait passer  
sur ce pont.

FLEUR-D'ÉPÉE

Et par où viendra-t-il ?

JACQUES, montrant le côté

Par là.

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous êtes sûr ?

JACQUES

Il va à la boutique de l'orfèvre qui fait le coin de la rue Saint-Barthélemy et de la rue de la Vieille-Poterie pour y vendre une chaîne d'or qui vaut plus de trois cents écus.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ! diable !

JACQUES

Vous arrêterez le jeune homme au passage ; vous le tuerez et vous lui prendrez sa chaîne.

FLEUR-D'ÉPÉE

Comment ! la chaîne est pour nous ?

JACQUES

Je vous ai promis des bénéfices inattendus. Vous voyez que je tiens ma parole.

FLEUR-D'ÉPÉE

Nous ferons mieux.

JACQUES

Que ferez-vous ?

LACTANCE

Capitaine, le mieux est l'ennemi du bien.

FLEUR-D'ÉPÉE

Nous ne l'arrêterons que lorsqu'il sortira de la boutique de l'orfèvre.

LES TROIS BANDITS

Pourquoi cela ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Parce que, ayant vendu sa chaîne, il aura les écus dans sa poche, et que nous aimons mieux les écus que les bijoux.

PILLETROUSSE

Le capitaine a raison.

MALEMORT et LACTANCE

Parfaitement raison.

JACQUES

Soit ! qu'il tombe en allant ou en revenant, pourvu qu'il tombe, c'est tout ce qu'il me faut... Silence ! placez vos hommes ; j'entends des pas.

FLEUR-D'ÉPÉE

Est-ce déjà lui ?

JACQUES

Non, c'est une femme.

FLEUR-D'ÉPÉE, à Malemort

Toi, là. (Aux trois autres.) Vous, là ; moi, ici.

(Ils se cachent.)

## Scène IX

Les mêmes, Lylette. Elle passe et rentre chez elle ; une seconde après passe Raoul, qui traverse le pont.

JACQUES

C'est lui, cette fois... Camarades, attention lorsqu'il va repasser.

## Scène X

Lylette, seule, ouvrant sa fenêtre.

Mon enfant ! mon enfant n'est plus dans son lit !... Paulin ! cher petit ange ! Paulin ! mon Paulin ! réponds donc à ta mère... Oh ! l'on m'aura volé mon enfant !... (Sortant comme une folle.) Quelque bohémienne, quelque sorcière ! Mon enfant ! qui est-ce qui a mon enfant ? (Elle court en se tordant les bras.) Miséricorde ! miséricorde !...

(Elle sort.)

## Scène XI

Jacques et les bandits, cachés ;  
Odette, à sa fenêtre ; puis Gertrude.

ODETTE

Gertrude ! Gertrude ! n'était-ce point la voix de cette pauvre femme qui demeure dans la maison voisine ? Il me semble qu'elle appelle à l'aide. Descends donc et informe-toi.

GERTRUDE

J'y vais, mademoiselle.

## Scène XII

Les mêmes, Raoul, revenant  
et attachant une éscarcelle à sa ceinture.

FLEUR-D'ÉPÉE, barrant le chemin à Raoul  
On ne passe pas, mon gentilhomme.

RAOUL

Qui dit cela ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Pardieu ! vous voyez bien que c'est moi.

RAOUL

Que voulez-vous ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Votre argent, d'abord.

RAOUL

Savez-vous si j'en ai ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous aviez tout à l'heure à votre cou une belle chaîne ; vous sortez de chez un orfèvre et la chaîne n'est plus à votre cou ; donc, elle est dans votre poche en beaux écus d'or. Sommes-nous bien renseignés ?

RAOUL

Oui ; seulement, reste à prendre les écus.

FLEUR-D'ÉPÉE

C'est ce que nous allons tâcher de faire.

RAOUL, tirant son épée

J'attends.

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous n'attendrez pas longtemps.

(Ils engagent le fer.)

ODETTE

Gertrude ! Gertrude ! on se bat sur le pont. Prends garde !

RAOUL, à Fleur-d'Épée, qui rompt

Vous savez mal votre métier, mon ami, et ce n'est point là le chemin qu'il faut prendre quand on veut voler les gens.

FLEUR-D'ÉPÉE

Peut-être... À moi, camarades !

(Les trois bandits sortent de leur poste et attaquent Raoul.)

RAOUL

Ah ! quatre contre un ! Misérables lâches !

ODETTE

Un assassinat !... Au secours ! à l'aide !

JACQUES

Tais-toi, femme !

ODETTE

À l'aide ! au secours !

JACQUEMIN, dont on entend la voix

Tenez bon, seigneur Raoul... J'arrive ! j'arrive !

MALEMORT, assenant un coup  
de masse sur la tête de Raoul

Tu arrives trop tard.

(Raoul jette un cri, étend les bras, lâche son épée  
et tombe contre la porte d'Odette ; cette porte s'entr'ouvre.)

FLEUR-D'ÉPÉE

Je tiens la bourse !

JACQUES

Est-il mort ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Tout ce qu'il y a de plus mort. Je lui ai passé mon épée au travers du corps, et Malemort lui a fendu la tête d'un coup de masse. Mes amis, tirons chacun de notre côté.

PILLETROUSSE

Et où le partage ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Je l'avais oublié... À l'asile Saint-Jacques.

(Chacun tire de son côté.)

JACQUES

Ah ! bâtard ! je te l'avais bien dit, que la première fois que nous nous reverrions, ce serait pour ton malheur.

(Il sort.)

ODETTE, tombant à genoux

Ô mon Dieu ! ayez pitié ! À l'aide !... au secours !...

(Sa voix faiblit.)

## Scène XIII

Les mêmes, Jacquemin, accourant.

JACQUEMIN, un bâton à la main  
et tout trempé d'eau

Ah ! bandits ! ah ! scélérats !... Plus personne... J'arrive trop tard ! – Mon pauvre maître !... seigneur Raoul ! – Oh ! le voilà évanoui, mort peut-être... Où trouver du secours ?... Une litière ! des flambeaux ! des gardes ! (Courant à la litière.) Au secours ! au secours ! Messire Raoul de la Tremblaye vient d'être assassiné !

(Une femme se montre à la portière de la litière.

Jacquemin semble lui expliquer la situation.)

GERTRUDE, à la porte, qu'elle  
vient d'ouvrir tout à fait

Mademoiselle, mademoiselle, descendez vite ; il n'est que blessé, ce pauvre jeune homme, et peut-être peut-on le sauver.

ODETTE

Oh ! oui, sauvons-le.

(Elle descend.)

LA FEMME DE LA LITIÈRE

Raoul de la Tremblaye, c'est justement lui !

JACQUEMIN

Venez, venez, madame !



LA FEMME DE LA LITIÈRE

Suivez-nous, la Gauchie.

JACQUEMIN

Par ici ! par ici !

ODETTE

Tirons-le à nous, Gertrude.

(Les deux femmes tirent Raoul dans la maison,  
referment la porte et la barricadent.)

Scène XIV

Jacquemin, la reine, la Gauchie, gardes.

JACQUEMIN

Ici, madame, ici !... Il n'y est plus... La porte est refermée.

LA GAUCHIE

Vous êtes fou, l'ami.

JACQUEMIN

Quand je vous dis qu'il était là tout à l'heure, évanoui, blessé,  
mort peut-être.

LA GAUCHIE

En ce cas, les maîtres de cette maison seront venus à son aide  
et l'auront retiré chez eux.

LA REINE

C'est probable.

LA GAUCHIE

Je la regarde.

LA REINE

Es-tu sûr de la reconnaître ?

LA GAUCHIE

Certainement.

LA REINE

Alors, retirons-nous. (Aux porteurs.) À l'hôtel Saint-Paul !

JACQUEMIN

Retirez-vous si vous voulez ; mais moi, je reste. J'enfoncerai  
plutôt la porte.

(Il frappe.)

LA GAUCHIE

Mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas mener si grand tapage, ou vous vous ferez arrêter par la garde de nuit.

JACQUEMIN

Ça m'est bien égal !

(Il frappe.)

LA REINE, aux porteurs

À l'hôtel Saint-Paul.

(Elle remonte en litière et se retire avec ses gardes.)

Scène XV

Jacquemin, continuant de frapper ; puis le guet.

JACQUEMIN

Ouvrez ! ouvrez ! ou j'enfonce la porte !

(Le guet arrive. Costumes d'archers. Un sergent et six hommes.)

LE SERGENT

Holà ! drôle ! pourquoi ce bruit ?

JACQUEMIN

Mon maître ! on a volé mon maître !

LE SERGENT

On ne vole pas dans les rues de Paris.

JACQUEMIN

Comment ! on ne vole pas ? Non-seulement on l'a volé, mais encore on l'a assassiné.

LE SERGENT

On n'assassine pas dans les rues de Paris.

JACQUEMIN

Vous me dites cela, à moi qui ai été jeté à l'eau par les assassins !

LE SERGENT

Cet homme m'est suspect. Amis, emmenez-le.

JACQUEMIN

Que l'on m'emmène ! et où cela ?

LE SERGENT

Où l'on mène les coureurs de nuit et les troubleurs de sommeil.

JACQUEMIN

Ah ! bon ! il ne manquait plus que cela ! C'est moi qu'ils arrêtent !... Idiots, brutes, imbéciles !... À la garde ! à la garde !

Scène XVI

Les mêmes, Fleur-d'Épée, croisant le guet.

FLEUR-D'ÉPÉE

Voilà, sur ma parole, un impudent coquin ! On l'arrête et il crie à la garde !... Mes amis, ne le lâchez pas !

LE SERGENT

Oh ! il n'y a pas de danger !

(Au moment où le sergent dit ces paroles, Jacquemin glisse entre les mains des soldats, qui crient après lui en criant : « Arrêtez-le !... arrêtez-le !... »)

ACTE TROISIÈME  
QUATRIÈME TABLEAU

*Chez Odette. – Un charmant retrait.*

Scène première

Odette, Gertrude, Raoul, évanoui, couché sur des coussins,  
la tête appuyée à un grand fauteuil.

ODETTE

Reprend-il ses sens, Gertrude ?

GERTRUDE

Pas encore, mademoiselle.

ODETTE

Dieu du ciel ! avoir sous les yeux une de tes créatures, Seigneur, qui, cinq minutes auparavant, marchait, agissait, pensait, aimait peut-être, et qui, maintenant, n'est plus qu'un cadavre !

GERTRUDE

Oh ! mademoiselle, il n'est pas mort.

ODETTE

Pas mort ! tu en es sûre, Gertrude ?

GERTRUDE

Tout à l'heure, je lui ai jeté de l'eau au visage, il a tressailli, et maintenant que je lui fais respirer du vinaigre, voyez, il soupire.

ODETTE

Oh ! oui, je l'ai entendu... Attends, attends. (Elle lui soulève la tête.) Assieds-toi là ; bien ! Maintenant, soutiens-lui la tête ; moi, je vais lui faire respirer du vinaigre.

GERTRUDE

Il vit, mademoiselle, il vit !

ODETTE

Gertrude, tâche donc qu'il revienne à lui ; ces grands yeux fermés m'épouvantent

RAOUL, soupirant

Ah !...

ODETTE

Tu entends, Gertrude !... Messire, messire, au nom du ciel, revenez à vous, ne nous effrayez pas plus longtemps.

GERTRUDE

Le voilà qui se ranime : silence !

(Les deux femmes demeurent la respiration suspendue.)

RAOUL

Oh ! les misérables ! les lâches ! les assassins ! Quatre contre un seul homme !

ODETTE

Il a le délire.

RAOUL, dont les regards  
peu à peu se fixent sur Odette

Que s'est-il passé ? Où suis-je ? Je rêve sans doute. (Regardant Odette.) Non, ce n'est point un rêve, c'est une vision ; et Dieu m'ouvre le ciel, puisqu'un de ses anges m'apparaît.

ODETTE

Messire, revenez à vous et reprenez votre raison.

RAOUL

De quel nom faut-il vous nommer, douce et belle enfant du ciel ?

ODETTE

Hélas ! messire, je ne suis qu'une fille de la terre, et me nomme simplement Odette.

RAOUL

Mais comment avez-vous pu m'apporter jusqu'ici ?

ODETTE

Dieu est fort, et quand il veut, il donne sa force aux plus faibles mains.

RAOUL

Oh ! les mains dont Dieu s'est servi, laissez-moi les adorer, les serrer dans les miennes, les toucher de mes lèvres !

ODETTE, jetant un cri

Ah !

GERTRUDE

Qu'y a-t-il ?

ODETTE

Rien. Messire, vos blessures sont plus graves peut-être que vous ne le croyez, et je crains que la fièvre...

RAOUL

Oui, n'est-ce pas, vous croyez que c'est la fièvre qui brûle mon sang et qui dicte mes paroles ? Vous vous trompez, Odette ; mon cœur est brûlant, mais ma tête est froide ; mes blessures ne sont rien. Je suis calme, je suis fort, voyez plutôt. (Il se soulève et veut faire un pas.) Oh ! la terre manque sous mes pieds, et je n'y vois plus... Odette !...

(Il retombe.)

ODETTE

Que Dieu nous soit en aide ! Il est mort cette fois... Oh ! le malheureux ! le malheureux !

(Elle se met à genoux près de lui.)

On frappe à la porte d'en bas.)

GERTRUDE

Miséricorde ! Entendez-vous, mademoiselle ? On frappe à la porte de nouveau.

ODETTE

Oh ! ce sont eux, ce sont les assassins ! Ils viennent l'achever, Gertrude.

GERTRUDE

Fuyons, mademoiselle ! cette maison a une sortie sur la rivière.

ODETTE

L'abandonner dans l'état où il est ? Jamais !

GERTRUDE

Entendez-vous ? on frappe encore.

ODETTE

Regarde par la fenêtre, Gertrude.

GERTRUDE

Oui, vous avez raison.

ODETTE

Eh bien, qui frappe ?

GERTRUDE

Un homme... Attendez donc, on dirait...

FLAMEL, du dehors

Gertrude ! Gertrude ! ouvrez, c'est moi.

ODETTE

La voix de maître Flamel ! Ouvre, Gertrude, ouvre. C'est Dieu qui nous l'envoie, tout à la fois et comme secours et comme défense.

GERTRUDE, se précipitant dans l'escalier

J'y cours, mademoiselle, j'y cours.

## Scène II

Odette, Raoul, évanoui.

ODETTE

Oh ! mon Dieu, rendez-lui la vie, et je fais ici le serment solennel d'être à lui... ou à vous.

## Scène III

Odette, Raoul, Gertrude, Flamel.

FLAMEL

Et où est-il, ce beau gentilhomme blessé ?

GERTRUDE

Le voilà, maître.

ODETTE

Oh ! vous qui êtes si savant, sauvez-le, sauvez-le !

FLAMEL

Quelle ardeur dans ta prière, mon enfant !

ODETTE

Est-ce un crime, mon père, de prier pour ceux qui souffrent ?

FLAMEL

Ce serait un crime, que je te le pardonnerais pour ce mot que tu as dit là : « Mon père ! »

ODETTE

Ne suis-je pas votre enfant ?

FLAMEL

Oui, mon enfant, ma fille chérie ! (Regardant Raoul.) Le jeune homme du Louvre !

ODETTE

Le connaissez-vous ?

FLAMEL

Oui.

ODETTE

Il le connaît, Gertrude. N'est-ce pas, maître, que c'est un brave et loyal gentilhomme ?

FLAMEL

Oui, bonne Odette, oui, tu l'as dit, c'est un brave et loyal gentilhomme.

ODETTE

Alors, occupez-vous de lui.

FLAMEL

Inutile ! le voilà qui revient de lui-même.

ODETTE

C'est la seconde fois qu'il revient à lui, et s'il allait s'évanouir encore !

FLAMEL, à Raoul

Là, tenez, appuyez-vous au bras de Gertrude, et passez dans la chambre voisine ; vous avez besoin de repos, et moi, il faut que je parle à cette enfant.

RAOUL, interrogeant Odette

Odette ?

ODETTE

Allez.

RAOUL

Je dois donc obéir ?

ODETTE

Oui.



RAOUL

Mais je vous reverrai, n'est-ce pas ?

ODETTE

Demandez à maître Flamel.

FLAMEL

Je vous le promets.

RAOUL

Alors, béni soit Dieu !

FLAMEL, à Gertrude

Reste près de lui jusqu'à ce qu'il dorme, Gertrude.

#### Scène IV

Flamel, Odette.

FLAMEL

Tu ne m'attendais pas ce soir, mon enfant ?

ODETTE

Non ; seulement, je vous espérais. Je vous attends rarement, mais je vous espère toujours.

FLAMEL

Suis-je le bienvenu ?

ODETTE

Oh ! oui.

FLAMEL

Merci.

ODETTE

Pourtant, laissez-moi vous dire qu'il y a, ce soir, dans votre visage quelque chose de grave, dans le son de votre voix quelque chose de solennel qui m'étonne, qui m'effrayerait presque, si je ne connaissais votre tendresse pour moi.

FLAMEL

C'est qu'en effet, Odette, la cause qui m'amène est grave ; c'est que les paroles que j'ai à te dire sont solennelles... Veux-tu m'écouter ?

ODETTE

Dites sans hésitation ce que vous avez à me dire, médecin du

corps et de l'âme.

FLAMEL

Odette, mon enfant, si Dieu se révélait à toi, s'il te demandait, mais cependant sans te l'imposer, un grand acte d'abnégation, le plus grand peut-être qui ait jamais été accompli par une femme ?

ODETTE

Eh bien ?

FLAMEL

Que répondrais-tu, chère enfant ?

ODETTE

Je répondrais : « Seigneur, votre servante est prête, ordonnez, et elle obéira. Montrez-lui la route, et elle marchera. »

FLAMEL

Odette, je viens à toi de la part de Dieu.

ODETTE

Alors, je vous réponds, comme je répondrais à Dieu : Parlez ; votre servante attend.

FLAMEL

Il y a quelque part, mon enfant, tantôt dans un coin du Louvre, tantôt dans quelque cabinet retiré de l'hôtel Saint-Paul, un homme tout-puissant en apparence, mais en réalité plus faible qu'un enfant, plus pauvre et plus abandonné que le plus misérable de ses sujets. Cet homme, Odette, c'est le roi !

ODETTE

Oh ! je l'ai plaint bien souvent, mon père, et chaque soir, dans mes prières, je demande au Seigneur miséricorde pour lui.

FLAMEL

Eh bien, Odette, Dieu t'a peut-être entendue, Dieu fera peut-être un miracle, et, de ce miracle, peut-être seras-tu l'instrument.

ODETTE

Que la volonté de Dieu soit faite, ô mon ami, sur la terre comme au ciel !

FLAMEL

Ce roi, avant qu'il devînt fou, ma fille, c'était la Providence du royaume. Par malheur, sa jeunesse fut brûlée à la flamme des

passions. À vingt ans, il avait eu deux existences : l'une de guerre civile, l'autre de plaisirs. La tête était fatiguée, le cœur vide, les sens défaillants.

ODETTE

Pauvre roi !

FLAMEL

Tu sais comment il devint fou, mon enfant, et comment, depuis ce jour fatal, tantôt la reine pour ses amours, tantôt les ducs de Bretagne et de Bourgogne pour leurs ambitions, l'ont maintenu dans sa folie. On a fait venir de tous les côtés des mires et des docteurs, des médecins et des charlatans. Science et empirisme, rien n'y a fait. Alors, on m'a appelé à mon tour, dans l'espérance qu'à mon tour j'échouerais. Longtemps j'ai hésité ; mais, tout à coup, il m'est venu une pensée : c'est qu'à ce grand malheur il fallait un grand dévouement, non-seulement au roi, mais encore au royaume.

ODETTE

Continuez, mon père.

FLAMEL

Car si quelque chose est plus malade, plus agonisant, plus près de la tombe que le roi, c'est le royaume. Cette belle France, elle qui semblait fatalement poussée dans la grandeur, elle qui croisait victorieuse, qui, vaincue, croissait encore, la France, à moitié conquise aujourd'hui, penche à l'abîme... Le roi fou, chacun tire à soi un lambeau de son pouvoir. Le roi reprenant sa raison, chacun obéirait, chacun se rallierait, chacun ferait face au grand, au seul, à l'unique danger du royaume, à l'ennemi... Tout à l'heure, enfant, tu m'appelais médecin du corps et de l'âme. Or, il y a en moi cette conviction que, dans le roi, il faut traiter tout ensemble l'âme et le corps. Eh bien, Odette, ma fille chérie, en te regardant et en pensant que mes regards ne pouvaient se détacher de toi, je me suis dit qu'il y avait dans la femme une mystérieuse puissance, une attraction inconnue, une influence étrange qui n'était pas de l'amour et qui tenait de l'amour. Je me suis dit

qu'elle devrait avoir un bien autre pouvoir, la femme près de laquelle un esprit souffrant et une âme malade viendraient chercher le charme des entretiens solitaires et des tendres compassions.

ODETTE

Ô mon père ! je crois que je vous comprends... et je tremble.

FLAMEL

Je me suis dit que si quelque jeune fille douce et pure, que si quelque blonde et chaste enfant apparaissait tout à coup au pauvre insensé, fût-ce au milieu de ses fureurs, comme un ange au milieu de sinistres fantômes, ce serait pour lui une vision céleste ; que ses esprits troublés y reprendraient un peu de calme, et que, pour cette tête perdue, pour ce front découronné, ce calme, si faible qu'il fût, serait un acheminement vers la raison. Alors, chère enfant, alors, ma fille bien-aimée, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le plus doux visage, les yeux les plus beaux, le cœur le plus chaste, l'âme d'un ange dans le corps d'une vierge, et je me suis écrié, triste jusqu'au désespoir : « Odette ! Ô mon Dieu, mon Dieu ! il n'y a qu'Odette ! »

ODETTE

Et Dieu ne vous a pas répondu d'écarter de moi ce calice, ô mon père ?

FLAMEL

Dieu m'a montré un Christ au Calvaire, mon enfant, et il m'a dit : « Quand j'ai voulu sauver les hommes, je leur ai donné mon fils. »

ODETTE

Mais on dit que la folie du roi est farouche et parfois sanglante.

FLAMEL

C'est vrai.

ODETTE

On dit que, dans ses accès, il frappe, il déchire, il tue...

FLAMEL

C'est vrai.

ODETTE

Mais alors, c'est à la mort peut-être que vous m'envoyez !

FLAMEL

Je t'ai dit que c'était au sacrifice ; le sacrifice des premiers chrétiens allait jusqu'au martyre.

ODETTE

Et si ce sacrifice était sans fruit ? si ce martyre était inutile ?

FLAMEL

Odette, vous aurez donné votre jeunesse pour sauver le roi ; vous aurez donné votre vie pour sauver la France.

ODETTE, s'agenouillant

Mon Dieu, mon Dieu, inspirez-moi, et, si c'est votre volonté, donnez-moi la force, donnez-moi le courage !

(Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.)

FLAMEL

Que votre esprit divin descende en elle, Seigneur, Seigneur !

ODETTE, se relevant

Je suis prête.

FLAMEL

Vous acceptez, Odette ?

ODETTE

Dieu le veut.

FLAMEL

Ô noble enfant, tu es grande et sainte !

ODETTE

Quand me conduirez-vous au Louvre ?

FLAMEL

D'un moment à l'autre. Mais revêts-toi de blanc, ma fille ; c'est la seule couleur qui n'irrite pas ses yeux.

ODETTE, souriant

La victime va se parer pour marcher à l'autel. (Elle fait quelques pas, puis revient.) Mon père !

(Elle regarde la porte par laquelle est sorti Raoul.)

FLAMEL

Oui, je comprends ; sois tranquille.

ODETTE

Merci !

Scène V

Flamel, seul.

Oh ! mon Dieu ! qui me dira si ce que je vais faire est une grande action ou un grand crime ? Vais-je sauver le roi de France ? Vais-je dévouer au plus odieux et au plus stérile de tous les supplices une adorable créature ?... C'est l'avenir qui me répondra.

Scène VI

Gertrude, Flamel.

GERTRUDE

Maître !

FLAMEL

Ah ! c'est toi, Gertrude... Eh bien, notre blessé ?

GERTRUDE

Il est complètement revenu à lui. Il veut revoir ma maîtresse et demande où elle est.

FLAMEL

Va rejoindre ta maîtresse dans sa chambre, Gertrude, et laisse-moi recevoir ce jeune homme ; j'ai à lui parler. (Gertrude sort par où est sortie Odette. Flamel va ouvrir la porte de la chambre de Raoul.) Venez, messire, venez !

Scène VII

Raoul, Flamel.

RAOUL, à lui-même, après  
avoir regardé de tous côtés

Elle n'y est plus ! Ai-je donc rêvé ? Non, le rêve laisse une trace dans la mémoire, et voilà tout. (Il met la main sur son cœur.)  
Moi, la trace est là, au cœur !

(Il reste pensif.)

FLAMEL

Êtes-vous mieux, mon gentilhomme ?

RAOUL, sortant de sa rêverie

Oui, je vous remercie, quoique ce ne fût guère la peine de me rendre à la vie.

FLAMEL

Pourquoi cela ? la vie d'un loyal gentilhomme est toujours bonne à conserver ; car si elle lui est inutile, à lui, elle peut être utile au royaume.

RAOUL

Et qui vous dit, maître, que je suis un loyal gentilhomme ? qui vous dit que ma vie peut être utile à quelqu'un ou à quelque chose ?

FLAMEL

Nous ne nous sommes trouvés ensemble qu'une seule fois et qu'un seul instant, messire, et cet instant a suffi pour que je sache qui vous êtes, sinon comme homme et comme nom, du moins comme cœur et comme loyauté... C'était ce matin, au Louvre ; je vous ai vu fléchir le genou devant le vieux roi sans royaume et lui jurer serment de fidélité. Je sais que vous tiendrez ce serment que tant d'autres ont trahi. Jeune homme, nous marchons dans la même voie, nous combattons pour la même cause, chacun selon notre vocation : vous avec ce glaive de fer qu'on appelle l'épée, moi avec ce glaive de flamme qu'on appelle la pensée. Donnez-moi la main ; nous serons vainqueurs ensemble ou vaincus tous deux.

RAOUL

Expliquez-vous ; je vous comprends mal.

FLAMEL

Plus tard, vous me comprendrez mieux.

RAOUL

Mais enfin, qui êtes-vous donc, vous que je ne connais pas et qui me connaissez ?

FLAMEL

Je suis un pauvre rêveur nommé Nicolas Flamel.

RAOUL

Nicolas Flamel, l'habile écrivain, le profond alchimiste, l'homme qui a fondé quatre hôpitaux et bâti deux églises ? Voici ma main, maître.

FLAMEL

Réunies, je l'espère, ces deux mains feront quelque chose d'utile et de grand pour le royaume.

RAOUL

Vous avez entendu mon serment, mettez-moi à même de l'accomplir.

FLAMEL

L'œuvre est dans ma pensée, et, dès ce soir, nous nous mettrons à l'exécution.

RAOUL

Maintenant, maître Flamel, puisque vous paraissez vous intéresser à moi...

FLAMEL

Comme à mon fils, messire Raoul.

RAOUL

Dites-moi, c'est un service que je vous demande.

FLAMEL

Parlez.

RAOUL

Où suis-je ?

FLAMEL, souriant

Vous êtes dans la maison du Seigneur ; car vous êtes chez un de ses anges les plus purs.

RAOUL

Une jeune fille, n'est-ce pas ?

FLAMEL

Oui.

RAOUL

Son nom, maître ? Par grâce, dites-moi son nom !

FLAMEL

Odette !



RAOUL

Odette ? Oh ! c'est cela ! Odette ! Odette ! Oh ! je n'avais donc pas rêvé !

Scène VIII

Les mêmes, Jacquemin, apparaissant à la fenêtre.

JACQUEMIN

Ouf !

FLAMEL, tirant un poignard

Qui va là ?

JACQUEMIN

Ami !... Messire Raoul, ayez la bonté de répondre de moi.

RAOUL

Jacquemin !

JACQUEMIN

Vous entendez, maître : Jacquemin Gringonneur, poète, mathématicien, bateleur, philosophe, comédien, pour vous servir. Là, maintenant, puis-je entrer ?

RAOUL

Oui certainement. Seulement, pourquoi entres-tu par la fenêtre ?

JACQUEMIN

Parce que j'ai juré de ne jamais plus frapper aux portes.

FLAMEL

Cet homme est votre serviteur ?

RAOUL

Il est mieux que cela, maître Flamel, il est mon ami.

FLAMEL

Il paraît de joyeuse humeur.

RAOUL

C'est le plus amusant compagnon que j'aie jamais connu.

FLAMEL

Nous pourrons l'utiliser.

JACQUEMIN

C'est dit. J'entre, n'est-ce pas ?

FLAMEL

Oui, et vous êtes le bienvenu.

JACQUEMIN

Merci.

RAOUL

Mais comme te voilà mouillé, mon pauvre Jacquemin. D'où sors-tu donc ?

JACQUEMIN

De la rivière.

RAOUL

De la rivière ?

JACQUEMIN

Oui. Tandis qu'on vous poignardait, on me noyait, moi.

RAOUL

On te noyait ?

JACQUEMIN

Parfaitement !

RAOUL, souriant

Ce n'était pas pour te voler, je présume ?

JACQUEMIN

Non, Dieu merci ! Mais on me noyait pour autre chose.

RAOUL

Et pourquoi te noyait-on ?

JACQUEMIN

Pour se débarrasser de moi.

RAOUL

Quel intérêt avait-on à se débarrasser de toi, mon pauvre ami ?

JACQUEMIN

J'en savais trop long.

RAOUL

Que savais-tu donc ?

JACQUEMIN

Je savais qu'on allait vous assassiner.

RAOUL

Comment cela ?

JACQUEMIN

J'avais l'honneur de souper avec les bandits à qui on est venu acheter votre vie. Elle a, par ma foi, été payée vingt philippes d'or, et comptant.

RAOUL

Et qui faisait cet infâme marché ?

JACQUEMIN

Qui ?... Eh ! pardieu ! c'est facile à deviner : votre voleur d'héritage. Il a peur que le testament ne se retrouve, et il ne serait pas fâché, si l'on retrouve le testament, qu'on ne retrouvât plus l'héritier.

RAOUL

Oh ! le misérable !

## Scène IX

Les mêmes, Odette, vêtue de blanc et voilée.

ODETTE, à Flamel

Je suis prête à vous suivre, mon ami.

RAOUL

Odette !... Oh ! plus belle que jamais !

JACQUEMIN, à Raoul

La charmante image à mettre sur parchemin avec un fond d'or !

RAOUL

N'est-ce pas qu'elle est belle ?

FLAMEL

Je vous laisse avec votre fidèle serviteur, messire... Attendez avec lui dans cette chambre, et, avant un quart d'heure, je reviens vous chercher.

JACQUEMIN

Tous les deux ?

FLAMEL

Oui. Je suis à la recherche d'un grand secret, et, pour résoudre le problème que je poursuis, il me faut les trois plus purs éléments de la nature : un beau visage, un cœur loyal, un esprit

joyeux... Viens, Odette, j'ai le pressentiment que tout ira bien.

ODETTE, à Raoul

Adieu, messire.

RAOUL

Adieu ! pourquoi adieu ? Ne vous reverrai-je donc plus ?

ODETTE

Qui sait ?

RAOUL

Odette ! Odette !

ODETTE

Je prierai pour vous.

RAOUL

Oh ! dites pour *nous*, Odette, afin que Dieu ne nous sépare ni dans sa colère, ni dans son amour.

(Flamel et Odette sortent.)

### Scène X

Raoul, Jacquemin.

RAOUL

Oh ! je la reverrai, je la reverrai ; car maintenant, je l'aime, et mieux vaudrait mourir que de ne pas la revoir.

JACQUEMIN

Vous ne mourrez pas, et vous la reverrez.

RAOUL

Tu le crois, n'est-ce pas, Jacquemin ?

JACQUEMIN

J'en jurerais sur ma tête.

RAOUL

Et qui te fait croire à cela ?

JACQUEMIN

Notre étoile. Je dis notre étoile, attendu que j'ai donné congé à la mienne, convaincu que la vôtre était suffisante pour tous deux.

RAOUL

Pauvre Jacquemin ! Elle est bien voilée cependant.

JACQUEMIN

Voilée ! mais c'est-à-dire que l'étoile polaire, à la suite de laquelle j'ai fait le tour du monde, n'est qu'un ver luisant, comparée à la vôtre.

RAOUL

Je voudrais bien que tu me prouvasses cela.

JACQUEMIN

Rien de plus facile. Je vous crois assassiné, et je trouve que dame Fortune vous a conduit par la main chez une adorable enfant, que vous allez idolâtrer et qui vous le rend déjà. Par ma foi ! si tout cela n'est pas de la chance, messire, Jacquemin Gringonneur ne s'y connaît pas.

RAOUL, souriant

Heureux Jacquemin, qui voit tout en beau !

JACQUEMIN

C'est au point que je suis convaincu que vous n'avez qu'à dire, comme dans le conte arabe que j'ai lu à Bagdad : « Sésame, ouvre-toi ! » pour que quelque génie, quelque fée ou quelque enchanteresse apparaisse tout à coup.

RAOUL

Tu es fou, Jacquemin.

JACQUEMIN

N'importe, essayez : vous ne le voulez pas ? Je vais le dire pour vous : Sésame, ouvre-toi !

## Scène XI

Les mêmes, un page.

RAOUL

Qu'est cela ?

JACQUEMIN

Quand je vous le disais ! Voilà le génie demandé.

LE PAGE

Messire Raoul de la Tremblaye ?

RAOUL

C'est moi.

LE PAGE

Très-bien.

RAOUL

Que me voulez-vous ?

LE PAGE

Vous remettre trois choses : une lettre, une chaîne, une épée.

RAOUL

De quelle part venez-vous ?

LE PAGE

Je ne puis répondre à cette question.

RAOUL

Ne sachant de qui me viennent ces dons, je les refuse.

JACQUEMIN

Et moi, je les accepte. Merci, jeune homme.

RAOUL

Jacquemin !

LE PAGE

Mon message est accompli. Je me retire.

## Scène XII

Raoul, Jacquemin.

RAOUL

Qu'as-tu fait ?

JACQUEMIN

Messire Raoul, je me suis toujours promis, si la Fortune passait à ma portée, de l'arrêter par ses trois cheveux, dussent-ils me rester dans la main. Je me suis tenu parole. Les voilà. Premier cheveu !

RAOUL

Tu ouvres cette lettre ?

JACQUEMIN

Elle est à votre adresse. En qualité de votre secrétaire, je l'ouvre donc. Peste ! les armes de France... Brevet de lieutenant dans les gardes du roi !

RAOUL

Impossible, Jacquemin.

JACQUEMIN

Par ma foi, lisez vous-même.

RAOUL

C'est vrai.

JACQUEMIN

Passons à la chaîne. Second cheveu !

RAOUL

Jacquemin, cette chaîne est d'or massif.

JACQUEMIN

Enrichie de rubis. En ma qualité de trésorier, je me charge de veiller à ce qu'il ne lui en arrive pas autant qu'à l'autre.

RAOUL

Quant à cette épée...

JACQUEMIN

En ma qualité d'écuyer, c'est à moi de vous la ceindre. Allons, monseigneur, allons. Troisième cheveu !

RAOUL

Non, non, tant que je ne saurai pas de qui me viennent tous ces dons...

### Scène XIII

Les mêmes, Flamel.

FLAMEL

Eh bien, messire, comment vous trouvez-vous ?

RAOUL

Comme un homme qui rêve tout éveillé.

FLAMEL

Et faites-vous au moins de bons rêves ?

RAOUL

Jugez-en.

(Il lui montre la lettre, la chaîne et l'épée.)

FLAMEL

Qu'est-ce que tout cela ?

RAOUL

Tout cela, c'est mon rêve. Que dois-je faire ?

FLAMEL

Mettez ce brevet dans votre poche, passez cette chaîne à votre cou, bouclez cette épée à votre côté, et partons.

RAOUL

Où allons-nous ?

FLAMEL

Revoir Odette.

RAOUL

Oh ! alors, à l'instant même, partons, partons !

### CINQUIÈME TABLEAU

*À l'hôtel Saint-Paul. – La chambre du roi.*

Scène première

Flamel et Odette, entrant par  
une petite porte perdue dans la tapisserie.

FLAMEL

C'est ici, Odette.

ODETTE

Ici, dans cette chambre ? c'est ici qu'il habite ? J'ai vu des tombeaux moins sombres et moins lugubres que cet appartement.

FLAMEL

C'est cependant la chambre du roi.

ODETTE

Pauvre roi ! malheureux roi !

FLAMEL

Oh ! oui, bien pauvre et bien malheureux ! Regarde autour de nous, Odette... Tout, dans cette chambre dévastée, indique l'absence des cœurs tendres et des soins affectueux. Pas une aiguille pour recoudre ces lambeaux, pas une main pour remettre à leur place ces fauteuils renversés. À travers ces vitraux brisés sifflent le vent et la pluie. Il est besoin ici d'un doux esprit, qui veille et



qui répare. Où seraient donc exilés la compassion et le dévouement, si on ne les trouvait pas près de cette immense infortune !

ODETTE

Ne craignez rien, mon père ; je comprends maintenant toute la grandeur du rôle que me gardait la destinée ! Cette royauté qui, au lieu de couronne, porte un voile de deuil ; cette royauté franchissant, éplorée et solitaire, la distance qui nous sépare et réclamant les soins d'une pauvre fille ; cette royauté me paraît plus sainte et plus sublime que sur le trône et la couronne au front !... Où est le roi ?

FLAMEL

Dans le jardin ; il fait sa promenade accoutumée avec ses gardiens, mais ils ne tarderont pas à le ramener dans cette chambre.

ODETTE, tressaillant

Oh ! mon Dieu !

FLAMEL

Odette, si tu doutes, il est encore temps ; cette porte nous est ouverte pour sortir comme elle nous était ouverte pour entrer, et personne ne nous aura vus.

ODETTE

Non, non ; je reste. (Souriant.) Savez-vous à quoi je songe ?

FLAMEL

Quelque sainte et divine pensée, Odette ; car les anges ne sourient pas plus doucement que tu ne le fais à cette heure.

ODETTE

Je songe à cette gazelle qu'un jour vous me fîtes voir au Louvre dans la cage d'un lion. Ce lion était le plus féroce de tous ceux que l'on y nourrit ; aucun de ses gardiens n'osait en approcher. On lui jetait des quartiers de chair saignante à travers les barreaux de sa cage. Un jour, la reine Isabeau eut cette cruelle idée de lui donner à dévorer une gazelle vivante. On ouvrit la cage et on y poussa la pauvre petite bête épouvantée... Comment ce lion si féroce pour tous s'adoucit-il pour la gazelle ? Je ne sais ; mais quand vous me le fîtes voir, la gazelle dormait entre

les griffes du lion. – Je reste.

FLAMEL

Seule, pauvre enfant ; seule comme la gazelle dans la cage du lion !

ODETTE

Je ne serai pas seule, mon père ; car j'aurai avec moi l'espérance, qui soutient ; la charité, qui rachète ; la foi, qui sauve. Allez, mon ami, allez.

FLAMEL

Dieu te garde, mon enfant ! Je vais dire qu'on ramène le roi.

## Scène II

Odette, seule.

Je me suis faite plus forte que je ne suis. Mon Dieu, mon Dieu, voici l'heure venue, l'heure terrible, l'heure du sacrifice, l'heure de la mort peut-être ! Je suis résolue, je ne recule pas, je n'hésite pas, je ne regrette pas !... Et pourtant j'ai peur... Mon âme est forte, mon cœur est faible ; la pensée plane, mais le corps rampe. C'est que je comprends que cet insensé que je suis, dit-on, appelée à guérir n'a qu'à me toucher de la main pour me briser comme un de ces meubles dont je foule aux pieds les débris. Mon Dieu ! que n'ai-je la harpe de David pour charmer Saül ! (S'agenouillant à un prie-Dieu.) Mais, à défaut de l'instrument des séraphins et des anges, donnez-moi, Seigneur, la voix qui charme, l'accent qui console ; dites-moi les syllabes magiques avec lesquelles votre Fils bien-aimé chassait le démon des corps dont il s'était emparé ; car la folie, c'est un démon... (Écoulant.) Quel est ce bruit ? (Se relevant sur un genou.) Mon Dieu ! des cris de douleur, de sourdes plaintes, des voix terribles... On vient, on vient, on approche.

FLAMEL, en dehors

Laissez faire le roi.

ODETTE

Je suis perdue !

(Elle se jette dans l'angle du lit et s'enveloppe dans les rideaux pour se cacher.)

### Scène III

Le roi, Odette.

ODETTE

Ô pauvre roi !... je n'ai plus peur, maintenant ; je n'ai plus que pitié. (Étendant les mains vers lui.) Monseigneur !...

LE ROI, se redressant sur ses pieds

Hein ?

(Il prend la couverture du lit, traverse le théâtre, traînant la couverture derrière lui, les yeux fixés sur Odette. Puis il va s'asseoir dans un grand fauteuil près de la cheminée et s'enveloppe de la couverture.)

ODETTE, après un silence

Monseigneur, que puis-je faire pour vous ?

LE ROI, se découvrant

le visage peu à peu

George a froid ; bien froid, bien froid !... Pauvre George !

ODETTE, se traînant à genoux

jusqu'au roi et lui touchant les mains

Oh ! monseigneur, en effet, vos mains sont glacées... (Elle essaye de les réchauffer.) Eh bien ?

LE ROI

George a toujours froid... Pauvre George !

ODETTE

Qui est George ?

LE ROI

Moi.

ODETTE

Non, monseigneur, non ; vous ne vous nommez pas George. Vous êtes le roi, le roi Charles.

LE ROI, se relevant  
avec un geste menaçant

Non, non, pas le roi. Non, pas Charles : George, le pauvre George !

ODETTE

Excusez-moi, monseigneur, je me trompais... Oui, George...  
Pauvre George ! Et pourquoi George a-t-il froid ?

LE ROI

Parce que George a eu peur.

ODETTE

Peur ! lui si fort, si puissant, si brave !

LE ROI

George est fort, puissant et brave ; et il n'a pas peur des hommes.

ODETTE

De quoi a-t-il peur, alors ?

LE ROI

Du fantôme !

ODETTE, s'asseyant aux pieds du roi

Il est donc bien terrible, le fantôme ?

LE ROI

Oui, parce qu'il est glacé.

ODETTE

Et il a poursuivi George, ce matin ?

LE ROI

George est sorti parce qu'il brûlait et qu'il avait besoin d'air ; il est descendu dans un beau jardin, où il y avait des fleurs... George aime les fleurs ; il était bien content : il marchait sur un beau gazon vert, plein de marguerites des prés. Il marcha si longtemps, qu'il fut fatigué... Alors, il se coucha sous l'ombre d'un bel arbre qui avait des feuilles d'émeraude et des pommes d'or. (À Odette, qui fait un mouvement.) Ne t'en va pas.

ODETTE

Non, non, soyez tranquille.

LE ROI

George regardait le ciel, qui était tout bleu avec des étoiles de diamant. Tout à coup, il entendit gémir le fantôme, mais loin, loin encore, et il aurait pu se sauver s'il ne s'était senti attaché à la terre. Alors, le ciel s'obscurcit, les étoiles devinrent toutes rou-

ges, et les fruits d'or se choquèrent comme s'il y avait un grand vent, faisant, chaque fois qu'ils se heurtaient, le bruit que fait une lance en tombant sur un casque. Alors, le fantôme gémit de nouveau, mais plus près ; l'arbre trembla jusque dans sa racine, ses feuilles se couvrirent de sueur, et de chaque feuille tomba, goutte à goutte, cette sueur glacée. Alors, le fantôme gémit une troisième fois, et George le sentit qui s'étendait à côté de lui et qui l'enveloppait de son linceul. Aussi George a-t-il froid, bien froid ! (Tremblant.) Pauvre George !...

ODETTE

Mais s'il consentait à se coucher, peut-être George aurait-il plus chaud.

LE ROI

Non, George ne veut pas. Aussitôt qu'il est couché, le fantôme entre et s'étend près de lui, et Charles aime mieux mourir.

ODETTE

Vous avez dit Charles, cette fois, mon cher sire, vous n'êtes donc plus George ?

LE ROI

Chut ! (Bas.) Ai-je dit Charles ?

ODETTE

Vous l'avez dit.

LE ROI

Il ne faut pas répéter ce nom après moi ; il ne faut pas m'appeler Charles ; il ne faut pas qu'on sache que je m'appelle Charles et que je suis le roi. Chut ! je serais obligé de les punir. Je leur dis que je m'appelle George, et ils le croient ; je leur dis que mes armes ne sont pas les fleurs de lis de France, mais un lion percé d'une épée, et ils ne le nient point ; car cette épée, ce sont eux qui me l'ont enfoncée dans le cœur. Pour toi seule, mon enfant, je serai Charles, je serai le roi ; mais pour les autres, je suis George... Chut !

ODETTE

Vous avez donc confiance en moi, sire ?

LE ROI

Oui, car je t'ai reconnue, quoique tu aies changé d'âge et de visage ; mais tu as toujours la même âme, et c'est à l'âme, et non au visage, que je reconnais mes amis. Tu es Valentine de Milan, la pauvre veuve de mon frère, que le duc Jean a assassinée. Silence ! ils m'ont fait signer que j'approuvais l'assassinat ; voilà pourquoi je veux être George. Tu ne sais pas, Charles est fou, ils l'ont rendu fou à force de tortures, et chaque fois qu'il reverra cette femme qui l'a trahi, il redeviendra fou.

ODETTE

Ô mon roi ! mon roi !

LE ROI

Oh ! je reconnais ta voix, bonne Valentine. Sais-tu ce qu'ils ont dit pour t'éloigner de moi ? Ils m'ont dit que tu me donnais des philtres, que tu me faisais boire du poison. Le philtre, c'était ta voix ; le poison, c'était ton regard ; doux philtre ! poison délicieux ! De son temps, je dormais ; maintenant, c'est fini, je ne dors plus. Cependant, j'ai bien besoin de repos ; cependant, je voudrais bien dormir.

ODETTE

Mais comment dormiez-vous, alors, sire ?

LE ROI

Attends. (Il s'assied dans le fauteuil, et fait signe à Odette de s'asseoir sur le bras du fauteuil.) Assieds-toi là, mets ta main sur mon front, appuie ma tête sur ton épaule. Voilà comme faisait Valentine.

ODETTE

Charles est-il bien ainsi ?

LE ROI

Oui, Charles est bien ; Charles est heureux ; mais ne dis pas que je m'appelle Charles, ne dis pas que je suis le roi.

ODETTE

Non, soyez tranquille... Dormez, mon roi, dormez, et Odette veillera près de vous pour que le fantôme n'entre pas.

LE ROI, s'endormant

Odette ! qu'est cela, Odette ?... (Avec un dernier mouvement.)  
Odette !...

(Il s'endort peu à peu.)

ODETTE, chantant

Dormez, mon roi ! sur vous je veille,  
Tandis que Dieu veille sur moi.  
Doux comme un murmure d'abeille,  
Que mon chant meure à votre oreille ;  
Dormez, mon roi !

Dormez, mon roi ! La pauvre Odette,  
De votre cœur chassant l'effroi,  
À vos genoux, fille et sujette,  
De l'épouse acquitte la dette.  
Dormez, mon roi !

Dormez, mon roi ! votre paupière  
Du sommeil a subi la loi ;  
Apaisez-vous, bruits de la terre,  
Vers le ciel monte ma prière.  
Dormez, mon roi !

Oh ! je comprends maintenant l'amour de la fille pour son père, de la mère pour son enfant !

#### Scène IV

Les mêmes, Flamel.

FLAMEL, entr'ouvrant la petite porte  
et paraissant sur le seuil

Eh bien ?

ODETTE, appuyant un doigt sur sa bouche  
Parlez bas, et regardez.

FLAMEL

Le roi dort ! Dieu t'a bénie, jeune fille, car tu as fait un miracle.

ODETTE

Un miracle ! espérez-vous donc ?

FLAMEL

J'espère que si tu ne lui rends pas la raison, tu lui conserveras au moins la vie.

(Il va tirer les rideaux du lit.)

ODETTE

Que faites-vous ?

FLAMEL

Je remets chaque chose à sa place, j'efface les traces du désordre ; il faut qu'à son réveil, tout soit calme comme dans son esprit. (Revenant au roi.) Le sommeil, vois-tu, mon enfant, c'est le bienfaisant dictame pressé sur la bouche des fiévreux par la main réparatrice de la nuit ; c'est la coupe immense où s'abreuve l'univers fatigué, où la nature entière prend la force, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis le lion jusqu'à la fourmi, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant. Dormez, mon roi, dormez, et que nul ne vienne troubler votre sommeil. (Appelant.) Raoul !

ODETTE

Il est là ?

FLAMEL

Oui... – Raoul !

Scène V

Les mêmes, Raoul.

RAOUL

Me voici.

FLAMEL

Entrez, messire.

RAOUL

Que vois-je ? le roi dans les bras d'Odette !... la tête du roi reposant sur l'épaule d'Odette !... Ô mon Dieu !

FLAMEL

Messire, je quitte le roi pour un instant... Je vais, dans le laboratoire voisin, préparer pour lui un breuvage que je veux lui faire prendre à son réveil. Veillez tous deux sur ce vieillard comme sur un enfant. Écartez de lui tout bruit, toute émotion ; ne laissez



arriver personne jusqu'à lui ; défendez son approche au nom de l'humanité, et, s'il le faut, employez la force. Vous êtes lieutenant des gardes, Raoul, faites votre devoir.

## Scène VI

Odette, le roi, endormi ; Raoul.

ODETTE, à Raoul

Eh bien, qu'avez-vous ?

RAOUL

Oh ! vous me le demandez !

ODETTE

Sans doute, je vous le demande.

RAOUL

Je vous retrouve ici, Odette.

ODETTE

C'est maître Flamel qui m'y a conduite.

RAOUL

Seule, dans cette chambre, tenant le roi entre vos bras.

ODETTE

Eh bien ?

RAOUL

Et vous me demandez ce que j'ai ! Mais qu'êtes-vous donc alors au roi, Odette ? Sa sœur, sa fille, sa maîtresse ?

ODETTE

Malheureux !... malheureux, je suis sa raison !

RAOUL

Oh ! je comprends, Odette ! vous, la raison ; moi, l'épée ! vous, l'âme ; moi, la force ! à nous deux l'œuvre sublime de la résurrection. Merci, maître Flamel, merci !

ODETTE

La reine !

## Scène VII

Les mêmes, la reine, Flamel.

FLAMEL, à la reine

Oh ! madame !... au nom du ciel, arrêtez !

LA REINE

Pourquoi cela ? depuis quand m'est-il interdit d'entrer chez le roi ?

FLAMEL

Le roi dort, voyez !

LA REINE

Il faut que le roi s'éveille.

FLAMEL

Pourquoi cela ? quand chaque minute de sommeil est un jour ajouté à sa vie !

LA REINE

Il faut que le roi s'éveille, parce que, ce matin, le duc de Bourgogne a quitté Paris en enlevant le dauphin ; que le conseil est assemblé, et que, le roi fou, le duc de Bourgogne et le dauphin absents, il faut que je sois reconnue régente.

FLAMEL

Mais le roi est fou, vous le dites vous-même.

LA REINE

Qu'importe ! pourvu qu'il signe : sa signature est toujours celle d'un roi.

ODETTE

Oh ! madame, par grâce, voyez...

LA REINE

Ah ! qu'est-ce que cette jeune fille ? Je comprends maintenant pourquoi l'on veut m'éloigner de la chambre de mon époux.

FLAMEL

Votre époux ! songez-vous au nom que vous prononcez là ?

LA REINE

Laissez-moi passer, maître Flamel.

FLAMEL

Madame, au nom de la France, ne troublez pas le sommeil du roi.

LA REINE

Au nom de la France ?

FLAMEL

Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas ce que c'est que la France ; mais la France sait bien ce que vous êtes, elle ; car elle vous appelle l'étrangère !

LA REINE

Arrière, maître Flamel !

(Elle fait un pas vers le roi.)

ODETTE, se reculant  
en poussant un cri

Oh !

LE ROI, se relevant et fixant  
un regard effaré sur la reine

Le fantôme !

LA REINE

Est-ce donc par votre ordre, sire, que l'on prétend m'empêcher d'arriver à vous ?

LE ROI

Le fantôme ! le fantôme ! Odette, viens, ne me quitte pas...  
Fuyons ! fuyons !

(Il entraîne Odette vers la petite porte.)

FLAMEL

Que vous ai-je dit, madame ? (À Raoul.) Raoul, souvenez-vous !

(Il sort derrière le roi et Odette.)

### Scène VIII

Raoul, la reine.

LA REINE, à elle-même

Qui donc est-elle, cette jeune fille qu'on appelle Odette, et qui semble être devenue tout à coup nécessaire au roi ? Qui a conduit

ici cette autre Valentine de Milan ? Oh ! il faudra bien que je le sache.

(Elle veut suivre le roi et Odette.)

RAOUL, l'épée à la main,  
devant la porte

On ne passe pas, madame.

LA REINE

Vous vous trompez, messire, je suis la reine et je passe. (Raoul s'incline, mais sans changer de position.) Savez-vous bien que vous résistez à la reine, messire ?

RAOUL

C'est un triste devoir, mais c'est un devoir.

LA REINE

De qui tenez-vous ces ordres ?

RAOUL

Du roi.

LA REINE

Le roi est insensé, monsieur ! et ne peut commander.

RAOUL

Le roi, pour moi, madame, c'est toujours le roi.

LA REINE

Eh bien, à mon tour, j'ordonne ; place, messire !

RAOUL

Je n'obéis qu'au roi.

LA REINE

L'épée au fourreau, et rangez-vous !

RAOUL

Vous pouvez me faire tuer à cette porte et passer par-dessus mon corps ; sinon, vous ne passerez pas.

LA REINE

Prenez garde, monsieur ! si j'appelle, vous êtes perdu.

RAOUL

Hier, au Louvre, j'ai voué au roi mon épée et ma vie.

LA REINE

Et cette épée, vous vous en serviriez contre moi ?

RAOUL

Contre tous, madame, du moment que je m'en servirais pour la défense du roi.

LA REINE

Qu'êtes-vous donc ici ?

RAOUL

Le lieutenant des gardes du roi.

LA REINE

Mais tu ne sais donc pas, Raoul de la Tremblaye, que ce brevet que tu as dans ta poche, que cette chaîne qui est passée à ton cou, que cette épée que tu portes à la main... ?

RAOUL

Eh bien ?

LA REINE

Tu ne sais donc pas que tout cela vient de moi ?

RAOUL

C'est vrai, madame, je ne le savais pas. Tout cela vient de vous ?

LA REINE

Oui, et c'est mon page qui t'a remis tout cela hier soir.

RAOUL

Alors, c'est autre chose. (Tirant le brevet de sa poche et le déchirant.) Voilà le brevet. (Ôtant la chaîne de son cou et la jetant aux pieds de la reine.) Voilà la chaîne. (Brisant son épée.) Voilà l'épée. Ai-je encore quelque chose à vous, madame ?

LA REINE, furieuse

Haute trahison ! (Allant à la porte.) À moi ! à moi ! arrêtez ce misérable !

### Scène IX

Les mêmes, Flamel, paraissant sur le balcon extérieur et ouvrant la fenêtre d'un coup de poing.

FLAMEL

Par ici, messire Raoul ! La tour Saint-Jacques est lieu d'asile. À la tour Saint-Jacques !

(Raoul s'élance et disparaît par le balcon avec Flamel.)

Scène X

La reine, aux archers, qui accourent.

Tirez sur ces hommes qui s'enfuient, tirez ! Cent écus d'or à celui qui me les livrera morts ou vifs !

## ACTE QUATRIÈME

### SIXIÈME TABLEAU

*Une taverne.*

#### Scène première

Malemort, Lactance, Jasmyn Tonneau, buveurs.

MALEMORT et LES BUVEURS

Maître Jasmyn Tonneau ! maître Jasmyn Tonneau !

TONNEAU

On y va ! on y va !

LACTANCE

Ne vous impatientez pas, mon compère ; la patience est une des premières vertus du chrétien.

#### Scène II

Les mêmes, Fleur-d'Épée, entrant.

Il s'approche d'une table que des buveurs lui cèdent avec déférence.

LES BUVEURS

Du vin ! de l'hydromel ! de la bière !

TONNEAU

On y va ! on y va !

FLEUR-D'ÉPÉE, lui barrant le chemin

Eh ! bonsoir, mon cher hôte, mon digne ami ! bonsoir, mon excellent petit père Tonneau ! Comment gouvernez-vous, je vous prie, votre précieuse et inestimable santé ?

TONNEAU, brusquement

Merci, merci, messire capitaine, cela ne va pas trop mal, comme vous voyez ; seulement, faites-moi passage, car on m'attend.

FLEUR-D'ÉPÉE, mélancoliquement

et sans laisser passer Tonneau

Je crois, Dieu me pardonne, que vous m'avez appelé *messire capitaine*... Ne vous ai-je pas dit, non pas une fois, mais dix, mais vingt, mais cent fois, que je désirais me voir avec vous, ô mon

inappréciable ami, sur un pied de tendre familiarité, et que vous me désobligeriez de façon mortelle si vous m'appeliez autrement que Fleur-d'Épée tout court ?

TONNEAU

Tout court ! c'est là ce que vous désirez ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Oui, pardieu !

TONNEAU

Et si, le faisant, je vous tutoyais ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous combleriez mes désirs les plus chers. Il me semblerait alors, mon cher hôte, qu'entre nous désormais tout doit être commun, et Dieu sait si j'ambitionne cette communauté.

TONNEAU

Eh bien, mon cher capitaine, je vais vous satisfaire. Fleur-d'Épée, mon garçon, ôte-toi de là, tu me gênes, ou sinon...

(Il lui montre le poing.)

FLEUR-D'ÉPÉE, se dérangeant

Il est pétri d'esprit ! (Il va au buffet et prend un pot vide avec lequel il revient s'asseoir à sa place.) Maître Jasmyn Tonneau !

TONNEAU

Que voulez-vous ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Je veux vous donner le broc vide...

TONNEAU

Merci.

FLEUR-D'ÉPÉE

Attendez donc le complément de ma phrase, maître Jasmyn Tonneau, afin que vous me le rendiez plein.

TONNEAU

Oh ! que nenni.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tonneau, refuseriez-vous d'obtempérer à ma demande ?

TONNEAU

Parfaitement.



FLEUR-D'ÉPÉE

Et pourquoi cet outrage ?

TONNEAU

Pour trente-trois raisons.

FLEUR-D'ÉPÉE

Dites-les.

TONNEAU

Vous me devez trente-trois livres tournois ; voilà mes trente-trois raisons, une par livre.

FLEUR-D'ÉPÉE

N'est-ce que cela ?

TONNEAU

Il me semble que c'est bien assez.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tonneau, je devrais à ma dignité outragée de quitter ces lieux où les lois de la sainte amitié sont méconnues ; je devrais secouer la poussière de mes sandales sur le seuil de cette porte, en disant : « Tonneau, je ne boirai plus de ton vin. » Mais un fond de tendresse me retient. Je reste et je te dis : réglons nos comptes.

TONNEAU

Ah bah ! me payeriez-vous, par hasard ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Parbleu !

TONNEAU

Intégralement ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Un homme tel que moi dédaigne les à-compte.

TONNEAU

Alors, voilà qui va bien, et nous allons faire taille neuve. (Il détache, d'un paquet de tailles suspendu à sa ceinture, celle du capitaine.) Hum !... Nous avons trente-trois livres trois sous trois deniers ; ne parlons que des trente-trois livres : le reste se retrouvera.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tonneau, vous voulez m'humilier, mais je refuse. On vous

doit trente-trois livres trois sous trois deniers, voilà vos trente-trois livres trois sous trois deniers... Oh ! oh !

TONNEAU

Eh bien, qu'y a-t-il encore ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Il faut que j'aie oublié ou perdu ma bourse : est-ce qu'il y aurait des voleurs ici ?

TONNEAU

Pourquoi ne dites-vous pas qu'on vous l'a volée, capitaine ?

FLEUR-D'ÉPÉE

C'est encore possible.

TONNEAU

Alors, capitaine...

FLEUR-D'ÉPÉE

Quoi ?

TONNEAU

Vous ne comprenez pas ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Non.

TONNEAU

Allez vous désaltérer ailleurs.

FLEUR-D'ÉPÉE

Tonneau, donne-moi à boire aujourd'hui, et, demain, je te payerai.

TONNEAU

Fleur-d'Épée, paye-moi aujourd'hui, et je te donnerai à boire demain.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ! c'est ainsi ?... Eh bien, je ne m'abaisserai pas davantage devant toi... Adieu, ventre de Silène ! adieu, panse bouffie ! adieu, bedaine gonflée ! Je m'en vais, et je te préviens que je ne reviendrai que le jour où tu auras vu tes genoux.

TONNEAU

Alors, je vais prier Dieu de ne les revoir jamais. Comment ! vous n'êtes pas encore parti ?

## Scène III

Les mêmes, Jacques de la Tremblaye, qui est entré depuis le milieu de la scène précédente et qui a écouté.

JACQUES

Non, et le capitaine ne partira pas.

FLEUR-D'ÉPÉE

Je partirai, quand il me baiserait les pieds pour me faire rester.  
Ah ! vous ne me connaissez pas, mon gentilhomme.

JACQUES

Si fait, je vous connais, et je vous dis, capitaine Fleur-d'Épée, restez.

FLEUR-D'ÉPÉE

Eh bien, soit ! mais à une condition.

JACQUES

Laquelle ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous me direz qui vous êtes et pourquoi vous venez.

JACQUES

Je viens d'abord pour payer à ce brave homme, sur la somme que je vous dois, les trente-trois livres trois sous trois deniers que vous lui devez, vous.

FLEUR-D'ÉPÉE

Vous êtes mon débiteur ?

JACQUES

Allez-vous dire que non ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Pour qui me prenez-vous ? Apprenez que je n'ai jamais renié une dette, surtout quand je suis le créancier.

JACQUES

Et vous ne me ferez pas l'injure de commencer par la mienne. (À Tonneau.) Voici la somme réclamée ; grattez votre taille et ouvrez un nouveau crédit au capitaine.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part

Ah ! par ma foi, voilà un honnête homme que je ne m'atten-

dais pas à rencontrer ici.

JACQUES

Un broc de vin, et de votre meilleur.

TONNEAU

Vous allez être servis, mes gentilshommes.

(Ils s'assoient à la table.)

JACQUES, à Fleur-d'Épée

Vous cherchez à me reconnaître, capitaine ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Ma foi, oui. Je désire graver vos traits dans ma mémoire, afin, quand je vous retrouverai, de ne pas commettre l'irrévérence dont je me sens coupable en ce moment en ne vous reconnaissant pas.

JACQUES

Ne cherchez point, capitaine, vous perdriez votre temps. Vous ne m'avez vu qu'une fois, et, cette fois-là, j'étais masqué.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ! vous êtes le gentilhomme du pont au Change ! Alors, ce n'est point trente-trois livres tournois que vous me devez, c'est vingt écus d'or.

JACQUES

Tout beau ! rappelez-vous nos conventions. Je vous devais vingt écus d'or dans le cas où vous me débarrasseriez de mon ennemi.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ne vous en ai-je point débarrassé ?

JACQUES

Pas le moins du monde.

FLEUR-D'ÉPÉE

Mon gentilhomme, aussi vrai que je m'appelle le capitaine Fleur-d'Épée, votre ennemi est, à l'heure qu'il est, couché le nez en l'air, la tête fendue jusqu'aux dents et la poitrine trouée de part en part.

JACQUES, allant à la fenêtre

Regardez.

FLEUR-D'ÉPÉE

Où cela ?

JACQUES

Dans cette direction... Quel est le gentilhomme qui cause là-bas avec maître Nicolas Flamel ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Corne-de-bœuf ! c'est notre homme !

JACQUES

Silence ! voici maître Tonneau.

FLEUR-D'ÉPÉE

Allons, approche, maître Jasmyn Tonneau I<sup>er</sup>, empereur d'Égypte, roi de Thune, prince d'Argot, duc de Bohême, et tâche que ton vin soit digne de ceux à qui tu as l'honneur de le servir.

TONNEAU

Goûtez-moi de ce flacon des Canaries, et vous m'en donnerez des nouvelles.

JACQUES

Merci !

FLEUR-D'ÉPÉE

Que faire ?

JACQUES

Parbleu ! recommencer. Ce qui ne réussit point une première fois réussit une seconde.

FLEUR-D'ÉPÉE

Oui ; mais il sera sur ses gardes.

JACQUES

C'est trop juste ; ce sera le double.

FLEUR-D'ÉPÉE

Soit. Mais je ferai à Votre Seigneurie une petite condition, par-dessus le marché.

JACQUES

Laquelle ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Je devine en vous un haut et puissant personnage.

JACQUES

En effet, j'ai quelque crédit à la cour.

FLEUR-D'ÉPÉE

Eh bien, tel que vous me voyez, je suis honnête, au fond.

JACQUES

Oui, au fond, très-bien.

FLEUR-D'ÉPÉE

L'existence que je mène m'empêche parfois de dormir.

JACQUES

Bon ! vous avez des remords ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Non ! pis que ça, j'ai des craintes.

JACQUES

Ah ! diable !

FLEUR-D'ÉPÉE

De sorte que... Ma foi, mon bon gentilhomme, je veux faire une fin.

JACQUES

C'est trop juste. Reste à savoir seulement la fin que voulez faire.

FLEUR-D'ÉPÉE

Je suis las de la vie d'aventures. Si brave que l'on soit, il peut arriver malheur. J'ambitionne une position honorable qui m'assure contre la potence et la roue. Je désire mourir dans mon lit. Eh ! mon Dieu, je sais bien que, pour un homme d'épée, c'est une faiblesse ; mais, que voulez-vous ! chacun a la sienne. La vôtre, c'est d'être débarrassé de votre cousin. Eh bien, moyennant quarante écus d'or et une bonne place dans les gens d'armes du roi, je vous en débarrasse.

JACQUES

Cela tombe à merveille, mon maître : depuis hier, je suis lieutenant aux gardes, poste un instant occupé par mon cousin et dont il a donné sa démission de manière à me faire croire qu'en servant mes intérêts, vous servirez en même temps ceux de la reine. Votre demande vous est accordée, capitaine Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE

Alors, il ne reste qu'un détail insignifiant.

JACQUES

Lequel ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Les arrhes.

JACQUES

Les voici.

FLEUR-D'ÉPÉE

Maintenant, un dernier mot.

JACQUES

Dites.

FLEUR-D'ÉPÉE

Comment notre homme se trouve-t-il ici ?

JACQUES

Ne vous ai-je pas dit qu'il avait encouru la colère de la reine ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Eh bien ?

JACQUES

Eh bien, Saint-Jacques est lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE

Oui, mais pas pour ces sortes de crimes.

JACQUES

Gardez-vous bien de le faire expulser, vous ne l'auriez plus sous la main.

FLEUR-D'ÉPÉE

C'est juste. (Réfléchissant.) Si cependant notre homme a encouru la colère de la reine, peut-être serait-il plus adroit et moins dangereux de le livrer tout simplement à cette colère.

JACQUES

Colère de reine, amour de femme ! Maître Fleur-d'Épée, rendons à Raoul à la reine, et demain, peut-être, c'est moi qui suis abandonné et vous pendu !

FLEUR-D'ÉPÉE

Compris ! Cette nuit même, nous serons débarrassés de notre

homme, et quant aux quarante écus d'or restants...

JACQUES

Présentez-vous demain au Louvre, et demandez le comte Jacques de la Tremblaye, lieutenant aux gardes du roi : c'est moi.

FLEUR-D'ÉPÉE

Comte Jacques de la Tremblaye, lieutenant aux gardes du roi, enchanté d'avoir fait, ou plutôt d'avoir renouvelé connaissance avec vous.

JACQUES

À demain ?

FLEUR-D'ÉPÉE

À demain.

#### Scène IV

Les mêmes, hors Jacques.

MALEMORT

Eh bien, capitaine ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Quoi ?

PILLETROUSSE

Est-ce que nous ne partageons pas ?

FLEUR-D'ÉPÉE

C'était un gentilhomme ruiné, qui venait pour m'emprunter de l'argent.

MALEMORT

Et vous lui en prêtez ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Je le lui porterai demain au Louvre... (À lui-même.) Je vais donc devenir honnête homme ! J'ai toujours senti que c'était ma vocation. (On entend un son de trompette et un bruit de tambour.) Ohé ! qu'est-ce que cela ?

PLUSIEURS VOIX, au dehors

Au conseil, l'empire d'Égypte ! le royaume de Thune ! la principauté d'Argot ! le duché de la Grande et de la Petite Bohême ! au conseil ! au conseil !



TOUS

Voilà ! voilà !

TONNEAU

Voilà !

FLEUR-D'ÉPÉE

De quoi s'agit-il ?

TONNEAU

Il s'agit de discuter les droits d'un nouveau venu aux privilèges du lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part

Ah ! ah ! c'est sans doute de notre homme qu'il est question...

## Scène V

Les mêmes, Jacquemin, une foule de bohémiens et de truands.

TOUS

Sur ton trône, Jasmyn ! sur ton trône !

TONNEAU

Silence ! et que l'on m'écoute !

TOUS

Silence ! chut ! chut ! silence !

TONNEAU

Nous, empereur d'Égypte, roi de Thune, prince d'Argot, duc de la Petite et de la Grande Bohême, tavernier de la Tour Saint-Jacques, déclarons le conseil assemblé et prêt à écouter ce qui lui sera dit pour et contre l'admission du gentilhomme qui sollicite la faveur d'être admis à jouir de nos immunités et privilèges.

TOUS

Oui, oui, oui !

TONNEAU

La parole est au serviteur du gentilhomme dont l'admission est proposée.

JACQUEMIN, montant sur un escabeau

qui fait tribune, en avant du trône de Tonneau

Très-honorables membres du très-honorable conseil privé du royaume d'Argot, je viens, au nom de mon maître, dont la vie est

en péril, vous prier de l'admettre aux franchises du lieu d'asile, et acquitter pour lui le droit d'entrée.

UN ÉTUDIANT

Comment s'appelle-t-il, ton maître ?

JACQUEMIN

Messire Raoul de la Tremblaye.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part

C'est bien notre homme.

MALEMORT

Et de quel crime est-il accusé, ton gentilhomme ?

JACQUEMIN

Il a manqué de respect à la reine Isabeau de Bavière.

PILLETROUSSE

Haute trahison !

LACTANCE

Quant à moi, pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher à l'endroit des gens d'Église...

PLUSIEURS VOIX

Haute trahison !... oh ! oh !

PILLETROUSSE

En qualité d'ancien procureur, je m'oppose à l'admission...

FLEUR-D'ÉPÉE

Bon ! et pourquoi cela, maître Pilletrousse ?

PILLETROUSSE

D'abord, ici, nous sommes tous égaux.

FLEUR-D'ÉPÉE

Et qui vous dit le contraire, maître Pilletrousse ? Accusez en votre qualité d'ancien procureur, je défendrai en ma qualité d'ancien avocat.

TONNEAU

La parole est au procureur Pilletrousse.

PILLETROUSSE

Très-honorables auditeurs, s'il ne s'agissait que d'une affaire civile ou criminelle de peu d'importance, de quelque bon coup d'épée ou de quelque mauvais coup de couteau, de quelque vol,

de quelque filouterie, d'un honnête faux ou de quelque loyale banqueroute, je vous dirais : ouvrez au demandeur les portes du lieu d'asile à deux battants, *dignus est !*... Mais il est question de bien autre chose, honorables auditeurs : il est question d'un crime d'État, d'un notable outrage commis à l'endroit de madame la reine, et l'asile, évidemment, ne peut pas protéger un coupable de ce genre. Pour un pareil fait, madame Isabeau ferait balayer la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie tout entière, et la bonne et saine politique veut que nous ne nous brouillions qu'avec ceux qui ne sont pas assez forts pour nous faire du mal. J'ai dit.

PLUSIEURS VOIX

Il a raison ! il a raison !

FLEUR-D'ÉPÉE

Je demande à répondre.

PLUSIEURS VOIX

Oui ! oui ! oui !

TONNEAU

La parole est à l'avocat Fleur-d'Épée.

TOUS

Silence ! écoutons !

FLEUR-D'ÉPÉE

Très-illustres auditeurs, à entendre des propositions aussi basses et aussi lâches que celles qui viennent d'être formulées par ce robin concussionnaire, on se croirait dans une société d'honnêtes gens et point parmi des Égyptiens, des Argonautes et des Bohémiens. Je me fais fort, moi, Fleur-d'Épée, de trouver assez de bons garçons dans Saint-Jacques-la-Boucherie pour défendre nos privilèges contre la reine elle-même, qui n'est pas la reine tant que nous aurons le bonheur que vive notre roi Charles VI, le bien-aimé. Que la société dont nous sommes bannis existe par la loi, soit, je ne m'y oppose pas ; mais nous autres bons garçons, joyeux vivants, routiers, tirelaines, truands, sabouleurs, francs mitous, nous vivons en dépit d'elle et nous ne sommes jamais plus florissants que lorsque nous nous trouvons en opposition

avec les mandats, les ordonnances, les édits, les arrêts, les contraintes, les huissiers, les recors, les archers et les baillis. J'ai dit.

PILLETROUSSE

Les raisonnements abrutis du capitaine Fleur-d'Épée me semblent pitoyables. Mon opinion reste toujours la même... et je vote... (Jacquemin lui met une bourse dans la main) et je vote... pour l'admission.

PLUSIEURS VOIX

Il a reçu de l'argent !... il est vendu !... Non, non... pas d'admission !

FLEUR-D'ÉPÉE

Il a reçu de l'argent, le misérable ! et de qui ?

JACQUEMIN

De moi, capitaine.

(Il lui met une autre bourse dans la main.)

FLEUR-D'ÉPÉE, à part

Âme vénale, cache ta honte !

(Il glisse la bourse dans sa poche.)

TOUS

Qu'il soit admis ! – Non, non ! – Si ! – Délibérons, délibérons !

## Scène VI

Les mêmes, Flamel, paraissant au milieu du cercle.

FLAMEL

Silence ici !

PLUSIEURS VOIX

Qui impose silence ?

FLAMEL

Moi.

TOUS, avec respect

Maître Nicolas Flamel.

(Tonneau fait des efforts pour descendre de son trône.)

FLAMEL

Restez, maître Jasmyn Tonneau. – Vous êtes bien hardis, tous

tant que vous êtes, d'oser discuter l'admission d'un gentilhomme amené par moi dans ce lieu d'asile, protégé par moi, présenté par moi, logé chez moi ! Je n'ai qu'une chose à vous dire : que cette admission soit prononcée à l'instant même, ou, je vous en préviens, mon coffre-fort se fermera pour ne plus s'ouvrir. Et mon coffre-fort fermé, vous le savez bien, c'est la famine.

TONNEAU

Digne et excellent maître Flamel, ils obéiront aveuglément ; je m'en porte garant pour eux et en leur nom.

FLAMEL

Ratifiez-vous les paroles du roi d'Argot ?

TOUS

Oui, oui, oui.

TONNEAU

L'admission du chevalier Raoul est proposée. Acceptez-vous ?

TOUS

Oui ! oui !... Vive maître Nicolas Flamel !

TONNEAU

Le chevalier Raoul de la Tremblaye est admis, à l'unanimité, à jouir des privilèges et immunités du droit d'asile, mais seulement, bien entendu, dans les limites du lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part

Le mouton restera dans la gueule du loup. Très-bien !

FLAMEL

Qu'on ne s'éloigne pas, car ce n'est pas tout.

TOUS

Nous voici, maître Flamel ! nous voici !

FLAMEL

Un enfant a été volé hier au soir sur le pont au Change. Que celui ou celle qui a commis ce vol sorte de la foule et vienne me parler. (Silence et immobilité.) Eh bien ?

UN BOHÉMIEN

Allons, allons, Marcela...

LA BOHÉMIENNE

Quoi ?

UN BOHÉMIEN

Il ne s'agit pas de nier ou de garder le silence ici ; quand maître Flamel ordonne, il faut obéir. Maître Flamel, voilà la femme qui a pris l'enfant.

FLAMEL

Tu en es sûr ?

LE BOHÉMIEN

C'est moi qui l'y ai aidée.

FLAMEL

Viens ici, femme.

LA BOHÉMIENNE

Me voilà.

FLAMEL

Est-ce vrai, ce que dit Assan ?

LA BOHÉMIENNE

Oui.

FLAMEL

Tu rendras l'enfant que tu as pris, et je te donnerai deux écus d'or.

LA BOHÉMIENNE

Non.

FLAMEL

Comment, non ?

LA BOHÉMIENNE

L'enfant m'appartient, puisque je l'ai pris. Il est à moi. Je le garde.

FLAMEL

Tu rendras cet enfant, sinon je te livre à la justice, et demain, tu seras brûlée en place de Grève. Obéiras-tu ?

LA BOHÉMIENNE

Oui. (À part.) Mais je me vengerai !

FLAMEL

Que cet enfant soit porté dans ma maison avant la nuit.

LA BOHÉMIENNE

Il le sera.

FLAMEL

Approche.

LA BOHÉMIENNE

Qu'y a-t-il encore ?

FLAMEL

Voici deux écus d'or pour te dédommager de la perte que je te cause.

LA BOHÉMIENNE

Gardez votre argent, maître Flamel. Je vole et ne mendie pas.  
(Elle se perd dans la foule.)

FLAMEL

C'est bien. Et maintenant, maître Jasmyn Tonneau, voici une bourse dont le contenu doit être employé à payer la bienvenue du chevalier Raoul de la Tremblaye à l'asile de Saint-Jacques-la-Boucherie.

TONNEAU

Vous entendez, camarades... Garçons, en perce les meilleurs tonneaux ! Prenez les brocs les plus larges, les verres les plus profonds, et buvez jusqu'à la lie. (Il tourne le robinet du tonneau sur lequel il est assis.) À la santé de maître Nicolas Flamel !

## Scène VII

Les mêmes, hors Flamel.

TONNEAU, dont le chant succède aux cris

Asile, asile !

Routier, tirelaine, truang,

Élevons ville contre ville.

La tour Saint-Jacques nous défend.

Asile, asile !

Saint-Jacques est grand.

Clopin-clopant, de dessous terre,

Bandits, juifs et gueux, sortez tous !

Voleurs de nuit, fils du mystère,

Le lieu d'asile est fait pour vous.

(Reprise en chœur avec un effroyable accompagnement  
de pots, de verres, de chaises et de bancs brisés.)

Asile, asile !

Routier, tirelaine, etc., etc.

Ici, l'on engraisse, on prospère,  
Venez, saboulex, francs mitous !  
Ici, l'on rit de la misère ;  
L'existence n'est point austère,  
Et du sort on nargue les coups.

Asile, asile !

Routier, tirelaine, etc., etc.

On raille, ici, dame justice  
Et ses suppôts vêtus de noir !...  
Dans ses doigts tout gaillard qui glisse,  
Ou par force ou par artifice,  
Parmi nous a droit de s'asseoir !...

Asile, asile !

Routier, tirelaine, etc., etc.

Nous avons les franches ripailles,  
Nous avons les folles amours,  
Nous avons orgie et batailles,  
Longues nuits qui sont nos beaux jours !...

Asile, asile !

Routier, tirelaine, etc., etc.

VOIX, au dehors

Alarme !... alarme !...

TOUS

Qu'est-ce que cela ?

RAOUL, entrant

Le duc de Bourgogne attaque la porte de Bucy avec ses Bour-  
guignons. Qui veut me suivre ?

TOUS

Moi ! moi !...



RAOUL

Mauvais Français qui ne vient pas !

TOUS

Aux armes !... aux Bourguignons !

### Scène VIII

Tonneau, resté un peu en arrière ; les bohémiens.

TONNEAU

Eh bien, vous ne suivez pas, vous autres ?

UN BOHÉMIEN

Qu'est-ce que cela nous fait, à nous ? Bourguignons, Armagnacs ou Français, tous sont nos ennemis.

TONNEAU

Parce que vous êtes les ennemis de tous, race de Satan !

### Scène IX

Les mêmes, Lyllette.

LYLETTE, arrêtant Tonneau

Mon bon monsieur ! mon bon monsieur !...

TONNEAU

Quoi ? qu'y a-t-il ?

LYLETTE

Vous n'avez pas vu mon enfant, mon pauvre enfant ?

TONNEAU

Il s'agit bien de votre enfant ! les Bourguignons attaquent Paris, entendez-vous ? et nous allons nous battre contre eux... Son enfant !

### Scène X

Les mêmes, hors Tonneau.

LYLETTE

Les forces me manquent... Mon pauvre cher petit bien-aimé, où es-tu ?

(Elle pleure.)

UN BOHÉMIEN

C'est la femme du pont au Change, celle dont nous avons volé l'enfant.

LA BOHÉMIENNE, à part

L'enfant que Flamel m'a fait rapporter chez lui... Je lui ai promis de me venger. Voici l'occasion.

(Elle s'approche de Lylotte.)

LA BOHÉMIENNE

On t'a volé ton enfant, femme ?

LYLETTE

Oui, oui, oui... Et tenez, j'ai vendu tout ce qui me restait dans ma pauvre maison, tout, excepté son berceau, pour le cas où je le retrouverais. Il y a six pièces d'or dans cette bourse. Eh bien, écoute-moi, femme ; écoutez-moi toutes, vous autres. Parmi vous, il y a certainement des mères. Eh bien, je donne cette bourse à qui me dira où est mon enfant.

LA BOHÉMIENNE

Un petit garçon ?

LYLETTE

Oui, de trois ans, beau comme les amours, un visage d'ange, de grands cheveux blonds de chérubin.

LA BOHÉMIENNE

On te l'a volé au pont au Change ?

LYLETTE

Oui.

LA BOHÉMIENNE

Avant-hier, à dix heures du soir ?

LYLETTE

Oui... Vous connaissez donc mon enfant ? vous l'avez donc vu ? vous savez donc où il est ?

LA BOHÉMIENNE

Je sais où il est.

LYLETTE, avec violence

Vous allez me le dire ! (Suppliante.) Oui, vous me le direz, et je vous bénirai jusqu'au dernier jour de ma vie.

LA BOHÉMIENNE

Votre enfant est chez maître Nicolas Flamel.

LYLETTE

Qui le lui a donné ?

LA BOHÉMIENNE

Il l'a acheté à celle qui vous l'avait pris.

LYLETTE

Acheté !... Pour quoi faire ?... Mais parlez donc !

LA BOHÉMIENNE

Pour faire de l'or, on a besoin du sang d'un enfant...

LYLETTE, haletante

Et... ?

LA BOHÉMIENNE

Et Nicolas Flamel fait de l'or.

LYLETTE

Ah !... Mais je le sauverai !... je le reprendrai !...

LA BOHÉMIENNE

La maison de Nicolas Flamel est solide et se ferme avec des portes de fer.

LYLETTE

Oh ! que m'importe, à moi ! une mère qui va sauver son fils entre partout. (Tirant de sa poche un couteau qu'elle ouvre.) J'entre-rai ! Tiens, voilà ma bourse ; montre-moi sa maison.

LA BOHÉMIENNE

Venez.

LYLETTE

Ne pleure plus, mon enfant. Me voilà ! me voilà !

FLEUR-D'ÉPÉE, quittant le pilier  
derrière lequel il est resté caché

Moi aussi, j'ai affaire chez maître Nicolas Flamel, et j'y entre-rai aussi, moi !...

## SEPTIÈME TABLEAU

*Chez Nicolas Flamel. – Une chambre basse et une chambre haute.*

## Scène première

Dame Pernelle, seule, écoutant sonner l'heure.

Elle est assise près d'une table et tricote,  
dans la chambre d'en bas.

Onze heures du soir, et Flamel ne rentre pas. Je vous demande un peu si un honnête bourgeois, un digne propriétaire, ayant pignon sur rue et des écus dans ses coffres, ne devrait pas, au lieu de courir le guilledou dans les rues de Paris à des heures pareilles, être bien tranquillement et bien chaudement dans son lit. Mais non, ce damné Flamel, il est pire qu'un jeune homme, toujours se mêlant de ce qui ne le regarde pas, toujours fourré où il n'a que faire, n'ayant peur de rien. Un beau jour, on me le rapportera avec un bon coup de couteau dans le ventre, et il n'aura que ce qu'il méritait... Ah ! cet homme-là, il me fera mourir à petit feu de chagrin et d'inquiétude ! (Prêtant l'oreille.) Mais il me semble que l'on ouvre la porte de la rue. Oui, oui, je ne me trompe pas... quelqu'un est entré dans la maison ; on suit le couloir, on monte l'escalier. (Allant à la porte, mais sans l'ouvrir.) Flamel ! Flamel ! est-ce toi ?

RAOUL, en dehors

Non, ma bonne madame Pernelle, non, ce n'est pas votre mari.

DAME PERNELLE

Et qui êtes-vous, vous ?

RAOUL

Votre hôte, Raoul de la Tremblaye, qui regagne son logis et qui vous souhaite le bonsoir.

(Il passe et on l'entend monter à l'étage supérieur.)

DAME PERNELLE, grommelant

Bonsoir, bonsoir... Singulière manie de Flamel de donner asile chez lui à tous les vagabonds qu'il rencontre par les chemins. Hier, c'est ce jeune homme qu'il ramenait ; aujourd'hui, c'est un

enfant qu'il rapporte. Il est vrai que l'enfant a l'air d'un petit ange, et que le jeune homme me fait l'effet d'un digne garçon ; ce qui ne l'empêche point, à ce qu'il paraît, d'avoir une lourde affaire sur les reins. Enfin, c'est la joie de Flamel de courir toute sorte de risques pour des étrangers. Par bonheur que je suis là, et que, pendant qu'il pêche, moi, je prie.

### Scène II

Raoul et Lylette, dans la chambre d'en haut ;  
dame Pernelle, dans la chambre d'en bas,  
lisant son livre d'heures et s'endormant peu à peu.

RAOUL, tenant Lylette dans ses bras

Pauvre femme ! Heureusement, comme je m'en doutais, elle n'est qu'évanouie.

LYLETTE

Mon enfant ! où est mon enfant ?

RAOUL

Quand je vous ai trouvée évanouie, près de la porte de cette maison, vous étiez seule.

LYLETTE

Seule ! et où suis-je ?

RAOUL

Vous êtes chez moi.

LYLETTE

Chez vous ? qui êtes-vous ?

RAOUL

Je suis un pauvre gentilhomme nommé Raoul de la Tremblaye.

LYLETTE

Vous êtes bon, messire.

RAOUL

Je me souviens d'une parole divine, et je la mets en pratique, voilà tout : « Fais pour ton prochain ce que tu voudrais que l'on fît à toi-même. » Maintenant, que vous était-il arrivé, et pourquoi étiez-vous évanouie au seuil de cette maison ?

LYLETTE

Les forces m'ont manqué... Depuis deux jours, je cherche... depuis deux jours, je cherche mon enfant, et je n'ai pas mangé depuis deux jours.

RAOUL

Mon Dieu ! pauvre femme ! pauvre mère ! Tenez, buvez ce verre de vin d'abord, puis mangez.

LYLETTE

Non, non, ce verre de vin suffira. (Elle boit.) Quelle heure est-il ?

RAOUL

Onze heures viennent de sonner.

LYLETTE, à elle-même

C'est à minuit que se commettent ces sortes de crimes. J'ai encore une heure devant moi.

RAOUL

Que dit-elle ?

LYLETTE

Messire...

RAOUL

Serait-elle folle ?

LYLETTE

Connaissez-vous la maison d'un alchimiste nommé Nicolas Flamel ?

RAOUL

Oui.

LYLETTE

Où est-elle ?

RAOUL

C'est ici.

LYLETTE

Comment, c'est ici ?

RAOUL

C'est-à-dire que cette maison est celle de Nicolas Flamel.

LYLETTE

Mais ce n'est pas vous qui êtes Nicolas Flamel ?

RAOUL

Non, je suis son hôte.

LYLETTE

Et lui, où demeure-t-il ?

RAOUL

Juste au-dessous de moi.

LYLETTE

C'est bien. Merci, messire.

RAOUL

Où allez-vous ?

LYLETTE

Où Dieu me mène.

RAOUL

Voulez-vous que je vous accompagne ?

LYLETTE

Merci, je dois être seule.

RAOUL

Allez, pauvre femme, et que le ciel vous protège !

LYLETTE

Merci.

### Scène III

Raoul, au premier étage ; dame Pernelle, endormie en bas.

RAOUL

Pauvre femme ! Oui, que le ciel la protège ! Merveilleuse chose que la religion qui permet que l'on prie pour les autres, quand on a tant besoin de prier pour soi-même. Mais une voix secrète me dit d'avoir confiance dans l'avenir, et que mon étoile – maître Flamel dit que chacun a la sienne –, si voilée qu'elle soit en ce moment, se dégagera un jour des nuages sombres qui l'obscurcissent et brillera dans un ciel pur. (Se débarrassant de son pourpoint et de son épée, et s'approchant du lit.) Et maintenant, je vais dormir, je l'espère, comme on doit dormir quand le corps est brisé et que

la conscience est tranquille.

(Il va se jeter sur son lit et disparaît dans l'alcôve, au moment où Lylette entr'ouvre doucement la porte de la chambre du bas.)

#### Scène IV

Lylette, entrant sur la pointe du pied ;  
dame Pernelle, endormie.

LYLETTE

M'y voici...

DAME PERNELLE, rêvant

Flamel !... es-tu là, Flamel ?

LYLETTE

Oh ! une femme... Bon ! elle dort...

DAME PERNELLE

Hein ? tu dis ?...

LYLETTE

Ah ! cette alcôve...

(Elle se jette dans l'alcôve.)

DAME PERNELLE

Flamel !... Flamel !... c'est trop tard... minuit... (On entend une porte qui se ferme avec bruit. – Dame Pernelle, se réveillant.) Ah ! cette fois, c'est lui qui rentre... Des voix dans l'escalier ! Qui peut-il donc encore ramener à une pareille heure ?

#### Scène V

Lylette, cachée ; dame Pernelle, Flamel, Jacquemin.

FLAMEL

Par ici, par ici, mon brave Jacquemin ; nous voilà arrivés à bon port.

JACQUEMIN

Ma foi, j'ai eu peur un instant de ne pas me trouver au rendez-vous ; cela a chauffé, les Bourguignons ! et sans messire Raoul, qui s'est battu comme un enragé, je ne sais pas comment les choses auraient tourné ; mais j'espère que les voilà guéris pour quelque temps de la manie de frapper, à dix heures du soir, aux



portes de Paris... Madame Pernelle ?...

FLAMEL

Vous connaissez le nom de ma femme ?

JACQUEMIN

Je le crois bien ! il est presque aussi populaire que le vôtre. Madame Pernelle, vous me rappelez une superbe Chinoise que j'ai connue à Pékin.

FLAMEL

Défiez-vous de maître Jacquemin, ma mie ; il est complimenteur comme le serpent qui a perdu Ève.

DAME PERNELLE

Ah ! vous voilà enfin, maître Nicolas !

FLAMEL

Comme vous voyez. (À Jacquemin.) Il paraît que le temps est à l'orage.

DAME PERNELLE

Minuit passé ; jolie heure pour un honnête homme !

FLAMEL

Socrate, qui était un sage, disait qu'il rentrait toujours trop tôt quand il trouvait sa femme éveillée.

DAME PERNELLE

D'où venez-vous, s'il vous plaît ?

FLAMEL

D'où j'avais affaire.

DAME PERNELLE

Et où aviez-vous affaire ?

FLAMEL

D'où je viens. A-t-on apporté un enfant ?

LYLETTE, qui écoute

Ah ! c'est mon pauvre petit.

DAME PERNELLE

Oui, le dernier fruit de vos déportements, sans doute ; mais je vous préviens...

FLAMEL

Où est-il ?

DAME PERNELLE

Dans ma chambre ; mais je vous jure...

FLAMEL

En avez-vous eu bien soin ?

DAME PERNELLE

Je lui ai donné du pain et du miel ; mais cela n'empêche pas...

FLAMEL

Que fait-il ?

DAME PERNELLE

Il dort ; seulement, à son réveil...

FLAMEL

Assez ; c'est tout ce que je voulais savoir...

(Il va au bahut, l'ouvre et en tire trois sacs.)

DAME PERNELLE

Ah ! mon Dieu ! trois sacs d'argent.

FLAMEL

Vous vous trompez : ce sont trois sacs d'or.

DAME PERNELLE

Mais cet or...

FLAMEL

M'appartient ; je l'ai gagné par mon travail, et je prétends en disposer à ma fantaisie.

DAME PERNELLE

Cependant, il me semble que j'ai bien le droit de savoir...

FLAMEL

Ce qui se passe dans votre chambre ; allez-y voir, et si l'enfant crie, donnez-lui une seconde tartine de miel.

LYLETTE

Il n'a cependant pas l'air d'un méchant homme.

DAME PERNELLE

Et si je ne voulais pas y aller, dans ma chambre !

FLAMEL

Vous auriez tort, car vous iriez tout de même.

(Il la prend par la main et la met dehors.)

Scène VI  
Jacquemin, Flamel.

JACQUEMIN

Il paraît que madame Pernelle a un caractère...

FLAMEL

Épineux.

JACQUEMIN

Je cherchais le mot ; vous l'avez trouvé.

FLAMEL

C'est qu'il y a plus longtemps que vous que je cherche.

JACQUEMIN

Vous me faites l'effet d'un philosophe d'une qualité tout à fait supérieure, maître Flamel.

FLAMEL

Ce n'est pas de la philosophie, c'est de la patience.

JACQUEMIN

Est-ce que cela ne se ressemble pas beaucoup ?

FLAMEL

Autant qu'une vertu païenne peut ressembler à une vertu chrétienne.

JACQUEMIN

Vous ne passez cependant pas, maître Flamel, pour un très-bon chrétien, entre nous soit dit.

FLAMEL

L'homme a toujours deux réputations, mon cher Jacquemin : celle qu'il mérite et celle qu'on lui fait ; rarement il laisse après lui celle qu'il mérite. Ainsi, moi, je suis un simple médecin, le plus ignorant de tous, peut-être ; mais comme j'aime les découvertes nouvelles, comme je m'occupe de chimie, comme je passe à peu près toutes les nuits dans mon laboratoire, et que, de la rue, on voit, à travers les vitres de ma fenêtre, la réverbération de mes fourneaux, on dit que je suis un sorcier... que j'ai trouvé la pierre philosophale, que je fais de l'or.

LYLETTE

Si ce n'était pas vrai, cependant !

JACQUEMIN

Si vous n'avez pas trouvé le secret de faire de l'or, vous avez, au moins, trouvé celui de l'amasser.

FLAMEL

Oui, comme l'enfant amasse l'eau qu'il puise dans ses mains à la rivière, et qui s'écoule entre ses doigts. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je vous ai fait venir, Jacquemin, pour autre chose qu'écouter des propos de vieille femme.

JACQUEMIN

Et me voilà prêt à exécuter ce que vous jugerez à propos de m'ordonner, maître Flamel.

FLAMEL

Il s'agit de faire parvenir cet or à sa destination.

JACQUEMIN

Diable ! quand cela ?

FLAMEL

Cette nuit même.

JACQUEMIN

Cette nuit, et à travers l'honorable paroisse Saint-Jacques-la-Boucherie ? Voilà des écus, maître Flamel, qui me semblent un peu bien aventurés !

FLAMEL

Soyez tranquille, mon cher Jacquemin, la mission que je vous destine est moins périlleuse. Il ne s'agit que d'aller de ma part à l'hôtel Saint-Paul, et de prévenir le chef de poste que j'attends les six hommes d'armes dont j'ai besoin pour escorter l'argent du roi. Il est averti. Il vous donnera les six hommes d'armes, et vous les ramènerez avec vous.

JACQUEMIN

À la bonne heure ! de cette façon, la chose me va. Comptez donc que c'est fait ; avant un quart d'heure, je suis de retour.

FLAMEL

Allez, mon cher Jacquemin ; que Dieu vous accompagne et

vous ramène !

JACQUEMIN

Ainsi soit-il !

FLAMEL

Attendez que je vous éclaire.

JACQUEMIN

Ma foi, ce n'est pas de refus... Embrassez madame Pernelle pour moi.

FLAMEL

Il faut bien que ce soit pour vous.

(Ils sortent.)

### Scène VII

Lyllette, seule, passant la tête hors des rideaux.

Maintenant qu'il est seul, sans doute va-t-il aller chercher mon enfant. (Voyant la fenêtre qui s'ouvre.) Qu'est-ce que cela ?

(Elle rentre vivement dans l'alcôve.)

### Scène VIII

Lyllette, cachée ; Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE, entrant par la fenêtre

Me voilà dans la place ! Corne-de-bœuf ! ce n'est pas sans peine. J'ai dû attendre qu'il n'y ait plus de lumière. Sans doute mon gentilhomme vient de l'éteindre pour se mettre au lit. Orientons-nous... Ouais ! voici la lumière qui revient.

(Il se cache derrière un bahut.)

FLAMEL, dehors

Vous y êtes ?

JACQUEMIN, dehors

Oui.

FLAMEL

Bon voyage !

JACQUEMIN

Merci.

(Flamel rentre, mais s'arrête sur le seuil.)

## Scène IX

Lyllette, dans l'alcôve ; Fleur-d'Épée, derrière le bahut ;  
Flamel, sur le seuil ; Raoul, couché à l'étage supérieur.

FLAMEL, appelant

Messire Raoul !

RAOUL, se soulevant sur son lit

Hé ! qui m'appelle ?

FLAMEL

Moi, Flamel. Si vous êtes couché, ne vous levez pas ; je monterai vous trouver.

RAOUL, sautant à bas de son lit

Non pas, me voici.

(Il passe une robe de chambre de velours noir.)

FLAMEL

Je vous attends pour vous faire de la lumière.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part

Brute que je suis ! je me suis trompé d'étage !

RAOUL, qui est descendu

Que me voulez-vous, mon excellent ami, mieux que cela, mon protecteur, mon sauveur ?

FLAMEL

Et d'abord, pardon de troubler ainsi votre repos. Mais j'ai une excuse : il s'agit du secours du roi, du bonheur de la France.

RAOUL

Parlez, maître, parlez vite !

FLAMEL

J'ai de bonnes nouvelles à vous communiquer, messire.

RAOUL

Raison de plus.

FLAMEL

Monseigneur le dauphin s'est échappé des mains de monseigneur le duc de Bourgogne.

RAOUL

Dieu le garde !

FLAMEL

C'est ce que Dieu fait ; car le jeune prince s'est, en effet, réfugié sous la garde de Dieu.

RAOUL

Où cela, messire ?

FLAMEL

À l'abbaye de Saint-Denis : les caveaux qui abritent pour l'éternité les rois de sa race lui servent d'asile ; les morts veillent sur le vivant.

RAOUL

Et que compte faire Son Altesse ?

FLAMEL

Rentrer dans Paris, et profiter du retour du roi à la raison pour prendre ses droits, en écartant d'une main le duc de Bourgogne, de l'autre le comte d'Armagnac, et en faisant face aux Anglais.

RAOUL

Je suis à vos ordres, maître Flamel.

FLAMEL

J'y ai bien compté, mon noble Raoul.

RAOUL

Qu'ai-je à faire, maître ?

FLAMEL

Dans les entreprises du genre de celles que poursuit le dauphin, l'argent est une des conditions de réussite. Voici dans ces sacs trente mille francs en or, dix mille dans chacun. (On voit la tête de Fleur-d'Épée qui passe derrière le bahut.) Six hommes d'armes vont être mis à votre disposition. Jacquemin les est allé quérir à l'hôtel Saint-Paul. Avec ces six hommes d'armes, vous porterez cet argent à Saint-Denis. Ce reliquaire vous servira de signe de reconnaissance ; vous serez introduit par l'abbé près du jeune prince, vous lui remettrez cet argent, et vous prendrez ses ordres.

RAOUL

Quand cela, maître Flamel ?

FLAMEL

Le plus tôt possible. Je vous ai dit que Jacquemin était allé

quérir les hommes d'armes qui devaient vous servir d'escorte ; d'un moment à l'autre, il sera ici.

RAOUL

Alors, il s'agit de ne pas vous faire attendre. Je monte prendre mon pourpoint et mon épée, et je redescends.

FLAMEL

Allez.

(Raoul sort. Flamel entre chez sa femme.)

### Scène X

Lylette, Fleur-d'Épée.

LYLETTE

Où va-t-il ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Et moi qui me manquais de respect, en m'appelant brute, pour m'être trompé d'étage. C'est le diable en personne qui m'a conduit ici par la main. Voilà trente mille livres qui courent grand risque de ne pas arriver à leur destination.

(Fleur-d'Épée avance sur la point du pied. Raoul rentre chez lui et s'apprête à passer son pourpoint. – Quand Fleur-d'Épée a fait deux pas, on entend la voix de Flamel.)

FLAMEL

Je vous dis, dame Pernelle, qu'il est tout à fait inutile que vous me suiviez ; vous ne saurez pas un mot de plus de ce qui s'est passé cette nuit que ce qu'il me conviendra de vous en dire demain matin.

(Il reparaît, portant l'enfant dans ses bras.)

### Scène XI

Flamel, Fleur-d'Épée, Lylette.

FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ! Flamel ! Flamel ! c'est ton mauvais génie qui te ramène si vite.



FLAMEL, entrant dans l'alcôve  
et plaçant l'enfant sur son lit

Dors, pauvre enfant ! je te reporterai demain moi-même à ta mère.

LYLETTE, qui a fait un mouvement  
pour frapper Flamel, se retire en arrière

Que dit-il ?

(Fleur-d'Épée, pendant ce temps, s'est  
approché l'épée nue. Il souffle la lampe.)

FLAMEL, surpris par l'obscurité,  
se retournant brusquement

Qu'y a-t-il, et que se passe-t-il ?

FLEUR-D'ÉPÉE

Il y a que tu vas mourir.

LYLETTE, sautant sur son enfant

Mon enfant ! (L'enfant, réveillé en sursaut, veut crier.) C'est moi,  
ta mère, tais-toi !

(Elle lui met la main sur la bouche.)

FLAMEL

Au meurtre ! à l'assassin ! À moi, messire Raoul !

(Lutte entre Flamel et Fleur-d'Épée. –  
Flamel tombe en poussant un cri.)

RAOUL

Ces cris ?... Vous m'appellez ? (Saisissant son épée.) Me voilà !

FLEUR-D'ÉPÉE

Oui, mais tu arriveras trop tard.

(Il s'échappe par la fenêtre.)

## Scène XII

Raoul, Flamel, mort ; Lylette cachée.

RAOUL, qui est descendu

Tenez bon !... Plus rien ! la nuit !... Où êtes-vous ?

DAME PERNELLE

Au secours ! au meurtre ! On assassine Flamel !

## Scène XIII

Raoul, l'épée à la main, près du corps de Flamel ;  
 dame Pernelle, entrant avec un flambeau ; Lylette, cachée ;  
 puis Jacquemin et les hommes d'armes.

MADAME PERNELLE, désignant Raoul

Arrêtez l'assassin ! arrêtez-le !

RAOUL

Moi ! moi, l'assassin de Flamel ?

JACQUEMIN

Messire Raoul ?... Impossible ! ne le touchez pas.

MADAME PERNELLE,

désignant toujours Raoul

Je vous dis, moi, que c'est cet homme qui l'a tué ; voyez, il a encore du sang plein les mains.

(Raoul, qui, en effet, en soulevant Flamel, s'est ensanglanté les mains, voit le sang, pousse un cri et laisse tomber son épée. La chambre s'est emplie de monde. Les archers et les assistants arrêtent Raoul. Jacquemin les regarde faire consterné.)

LYLETTE, pâle de terreur, se glissant au milieu

de tout le monde, et regagnant la porte

Que m'importe ! tout cela m'est égal, j'ai retrouvé mon enfant !

(Elle sort.)

## ACTE CINQUIÈME

### HUITIÈME TABLEAU

*À l'hôtel Saint-Paul, la même chambre que l'on a déjà vue.*

Scène première

Odette, seule et agenouillée.

Ô mon Dieu ! mon Dieu ! recevez dans votre miséricorde celui qui n'avait fait que du bien en ce monde, et qu'un crime envoie à vous longtemps avant l'heure où il devait y paraître, mon Dieu !

Scène II

Odette, Gertrude.

GERTRUDE, entrant

Oh ! mademoiselle, mademoiselle ! quel affreux malheur !

ODETTE

Je le sais, Gertrude. Flamel est mort !

GERTRUDE

Ce n'est point tout.

ODETTE

Mais qu'y a-t-il donc encore ?

GERTRUDE

Eh bien, le meurtrier, c'est ce jeune gentilhomme auquel nous avons sauvé la vie, le soir même où maître Nicolas Flamel est venu vous chercher pour vous conduire chez le roi.

ODETTE

Raoul ? Tu es folle ! (Riant d'un rire nerveux.) Raoul, que maître Flamel protégeait, avait retiré chez lui, Raoul enfin ?...

GERTRUDE

Je vous dis, mademoiselle, qu'il a été arrêté près du cadavre, l'épée à la main et les mains pleines de sang.

ODETTE

Oh ! mon Dieu ! voilà bien un autre sujet de peines et de miséricordes ; car, vous le savez, il est innocent !

GERTRUDE

À vos yeux, mademoiselle, à vos yeux, mais point aux yeux de tout le monde, et la preuve, c'est qu'arrêté cette nuit, ce matin il a été conduit devant les juges ; de sorte qu'aujourd'hui même, probablement, la sentence sera rendue et exécutée.

ODETTE

Et par qui sais-tu tout cela ?

GERTRUDE

Par Jacquemin, qui était là quand on l'a arrêté, et qui est venu me dire tout cela pour que je vous le répète.

ODETTE

Et que fait-il ?

GERTRUDE

Il ne quittera pas le tribunal avant que la sentence soit prononcée, et, quelle qu'elle soit, il sera aussitôt ici pour vous le dire. Ah ! le voilà.

### Scène III

Les mêmes, Jacquemin, pâle et consterné.

ODETTE, courant à lui

Eh bien ?

JACQUEMIN

Condamné !

ODETTE

Impossible !

JACQUEMIN

Je vous dis qu'il est condamné ; mais il y a un dernier espoir.

ODETTE

Dieu ! lequel ?

JACQUEMIN

Le droit de grâce. Quand les juges ont condamné, le roi peut absoudre.

ODETTE

Mais, vous le savez, le roi est fou.

JACQUEMIN

Qu'importe ! qu'il signe !

ODETTE

Essayons donc.

JACQUEMIN

J'ai préparé ce parchemin ; que le roi mette sa signature au bas de cet acte, et messire Raoul est sauvé.

ODETTE

Signera-t-il ? signera-t-il ?

JACQUEMIN

Cela vous regarde, Odette ; la vie de celui que vous aimez est entre vos mains.

ODETTE

Ne me dites pas cela, vous m'épouvantez. Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez avec les bons contre les méchants. Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez avec nous !

JACQUEMIN

Gertrude, descendez, tenez-vous au courant de tout ; venez tout nous dire.

GERTRUDE

J'y vais.

(Elle sort.)

ODETTE

Voici le roi... De la force, ô mon Dieu !

## Scène IV

Les mêmes, le roi.

ODETTE

Venez, venez, mon roi !

LE ROI

Charles n'est pas roi. On n'abandonne pas un roi, on ne laisse pas un roi seul.

ODETTE

Odette était là, sire.

LE ROI

Non, Odette aussi a abandonné le pauvre Charles. Odette n'est plus ma fille.

ODETTE

Ô mon roi bien-aimé, ne dites pas cela.

(Un rayon de soleil pénètre dans la chambre.)

LE ROI

Oh ! le soleil ! Charles aime le soleil. Le soleil vient de Dieu ; il ranime, il réchauffe, il sourit. Charles aime le soleil.

ODETTE

Alors, il n'aime plus Odette ?

LE ROI

Si... toujours. Seulement, il a cherché sa fille, et sa fille n'était pas là ; il a appelé sa fille, et sa fille n'a pas répondu. Charles aime toujours Odette ; c'est Odette qui n'aime plus le roi.

ODETTE

Oh ! ma vie est à vous, sire.

LE ROI, souriant

Ah ! voilà la chaleur qui me revient. Charles aime Odette autant que le soleil (avec une profonde tendresse), plus que le soleil !

ODETTE

Et si Odette lui demandait quelque chose, lui accorderait-il sa demande ?

LE ROI

Charles ne peut rien accorder ; il est pauvre, il est faible. (Il se lève.) Ce sont les rois qui accordent. Charles n'est plus roi ; Charles n'est rien.

ODETTE

Mais enfin, s'il pouvait faire ce que désire Odette ?

LE ROI

Il serait bien heureux.

ODETTE

Il le ferait donc ?

LE ROI

Il le ferait. Que veut ma fille ?

ODETTE, lui appuyant  
les deux mains sur le frontÉcoutez bien, mon roi, et fixez les paroles de votre enfant  
dans votre esprit.

LE ROI

Oh ! laisse tes mains sur mon front, elles me font du bien.

ODETTE

Écoutez ! écoutez !

LE ROI

J'écoute.

ODETTE, à Jacquemin

Quel est ce bruit ?

JACQUEMIN, à la fenêtre

C'est le peuple qui court vers la Grève, mon enfant.

ODETTE

Mon Dieu ! pourvu que je ne devienne pas folle moi-même !

JACQUEMIN

Courage ! il faut qu'il passe sous les fenêtres de l'hôtel Saint-  
Paul.

ODETTE

Oh ! je le reverrai donc encore une fois au moins.

JACQUEMIN

Voyons, ne perdez pas de temps.

ODETTE

Tu as raison !... Sire, Odette a un ami qui est aussi l'ami de  
Charles, et il va mourir !

LE ROI

Heureux celui qui va mourir !

ODETTE

Oui. Mais Odette ne veut pas que son ami, que l'ami de son  
roi, meure. Elle ne veut pas ; elle supplie. Il est trop jeune encore  
pour mourir.

LE ROI

Et quel est cet ami d'Odette et de Charles ?

ODETTE

Raoul de la Tremblaye.

LE ROI

De la Tremblaye ?... Attends. Charles se souvient ; seulement, ce n'est point Raoul qu'il se nomme, c'est Réginald ; ce n'est pas un jeune homme, c'est un vieillard. Charles sauvera la Tremblaye.

ODETTE, à part

Ô mon roi ! ô mon roi !

LE ROI, allant à un bahut qu'il ouvre  
et dans lequel il prend un parchemin

Attends...

ODETTE

Que va-t-il faire ? (Haut.) Pourquoi le roi se lève-t-il ? Ce n'est point là qu'il doit aller. Voici le parchemin.

LE ROI

Pas celui-là... Attends.

ODETTE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

JACQUEMIN

Ne le contrariez pas.

LE ROI

Qu'Odette donne cela à l'ami de Charles, et l'ami de Charles sera sauvé.

ODETTE

Qu'est-ce que cela ?

LE ROI

Lis.

ODETTE

Un testament ! « Je reconnais Raoul de la Tremblaye pour mon fils unique et mon seul héritier. » Oh ! ce n'est pas cela, sire ; ce n'est pas d'un titre, ce n'est pas d'une fortune que Raoul a besoin ; c'est de la vie, c'est de la vie !



(Elle jette l'acte.)

LE ROI, se rasseyant

Charles ne comprend pas.

ODETTE

Signez, signez, signez, mon roi !

LE ROI

Quand Charles était roi, il savait écrire. Il n'est plus roi, il ne sait plus écrire.

ODETTE

Signez ! au nom du ciel, signez !

LE ROI

Non ! Charles a trop signé. Un jour qu'il était fou, il signa que le duc Jean de Bourgogne avait bien fait de tuer son frère. Il ne signera plus.

ODETTE

Oh ! une fois, encore une fois ! la dernière !

LE ROI

Charles ne veut pas signer. (Il jette la plume.) Voilà le soleil. Le soleil appelle Charles ; Charles veut aller au soleil.

ODETTE

Non, non, vous n'irez pas, vous ne vous éloignerez pas ; vous resterez ici, à cette table. (Rumeurs.) Mon Dieu, est-ce lui ?

JACQUEMIN, à la fenêtre

Non, pas encore ; c'est le bourreau avec ses aides.

ODETTE

Oh ! Raoul est perdu ! (Jacquemin tire des cartes de sa poche et les jette sur la table.) Que faites-vous ?

JACQUEMIN

Une dernière ressource !

ODETTE

Vous n'avez pas perdu tout espoir ?

JACQUEMIN

Dieu est grand ! Priez, Odette, priez !

ODETTE

Mon Dieu ! mon Dieu ! Comment veux-tu que je prie, Jac-

quemin ? Je ne trouve pas les mots.

LE ROI

Oh ! les belles images ! À quoi servent-elles ?

JACQUEMIN

Sire, c'est un jeu que j'ai inventé pour amuser Votre Altesse.

LE ROI, vaguement

Merci... Qu'est-ce que cela ?

JACQUEMIN

Tenez, sire, voici le roi Apollon.

LE ROI

Pourquoi a-t-il une couronne de fleur de lis ?

JACQUEMIN

Parce que c'est le portrait d'un roi de France dans sa jeunesse, quand ce roi de France avait de beaux cheveux blonds pareils aux rayons du soleil.

LE ROI

Charles ressemblait au roi Apollon quand il était jeune.

JACQUEMIN

Dieu vous seconde, Odette ; il reconnaît les cartes. Voici le roi Corsube.

LE ROI

On dirait mon cousin Henry d'Angleterre.

JACQUEMIN

Voici la reine Tromperie.

LE ROI

Oui, oui, je la reconnais. Reine Tromperie ! (Bas.) C'est madame Isabeau, n'est-ce pas ?

JACQUEMIN

Madame Isabeau, qui proscrit son fils, sire ; qui vend le royaume à l'étranger ; qui veut faire Henry de Lancastre roi, à la place du roi Charles VI.

LE ROI

Oui, elle le veut ; mais Dieu le veut-il, lui ?

JACQUEMIN

Non, car il envoie la dame Loyauté au secours du roi Apollon.

LE ROI

Oh ! je la reconnais, c'est Odette.

ODETTE

Oui, sire ! oui, c'est moi. Oh ! mon cher seigneur, continuez.

JACQUEMIN

Elle espérait en effet vous sauver, sire, et voilà le paladin Roland qu'elle avait rangé à votre cause et qui devait combattre pour vous. Mais la reine Tromperie a prévu le coup, et le paladin Roland va périr victime d'une fausse accusation.

LE ROI

Oh ! si j'étais roi, je le sauverais !

ODETTE

Vous l'êtes, sire ! vous l'êtes !

LE ROI

Ils le tueront malgré moi.

ODETTE

Non, si vous dites que vous voulez qu'il vive.

LE ROI

Je le veux. Je ne puis cependant faire grâce que si je sais à qui et pourquoi je la fais.

ODETTE

Sire, vous la faites au fils de votre vieil ami Réginald de la Tremblaye.

LE ROI

Ah !... (Cherchant.) À Raoul, alors ?

ODETTE

Oui, oui. Oh ! il se souvient.

LE ROI

Mais enfin, de quoi est accusé ce jeune homme ? Je veux qu'on me le dise.

JACQUEMIN

Sire, il est accusé d'avoir tué Flamel.

ODETTE

Mais c'est impossible. Vous comprenez bien, sire ? un gentilhomme, un chevalier !...

LE ROI, avec mélancolie

Oui, c'est vrai ; mon pauvre Flamel a été assassiné, et je porte malheur à tout ce qui m'entoure. Odette ! Odette ! prends garde à toi !

ODETTE

Oh ! je ne crains rien pour moi-même, sire. Ma vie, à moi, est si peu de chose ! Un souffle de moins parmi les vivants, une âme de plus parmi les morts ! Mais c'est lui... lui... Raoul ! Grâce pour Raoul, sire !

LE ROI

Pauvre Flamel ! Science, argent, trésors, il mettait tout à ma disposition.

ODETTE

Oui, sire, tout, jusqu'à sa vie !

LE ROI

Tu le vois bien ! Jamais je ne ferai grâce à l'assassin de Flamel.

ODETTE

Oh ! mon Dieu !

LE ROI

C'est pour cette fois, Odette, qu'on dirait que je suis fou ; c'est pour cette fois qu'on dirait bien pis ; c'est pour cette fois qu'on dirait que je suis ingrat.

(Il s'assied.)

ODETTE

Sur mon âme, sire, sur ma vie, sur mon dévouement pour vous, héritage sublime que m'a laissé mon père, messire Raoul de la Tremblaye n'est point l'assassin de Flamel.

LE ROI

Qui te dit cela, mon enfant ?

ODETTE

Qui me dit cela ? Mais tout : ma raison, mon cœur, mon amour. Est-ce que Dieu permettrait que j'aimasse encore un homme qui aurait tué mon père ?

LE ROI

Que l'on prouve à Charles que Raoul est innocent, et à l'instant même Raoul sera mis en liberté.

ODETTE

Seigneur, Seigneur, faites un miracle ! Seigneur, il ne tient qu'à vous de le faire ! Seigneur, j'ai la foi que vous le ferez !

Scène V

Les mêmes, Gertrude, entrant vivement.

GERTRUDE

Mademoiselle ! mademoiselle !... Oh ! le roi !

JACQUEMIN, à Odette

Ce sont des nouvelles.

ODETTE

Parle, Gertrude, le roi le permet.

GERTRUDE

Une pauvre femme, votre voisine, vous le savez, celle à qui l'on avait volé son enfant, et que vous aviez recommandée à maître Flamel...

JACQUEMIN

Eh bien ?

GERTRUDE

Il paraît qu'elle était chez maître Flamel au moment du meurtre, et qu'elle a vu le meurtrier.

ODETTE

Sire ! sire ! c'est le miracle que je demandais à Dieu. Dieu nous l'envoie.

LE ROI

Que l'on fasse entrer cette femme.

ODETTE, criant

Entrez, Lylette ! le roi le permet.

Scène VI  
Les mêmes, Lylette.

LYLETTE

Oh ! sire, sire, justice ! on va tuer un innocent.

LE ROI

Femme, explique-toi, ne tremble pas... Je ne suis plus fou.

LYLETTE

Sire, on m'avait volé mon enfant ; je le cherchais partout ; on m'avait dit qu'il était chez Flamel, que Flamel avait besoin du sang d'un enfant pour faire de l'or. C'était messire Raoul qui m'avait fait entrer, bon jeune homme ! j'étais donc là quand l'assassin est entré ; je l'ai vu, j'ai vu le crime, j'ai tout vu.

LE ROI

Alors, vous reconnaîtriez le coupable ?

LYLETTE

Oh ! oui, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans ! Ce n'est point le chevalier Raoul de la Tremblaye.

LE ROI

Tu le jures ?

LYLETTE

Oui.

ODETTE

Oh ! le roi entend, le roi entend !

LE ROI

Femme, pourquoi n'as-tu rien dit de cela aux juges ?

LYLETTE

Écoutez-moi, sire, et pardonnez à une pauvre femme qui ne sait rien qu'être mère ; pardonnez-lui si quelque chose blesse la dignité royale dans ce qu'elle va vous dire. On assure, sire, que c'est une main puissante qui pousse ce jeune homme à l'échafaud, la main d'une femme dont il a dédaigné l'amour.

LE ROI

Oh ! je comprends ! (Bas.) La reine Tromperie !

LYLETTE

Eh bien, sire, j'ai eu peur, si je parlais, non pas pour moi, grand Dieu ! mais pour mon enfant... Mais j'ai eu comme une révélation ; une voix m'a dit : « Prends garde, si tu laisses périr l'innocent pour le coupable, il arrivera malheur à ton enfant ! »

ODETTE

C'était ma prière qui montait à Dieu.

LYLETTE

Alors, sire, je suis venue.

ODETTE

Et tu as bien fait, Lylette ; tu le vois, le roi entend, le roi comprend, le roi fait grâce.

LE ROI

On m'avait montré un parchemin.

JACQUEMIN

Inutile, sire.

(Bruit.)

ODETTE

Mon Dieu ! quel est ce bruit ?

JACQUEMIN

Sire, c'est le condamné qui va passer sous vos fenêtres ; on le mène à l'échafaud.

ODETTE, montrant le balcon au roi

Sire, paraissez ; votre vue seule est la grâce, votre vue seule est la vie.

LE ROI

Oui, oui, mes amis.

(Jacquemin et Odette conduisent le roi au balcon. —

Lylette et Gertrude ouvrent la fenêtre.)

ODETTE et JACQUEMIN, criant

Le roi ! le roi !

LA FOULE, dans la rue

Le roi ! le roi ! Vive le roi !

LE ROI, sur le balcon

Faites monter le chevalier de la Tremblaye ; je veux lui parler.

LA VOIX DE FLEUR-D'ÉPÉE

Mais, sire...

LE ROI

Hein ! qui donc hésite à obéir, en bas, quand le roi ordonne ?

LA FOULE

Vive le roi ! vive le roi !

LE ROI

Faites monter le chevalier Raoul.

## Scène VII

Les mêmes, Raoul, Fleur-d'Épée, archers.

RAOUL

Odette, Jacquemin, aux deux côtés du roi, deux anges sauveurs !

LYLETTE, regardant Fleur-d'Épée

Mais je ne me trompe pas !... (Sautant à la gorge de Fleur-d'Épée.) Sire, voilà l'assassin !

FLEUR-D'ÉPÉE

Ah ça ! femme, vous êtes folle !

LYLETTE

Oh ! non, non, je ne suis pas folle ; j'ai vu ton visage au moment où tu as soufflé la lampe, et je te reconnais ! Sire, c'est l'assassin ! sur la vie de mon enfant, c'est l'assassin !

FLEUR-D'ÉPÉE

Mais lâchez-moi donc !

LYLETTE

Oh ! non ; brise-moi les mains si tu veux, mais je ne te lâcherai pas.

LE ROI

Silence !

JACQUEMIN

Laissez parler le roi.

ODETTE

Oui ! oui !



LE ROI

Déliez le prisonnier.

JACQUEMIN, s'élançant

C'est fait, sire.

LE ROI

Raoul de la Tremblaye, vous avez été un instant capitaine de mes gardes, je vous rends votre ancien poste ; faites arrêter cet homme et livrez-le au peuple comme le vrai coupable ; le peuple en fera ce qu'il voudra.

FLEUR-D'ÉPÉE

Un instant, sire ; puisque nous en sommes là, le vrai coupable, ce n'est pas moi.

LE ROI

Qui est-ce donc ?

FLEUR-D'ÉPÉE

C'est le cousin du chevalier Raoul ; c'est le comte Jacques de la Tremblaye ; c'est le lieutenant des gardes de la reine.

LE ROI

Tout un procès à faire, cela regarde le parlement : que l'on conduise cet homme au Châtelet.

JACQUEMIN

Vous avez entendu les ordres du roi : désarmez cet homme.

LE ROI

Vous, Raoul, vite une épée ! même celle du traître : entre vos mains, elle redeviendra loyale... Attendez.

ODETTE

Sire...

LE ROI

Oh ! pourvu que ce soit la raison qui l'emporte ; pourvu que je ne redevienne pas fou avant d'avoir achevé l'œuvre que j'ai à faire !

ODETTE

Mon Dieu ! donnez le calme, la raison à cette noble tête royale.

(Elle abaisse ses mains sur la tête du roi. – Silence, pendant

lequel la physionomie de Charles passe de la tristesse au sourire.)

LE ROI

Merci, mon enfant ; il est dit que tout bien me viendra de toi.

LYLETTE

Sire...

LE ROI

Femme, ta mission est accomplie, retourne auprès de ton enfant, et sois bénie par un roi qui n'a que sa bénédiction, hélas ! à te donner.

ODETTE

Lylette, ma bonne Lylette ! tu me reverras !

(Lylette sort.)

### Scène VIII

Les mêmes, hors Lylette.

LE ROI, se souvenant

Raoul !...

RAOUL

À vos ordres, sire.

LE ROI

Ton père, Réginald, quelque temps avant sa mort, m'avait envoyé, pour le soumettre à mon approbation, un testament.

RAOUL

Oh ! sire !

JACQUEMIN

Je savais bien que ce testament existait, du moment qu'il n'avait pas voulu jurer sur mon rosaire.

LE ROI, cherchant dans le bahut

Eh bien, qu'est-il devenu ?... Il était là...

ODETTE, à genoux

Sire, n'est-ce point ce parchemin que vous cherchez ?

LE ROI

Oui.

ODETTE, joyeuse

Oh !...

LE ROI

Prends ce testament, Raoul ; il te fait comte de la Tremblaye et propriétaire des domaines, terres et châteaux de ton père Réginald.

RAOUL

Ô mon roi, merci, merci ! Maintenant, ordonnez ; mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai dévoué ma vie et mon épée.

## Scène IX

Les mêmes, un page annonçant.

LE PAGE

Son Altesse la reine.

RAOUL

La reine !

ODETTE

Ah ! sire, du courage, de la force !

LE ROI

J'en aurai... Toi, Odette, avec Jacquemin, dans cette chambre ! Toi, Raoul, dans celle-ci !... Maintenant, introduisez la reine.

## Scène X

Le roi, la reine, Juvénal des Ursins, conseillers.

LA REINE

Entrez, messieurs, et prenez place autour de cette table. Vous avez préparé le traité proposé par Henry d'Angleterre, maître Juvénal ?

JUVÉNAL DES URSINS

Oui, madame ; mais ce traité est tellement onéreux pour la France et déshonorant pour la royauté, que je doute que la reine et son conseil, en l'absence du dauphin et de monseigneur le duc de Bourgogne, puissent en prendre la responsabilité.

LA REINE

Aussi la reine et le conseil ne signeront-ils qu'après que le roi

aura signé.

JUVÉNAL

J'ai rédigé le traité parce que je devais obéir aux ordres de la reine ; mais ma conscience me défend de mettre ma signature au bas d'un pareil acte, et permettez que je me retire.

(Le roi le retient par sa robe. –  
Juvénal le regarde avec étonnement.)

LA REINE

Restez, maître, je le veux.

JUVÉNAL, après avoir échangé  
un regard avec le roi, à la reine

Puisque Votre Altesse l'ordonne...

### Scène XI

Les mêmes, un page.

LE PAGE

Madame, le héraut du roi d'Angleterre fait prévenir Votre Altesse qu'il a eu l'honneur de se rendre à votre invitation.

LA REINE

Qu'il attende ; dans un instant, nous lui remettrons le traité signé.

(Le page sort pour rendre à l'envoyé  
du roi d'Angleterre la réponse d'Isabeau.)

### Scène XII

Les mêmes, hors le page.

LA REINE

Déposez ce traité devant le roi, mettez-lui la plume à la main, et qu'il signe.

LE ROI, à Juvénal

Lisez le traité.

JUVÉNAL

Madame, permettez que, pour la régularité, l'acte soit lu...

LA REINE

Eh bien, lisez !...

JUVÉNAL, lisant

« Article premier : il y aura paix et amitié entre le roi d'Angleterre et le roi de France... »

LE ROI, répétant

Il y aura paix et amitié entre le loup et l'agneau !

JUVÉNAL, continuant

« Article deuxième : Sa Majesté le roi de France donnera en mariage, à Sa Majesté le roi d'Angleterre, madame Catherine, sa fille, avec la Guyenne et la Normandie pour dot... »

LE ROI

Perle et diamant !

JUVÉNAL, continuant

« Article troisième : L'Anjou et la Touraine suivront comme dépendances de la Bretagne... »

LE ROI

Saphirs et rubis !

JUVÉNAL, continuant

« Article quatrième : Le dauphin Charles, ayant renoncé à tous ses droits à la couronne en quittant la ville de Paris, est déclaré indigne de succéder. »

LE ROI

Le dauphin Charles a de beaux et longs cheveux, le roi d'Angleterre enverra son barbier pour les lui couper.

JUVÉNAL, continuant

« Article cinquième : Les fils du roi d'Angleterre et de madame Catherine seront aptes à succéder, au lieu et place du dauphin, à la couronne de France. »

LE ROI

Et comme ils succéderont du chef de leur mère, ils porteront une quenouille au lieu d'un sceptre.

JUVÉNAL, continuant

« Article sixième : La reine Isabeau recevra deux mille livres de pension chaque mois, lesquelles lui seront garanties par le roi d'Angleterre. »

LE ROI

Et le roi Charles VI un bonnet à grelots qu'on renouvellera chaque fois qu'il sera usé : le bonnet à grelots, c'est la couronne des fous.

JUVÉNAL

« Signé à Paris, le 25 février de l'an de grâce 1418. »

LA REINE

Vous avez entendu, sire ?

LE ROI

Charles entend quelquefois, mais il ne comprend pas toujours.

LA REINE

N'importe ; signez...

LE ROI

Charles ne sait plus comment on écrit son nom.

LA REINE

Soit ; on lui conduira la main.

LE ROI

Qui cela ?... Est-ce vous, maître Jean Juvénal ? Est-ce vous, messire de Morvilliers ? Est-ce vous, comte Hélion de Jacquerville ?

TOUS, avec étonnement

Il nous reconnaît !

LA REINE

Non, ce sera moi, sire.

LE ROI, joyeux

Ah ! c'est ma reine bien-aimée, ma chère Isabeau, ma très-bonne, très-chaste et très-fidèle épouse. Voyons, venez.

LA REINE

Voici la plume.

LE ROI

Je la tiens.

LA REINE

Posez votre main là.

LE ROI

Elle est posée.

LA REINE

Maintenant, écrivez votre nom.

LE ROI

Je ne sais pas.

LA REINE

Attendez, alors.

(Elle lui prend la main.)

LE ROI

Infâme !...

LA REINE

Hein !

LE ROI

Ah çà ! mais vous ne vous apercevez donc pas, tous tant que vous êtes ici, que je ne suis plus fou ?

TOUS

Le roi a sa raison !

LA REINE

Messires, n'en croyez rien. Le roi est plus insensé que jamais.

LE ROI

Insensé, moi ? Hélas ! non ; pour le moment du moins. Je n'ai pas ce bonheur, et la preuve, c'est que, comme vous le disiez tout à l'heure, je vous reconnais tous. Voilà maître Jean Juvénal des Ursins, mon fidèle conseiller, mon ami, l'ami de la France. – Vous voilà, monsieur de Morvilliers, l'ami des Anglais. – Vous voilà, monsieur Hélion de Jacquville, l'ami du duc de Bourgogne. – Vous voilà, vous, Isabeau de Bavière, mon ennemie et l'ennemie de la France.

LA REINE

Sire, prenez garde ! Il y a quelque danger à parler ainsi.

LE ROI

Quelque danger. Attendez... Raoul !

## Scène XIII

Les mêmes, Raoul, hommes d'armes.

LE ROI

Gardez les portes. Il y a des traîtres ici ! Maintenant, faites entrer le héraut du roi d'Angleterre.

RAOUL

Que le héraut du roi d'Angleterre entre. Le roi de France l'attend.

## Scène XIV

Les mêmes, Jarretière.

JARRETIÈRE

J'attends depuis trois jours, et mon maître ne m'avait donné que vingt-quatre heures.

LE ROI

Je regrette ce retard, maître Jarretière ; mais vous n'aurez rien perdu pour attendre.

JARRETIÈRE

Celui qui m'envoie, le roi Henry d'Angleterre, désire une réponse précise, sans ambage ni double sens.

LE ROI

Tant mieux ! il va l'avoir telle qu'il la désire. Dites à celui qui vous envoie, au roi d'Angleterre, qu'il peut, par la force des armes, arracher violemment la couronne de la tête du roi de France, mais que jamais, volontairement du moins, tant qu'il aura sa raison, le roi de France n'ôtera la couronne de la tête de son fils pour la mettre sur celle d'un étranger. Dites enfin au roi Henry d'Angleterre qu'il peut épouser ma fille, mademoiselle Catherine, avec une dot d'argent, si cela lui convient ; mais ma fille Catherine, devenue reine d'Angleterre, donnera des rois à l'Angleterre seulement. Allez.

JARRETIÈRE

Sire, cette réponse, c'est la guerre, et le roi d'Angleterre tient déjà le quart de la France.



LE ROI

En tînt-il la moitié, en tînt-il les trois quarts, la tînt-il tout entière, excepté les six pieds de terre que je me réserve pour mon tombeau ; n'eussé-je pour dernier défenseur du royaume de Charlemagne, de saint Louis et de Philippe-Auguste qu'une bergère avec sa houlette, j'aurais l'espoir qu'avec sa houlette, cette bergère reconquerrait le royaume et chasserait l'ennemi de la France. Allez.

Scène XV

Les mêmes, hors Jarretière.

LE ROI

Messire de Morvilliers, messire de Jacquville, suivez le héraut de Sa Majesté le roi d'Angleterre, et remerciez Dieu que j'aie trop de choses à faire en ce moment pour vous envoyer au Châtelet. Allez.

(Ils sortent.)

Scène XVI

Les mêmes, hors les deux conseillers.

LE ROI

Maître Juvénal, vous êtes non-seulement mon conseiller, mais encore mon ami : vous venez de le prouver en refusant d'apposer votre signature au bas de cet acte qui vendait la France. Eh bien, au bas de cet acte même, j'écris l'ordre d'arrêter la reine et de l'enfermer, pour le reste de ses jours, dans un couvent, si pareille proposition était de nouveau faite par elle.

LA REINE

Sire, vous oubliez...

LE ROI

Au contraire, madame, je me souviens. C'est vous qui oubliez qu'il n'est ici question que de la reine traître au roi, et que, tout en vous condamnant à une détention perpétuelle, je vous sauvegarde la vie ; mais il pourrait me prendre un jour l'envie de punir

la femme traître à l'époux. Rappelez-vous Marguerite de Bourgogne étranglée, la nuit, dans son cachot, et courbez la tête devant celui qui a tout à la fois le malheur d'être votre roi et votre époux.

LA REINE

Sire, grâce !...

LE ROI

Grâce vous est faite une fois encore, madame. Allez.

(La reine sort.)

### Scène XVII

Le roi, Juvénal des Ursins.

JUVÉNAL

Sire, quel bonheur que Dieu vous ait rendu la raison !

LE ROI

Juvénal, mon bon ami, nous n'avons pas de temps à perdre.

JUVÉNAL

Ordonnez, sire.

LE ROI

J'attends le dauphin.

JUVÉNAL

Le dauphin ?

LE ROI

Oui. Il s'est sauvé des mains du duc de Bourgogne, qui l'avait enlevé. Il s'est réfugié à Saint-Denis. L'abbé le ramènera. Dans une heure, il se présentera à la porte de la Bastille et fera sa rentrée dans Paris. Je l'attendrai là, sur ce balcon, afin que le peuple voie bien que le père aime le fils, que le fils respecte le père. Maître Juvénal, allez au-devant de lui et protégez-le. Si Dieu me reprenait ma raison, conseillez-le.

JUVÉNAL

Sire, vos ordres seront exécutés avec la religion du dévouement.

LE ROI

Allez, mon ami, allez.

(Il lui tend la main. – Juvénal sort. – Le roi  
va chercher Odette, qui entre, suivie de Jacquemin.)

### Scène XVIII

Le roi, Raoul, Odette, Jacquemin.

LE ROI

Odette ! Odette !

ODETTE

Me voilà, sire ; j'attendais vos ordres.

LE ROI

Viens, mon enfant. Venez, Raoul.

RAOUL

Sire, nous voici près de vous.

LE ROI

Vous allez partir tous deux.

ODETTE

Vous quitter, sire ?

RAOUL

Nous ?

LE ROI

Vous ne serez jamais assez loin de celle qui vient de sortir  
d'ici !

ODETTE

Si notre vie est utile au roi, nous restons.

RAOUL

Oh ! oui, sire, gardez-nous !

ODETTE, se jetant à son cou

Ô mon roi ! mon cher roi !

LE ROI

Chers enfants de mon cœur, qui m'avez rapporté ma raison  
perdue, soyez bénis ! (À Raoul.) Raoul, te voilà comte, te voilà  
riche, te voilà puissant. Tu as un château fort qui a des murailles  
de granit et des portes de fer ; retourne dans ton château, réunis  
tes vassaux, et, cessant d'être le gardien du roi, deviens un des  
gardiens du royaume... Et maintenant, je te la donne, Raoul, je te

donne ma vraie fille, l'enfant de mon cœur, celle que je ne donnerais pas au roi d'Angleterre ; prends-la, emmène-la, veille sur elle !

RAOUL

Mais vous allez donc rester seul ?

JACQUEMIN, s'approchant

Vous n'avez plus besoin de moi, messire, vous êtes heureux. Je reste près du roi.

LE ROI

Vous voyez bien que je ne reste pas seul. Partez ! partez !

ODETTE et RAOUL

Adieu, sire, adieu !

(Ils sortent.)

Scène XIX

Le roi, Jacquemin.

LE ROI

Adieu, têtes chéries ! (Éclatant de rire et finissant par un sanglot.) Ah ! ah ! ah !... Mon Dieu ! mon Dieu ! que je souffre ! que je souffre !...

JACQUEMIN

Qu'avez-vous, sire ?... Votre Majesté pâlit !... Votre Majesté chancelle !...

LE ROI, tombant dans un fauteuil

Le pauvre George a froid, bien froid ! bien froid !

JACQUEMIN, levant les mains au ciel

Dieu ait pitié de la France !... Son roi est redevenu fou !

## NEUVIÈME TABLEAU

*L'entrée du dauphin dans Paris. – À droite, la façade de l'hôtel Saint-Paul. Au fond, la porte Saint-Antoine et la Bastille.*

## Scène unique

Le roi, au balcon de l'hôtel Saint-Paul, avec Jacquemin ;  
le dauphin, entrant, à cheval, escorté de pages,  
d'archers et d'arbalétriers ; foule de peuple, criant Noël.

LE DAUPHIN

Mon père ! mon père !...

LE ROI

Toi qui seras Charles VII, en mon nom et au nom de la France, je te bénis !

TOUS

Vive le dauphin !...

## DISTRIBUTION

Charles VI	M. Lacressonnière
Raoul de la Tremblaye	M. Taillade
Nicolas Flamel	M. Dupuis
Fleur-d'Épée	M. Clarence
Jacquemin Gringonneur	M. Poirier
Jean Sans-Peur	M. Ed. Galland
Pilletrousse	M. Williams
Jasmyn Tonneau	M. Lebel
Juvénal des Ursins	M. Borsat
Adalbert de Tancarville	»
Henri de Verneuil	M. Cochet
Randolphe de Bernay	M. Philippe
La Gauchie	»
Villiers de l'Isle-Adam	M. Seligny
Lactance	M. Noël
Malemort	M. Brichard
De Livet	M. Peupin
Jacques de la Tremblaye	M. Molina
Aubin, intendant	M. Benjamin
Roger, domestique	M. Langlois
Jarretière, héraut d'armes	M. Nérault
Un sergent d'arbalétriers	M. Louis
Un bourgeois	M. Darcourt
Deuxième bourgeois	M. Foudras
Un bohémien	M. Doutreville
Deuxième bohémien	M. A. Darcourt
Messire de Morvilliers	
Hellion de Jacquville	
Isabeau de Bavière	M <sup>me</sup> Person
Odette	M <sup>me</sup> Debay
Pernelle	M <sup>me</sup> Anna
Le dauphin	M <sup>me</sup> Duplessis
Lylotte	M <sup>me</sup> Dantès
Une bohémienne	M <sup>me</sup> Lemaire

Gertrude	M <sup>me</sup> Cassard
Une jeune ville	M <sup>me</sup> Maria
Un page	M <sup>me</sup> Denise
La gitane	M <sup>me</sup> Louise

Arbalétriers, archers, bourgeois, peuple, bohémiens, bohémiennes.

*L'action commence le 19 janvier 1413.*